

## Traduction - Ukrainien vers Français

### Document : TaniaBorecMemoir(Ukr).pdf

0

Une personne âgée se souvient souvent de son enfance, de sa jeunesse, de sa maturité, de ce qu'elle a vécu et tire des conclusions de sa vie.

C'est ainsi que je me retrouve maintenant, ayant passé 90 ans, veuve, éloignée de l'Ukraine et me remémorant notre vie commune et tumultueuse avec mon défunt mari, Yuri, ainsi que ma propre... Bien que j'aie vécu peu de temps, seulement 16 ans, sur ma terre natale, je me pose maintenant des questions et je me souviens de mon village, où je suis née, où se sont déroulées mes années d'enfance et d'autres villages ukrainiens, dont Taras Шевченко a écrit avec tant d'affection et de sincérité : « Village ! Et le cœur se reposera : Le village sur notre Ukraine - C'est comme une peinture ocre, un village. »

Les villages ukrainiens étaient autrefois des bastions des traditions ukrainiennes, des coutumes, des croyances, des récits, de la culture, de la vie familiale, du patriotisme et du sentiment d'appartenance à sa terre natale.

Mon village, très vaste, s'étendait largement et s'appelait Kamianka Liska. Il était divisé en trois villages : Bobroïdy, Byskhiv et Poryatyn. Ces villages étaient à leur tour divisés en fermes, où il y avait plusieurs maisons.

Je suis née le 17 novembre 1925, dans le village de Bobroïdy, à la ferme de Koudryky.

5

Il se peut que cette appellation dérive de la lignée des Kudrik, qui est ma grand-mère du côté maternel, qui a été deux fois veuve et avait quatre enfants adultes, qui a épousé Sergueï Kudryk et s'est installée dans ce village.

En grandissant, j'appris que ma grand-mère du côté maternel, était Anna Peretiatko, qui se mariait, comme je l'ai déjà mentionné, trois fois. Son premier mari ne vécut pas longtemps, il est mort et a laissé deux enfants : un garçon et une fille. Elle est restée seule avec deux enfants dans une ferme rurale modeste. Après un certain temps, elle a épousé une seconde fois Peretiatko. Ils ont également eu deux enfants : un garçon, Grigorii, et une fille, Maria. Anna était veuve avec quatre enfants, mais ils travaillaient dur dans la ferme, sans pouvoir compter sur l'aide des autres. Je ne sais pas combien de temps ils ont vécu ensemble, mais ce deuxième mari est également mort et elle fût de nouveau seule, avec quatre enfants, déjà adolescents. Deux enfants du premier mari avaient déjà commencé à travailler quelque part. Les enfants grandissaient, aidaient sa mère dans la ferme et ils s'en sortaient tous ensemble. Chaque dimanche et lors des fêtes importantes, comme tous les villageois, nous allions à l'église pour la messe. Là, les villageois de tous les villages se rassemblaient.

Après la messe, tout le monde se rencontrait, se présentait ou saluait les proches et les connaissances. Et ainsi, j'imagine, ma grand-mère, Anna Peretiatko, a rencontré le veuf Sergueï Kudryk. Peut-être que la terre de Kudryk a donné naissance à Sergueï Kudryk, qui est devenu plus tard mon grand-père éloigné, et qui était un peu plus âgé que ma grand-mère Anna Peretiatko. Sergueï était veuf avec trois filles adultes, il a épousé une troisième fois. Il était relativement riche, possédait une ferme modeste, un beau grand jardin et une ruche, il nous donnait souvent du miel, surtout quand j'avais mal à la gorge ou que j'avais froid.

Lorsqu'il s'est marié pour la troisième fois, le prêtre qui l'a marié pour la troisième fois a dit : « Sergueï, c'est la dernière fois que je te marie... » et ils ont vécu en harmonie pendant 10 ans.

Au milieu des villages et des terres, se trouvait l'église de Saint-Vartan, en l'honneur de la Vierge Marie, Nativité Prévue. Plus près de l'église, il y avait un cimetière, une grande ferme pour le prêtre, deux bâtiments d'école, une salle de lecture « Prosvita », une fromagerie « Margarine », une boutique « Coopération », sur laquelle était écrit « son propre argent pour son propre usage », le logement du curé, qui était également le chef du chœur de l'église. Le village était presque entièrement ukrainien, à l'exception d'une famille juive, les Katz, que je connaissais, car sa fille, Malika Katz, allait à l'école avec moi, et sa mère vendait de la nourriture en vrac dans le village, vendait des tissus pour la couture en échange de beurre, d'œufs et d'argent ; et il y avait aussi un forgeron polonais-allemand, sur la colline Goraytsi, on disait qu'il était « Volksdeutsch ».

Pendant l'occupation polonaise, le village appartenait au comté de Rawa-Ruska, et sous l'administration soviétique, il appartenait au district de Zolkovo, qui a été renommé Nestiriv, car autrefois, près de la ville de Zolkovo, lors de la Première Guerre mondiale, l'armée autrichienne a abattu un avion russe et le pilote Nestirov est mort. On dit que lorsque Mikhaïl Khrouchtchev passât par Zolkovo, il vu le monument du magnat Zhoulkévski, il a immédiatement donné l'ordre de retirer ce monument, car Zhoulkévski avait combattu contre Moscou, et la ville a été renommée Nestiriv. J'appris que la ville de Zolkovo avait été fondée en 1594 par le magnat Zhoulkévski, et que toute la ville avait été construite par divers bâtiments historiques en 1603. À cette époque, Zolkovo a reçu le droit de Magdebourg. Il y avait un château et une résidence royale à l'époque du roi polonais. L'architecte de la ville de Zolkovo est présumé être l'Ukrainien Pavel Chashlyvy.

10

À Jovkvi, il y avait cinq églises, quatre églises protestantes et une synagogue. La ville de Jovkvi s'est illustrée par ses peintres et sculpteurs. Jovkvi était également connue pour l'église et l'abbaye de l'Annonciation du Christ des Pères Wassiliens, qui y ont ensuite géré leur imprimerie.

Depuis 1994, la ville de Jovkvi a le statut de réserve historique et architecturale d'État – c'est ce que j'ai lu dans une publication.

La famille des Zolkoivscka s'est éteint en 1620, lorsque, lors d'une bataille contre les Turcs près de Cetvora, le Hetman Stanislav Zolkoivscka et tous les hommes de sa famille, ainsi que le père de Bohdan Khmelnytsky, sont tombés.

Aujourd'hui, mon village appartient toujours au district de Jovkvi, dans la région de Lviv. Je me souviens de Jovkvi, car c'est la ville la plus proche du village de Bobroïdy. J'allais souvent au marché de Jovkvi avec mes parents. J'observais avec

intérêt les ventes de diverses marchandises sur le marché, il y en avait une quantité énorme, et j'observais également les boutiques ! Parce que dans notre boutique rurale « Coopération », il y avait beaucoup de marchandises, mais en ville, il y avait un choix plus large de diverses, de couleurs variées et colorées.

J'apprends de diverses sources que sur le territoire de la région de Lviv, à laquelle appartient également le village de Kaminka Lisna, vivaient des gens depuis plus de 20 000 ans. Les preuves de cela sont les découvertes archéologiques d'objets.

15

À propos des environs du village de Kamianka Lisona, il est mentionné pour la première fois dans des documents polonais en 1580. Il est fort probable que les origines de ces environs et de leurs habitants remontent à plusieurs dizaines de milliers d'années.

De nombreuses générations se sont succédées à travers ces temps, mais nous avons toujours été ici, pas pour faire une visite, mais pour vivre dans cette région. Sur cette terre sacrée de nos ancêtres, s'est développé le caractère local et la tradition populaire. Autrefois, les gens ne sortaient presque pas de leurs environs ou de leur village, ils créaient de nouveaux environs et de nouvelles générations naissaient.

Mes parents, mon père, Mykhailo Liber, était un Ukrainien de troisième génération – nous ne savons pas plus loin, et ma mère, Maria Peretiatko, était une paysanne pauvre et notre village ne pouvait être considéré comme très riche, car le sol était sablonneux, mais il y avait suffisamment de paysans riches.

L'un de ces paysans riches était un homme, surnommé « Américain ». Il avait l'âge de mes parents, voire plus âgé. Enfant, fils d'une paysanne pauvre et sans-abri, il décida de partir en Amérique pour gagner sa vie. Il était un bon ouvrier et travaillait à la mine à deux quarts de travail pendant plusieurs années, et, étant économe, il revint au village avec de l'argent. Avec cet argent, il acheta un grand terrain, y construisit une belle maison de village, trouva une jeune fille dans le village, se maria et devint un bon propriétaire. Voyant à quel point il était bien géré en Amérique et ayant de l'expérience, sa bonne exploitation avait toujours de meilleurs rendements et il est rapidement devenu l'un des propriétaires les plus riches du village. Il travaillait dur, n'avait pas d'esclaves, mais il employait parfois des ouvriers rémunérés. Il avait deux enfants, un peu plus âgés que moi, qui allaient à l'école, un fils au lycée, et travaillaient également à la ferme. Nous avons été « libérés » par le pouvoir moujikovski-soviétique, la puissance communiste, lorsqu'ils ont emmené sa première fois avec sa famille, comme « poulet », quelque part en Sibérie. Sans arriver, encore en route, de chagrin il est mort.

Je ne sais pas à quel âge j'ai commencé à me renseigner sur la famille de mes parents. Je ne me souviens pas de mon grand-père paternel, mais je pense qu'il m'a certainement vu et parlé quand j'étais petit.

20

Mon père est né en 1901, dans le hameau de Libry, où il y avait quelques maisons, et fut baptisé Michel (Libère). Il était l'enfant aîné de l'oncle Yuri Libère, et je ne

connais rien de sa femme, car son père ne se souvient pas du nom et du prénom de sa mère, qui mourut peu après sa naissance. Yuri Libère resta donc seul avec son enfant dans la ferme. Il fut donc pris en charge par sa tante, sœur de la défunte mère de Michel, qui était mariée à un veuf qui avait déjà deux enfants plus âgés, un garçon et une fille, et ils vivaient non loin de là, dans le hameau de Koudrykiv. Tante Démichka veilla attentivement sur le jeune Michel. Il ne nous a jamais parlé de son enfance, à part que je me souviens encore de notre grand-mère Démichka, qui vivait avec nous quand mon père avait déjà sa famille.

L'oncle Yuri Libère se remarié et eut cinq autres enfants, trois fils et deux filles. Mon père se lia avec eux lorsqu'il grandit. Lorsque j'étais devenue plus grande, je les visitais aussi souvent, surtout mes tantes Maria et Hanna, et avec mon oncle Ivan le plus jeune, je m'étais inscrite à l'école, dans une classe. Je me souviens que juste avant la guerre, pour des raisons inconnues, l'un des fils de l'oncle Yuri est mort. Le plus âgé est resté à la ferme.

Lorsque Michel avait environ 12-14 ans, il se fit un coup de pied et il y eut une blessure. Comme il n'y avait pas de médecin dans le village, sa tante Démichka bandait la plaie et lui disait de s'asseoir dans la maison et de ne pas sortir, ce qu'il faisait de temps en temps, pendant qu'elle changeait la panse. Quand la plaie se fit, Michel ne pouvait plus bien et uniformément poser le pied au sol. Alors, il fut emmené rapidement en ville, chez un médecin, qui lui dit qu'il était trop tard et qu'il ne pouvait plus l'aider, il ne restait qu'à lui couper la jambe. Mais mon père, dès son plus jeune âge, était intelligent et ingénieux. Il lui fabriqua lui-même une canne, dont une partie allait sous la hanche et l'autre directement au sol, et il marchait ainsi, touchant le sol uniquement avec ses doigts. Et ainsi, il apprit à marcher rapidement et à faire tout, et il devint un autodidacte accompli, capable de faire tout dans la vie. Surtout, c'est l'histoire de notre grand-mère Démichka, qu'on appelait Démichka, qui vivait avec nous, qui m'est restée le plus vive dans la mémoire, car je pensais qu'elle était la plus sage de la famille, car elle me racontait des contes, des coutumes, des croyances. Elle était la tante de mon père, qui l'avait prise dans sa famille et l'avait éduquée quand sa mère était morte. Je ne sais pas si notre grand-mère est allée à l'école, car pendant sa jeunesse, l'école n'était pas obligatoire. Je ne l'ai jamais vue lire ou écrire. Peut-être parce qu'elle était toujours occupée, mais elle savait tout, comme une sorte de prophétesse. Nos villageois vivaient avec la nature et la comprenaient.

Elle nous racontait les croyances, les domovoi, les forestiers, les lutins, les sirènes et bien d'autres choses, peut-être parce qu'elle était vieille et avait plus de temps à m'accorder, et j'écoutais attentivement ses histoires. Elle nous disait qu'il y avait autrefois beaucoup de dieux, et qu'il n'y en a qu'un maintenant, et beaucoup de saints. Quand j'étais mauvaise, elle me terrifiait avec le domovoi ou la lutine qui se trouve dans la forêt, et quand j'avais peur du tonnerre et de la foudre, elle disait de ne pas avoir peur, car c'est seulement Saint Elias qui voyage dans le ciel à cheval et en char, qui émet des étincelles sous les roues.

Elle connaissait tout à l'avance : si l'été serait chaud ou sec ; si la pluie viendrait ; où et quoi semer ou planter ; si l'hiver suivant serait très rigoureux avec de gros gel ou plus clément. Elle comptait toutes les maladies et les plaies avec des potions. Ces croyances populaires se transmettaient de génération en génération.

Elle connaissait par cœur toute l'Église, ainsi que les autres offices religieux, toutes les prières, les chants de Noël, les «chedrivky», une multitude de chansons et de récits. Elle observait un jeûne strict, chaque vendredi de l'année ne mangeant rien, et le jeudi, le vendredi et le samedi, ne buvait que de l'eau, prenant un repas béni seulement le dimanche de Pâques avec nous.

Mes parents ne fréquentaient l'école que quelques années, mais ils savaient bien lire et écrire. Mon père, encore jeune, s'était blessé la jambe sous le genou, et bien que cela se soit guéri, il n'avait pas récupéré, car il boitait sur une jambe, se servant d'un bâton pour s'aider, il ne pouvait donc ni marcher loin, ni longtemps, ni travailler dur dans le champ, bien qu'il le fît.

Mais il était très sage, cultivé et doué, un autodidacte, et il pouvait réaliser tout ce qu'il inventait ou concevait. Il était donc couturier, cordonnier, fabricant de chapeaux et même musicien, car il possédait et jouait du harmonium. Je voudrais ajouter qu'il ne fumait pas et ne buvait pas. Il pouvait peut-être boire un verre lors d'un mariage ou d'une autre fête. Moi, enfant, j'adorais le regarder, surtout le soir, marteler des clous dans des bottes ou coudre sur une machine. Ma mère me tirait souvent du lit, il était temps de dormir, mais j'aimais avec grand plaisir regarder ce que faisait mon père. Je ne sais pas pourquoi, mais toute ma vie, j'étais plus attachée à mon père qu'à ma mère.

Peut-être que c'était parce que mon père, souvent occupé à faire des chaussures ou à coudre sur une machine, était plus patient, tandis que ma mère était fatiguée, nerveuse et me reprochait plus souvent si je ne faisais pas ce qu'elle lui fallait, car elle travaillait dur dans la ferme et devait aussi s'occuper de la maison.

De nombreux propriétaires terriens ou connaissances venaient souvent le soir rendre visite à mon père pour faire réparer des chaussures ou coudre quelque chose, etc. À cette époque, il y avait des discussions variées, économiques, politiques, internationales et des potins, bien que l'on dise que les hommes ne bavardent pas. J'aimais me tenir quelque part pas très loin de mon père et écouter tout, même si je ne comprenais pas toujours, mais parfois je comprenais plus que les plus âgés ne pensaient que je ne savais pas de quoi il était question. Le plus souvent, c'était mon cousin Ivan, venu du village voisin de Stanchuky, qui venait nous rendre visite. Il a combattu dans l'armée autrichienne pendant la Première Guerre mondiale, a été blessé et a reçu une pension autrichienne. Il ne pouvait pas faire de travail manuel, il vivait près de sa sœur, il avait donc plus de temps pour venir nous rendre visite.

30

Je ne sais pas quand, peut-être vers mes cinq ou six ans, il a commencé à me faire apprendre l'alphabet et les chiffres ukrainiens. Plus tard, il a appris à assembler des syllabes et c'est ainsi que j'ai appris à lire rapidement. Mon père, quand il avait un moment, lisait toujours quelque chose, car nous avions des livres et mon père recevait le journal «Нове село». À sept ans, je lisais déjà bien et cela était une grande joie et un grand plaisir pour lui, car il n'avait pas beaucoup de temps à consacrer à la lecture, et pour moi c'était l'occasion de me tenir à côté de mon père et de lui lire à voix haute, ce que j'adorais, et de moins aider ma mère à la maison ou dans la cour, ce que je ne supportais pas. Je n'étais pas encore allée à l'école, car j'étais très petite et maigre, souvent malade, et mes parents avaient peur pour moi, car il fallait marcher à pied environ deux kilomètres pour aller à

l'école, et en hiver, on pouvait encore se retrouver coincé dans la neige. J'ai donc commencé à aller à l'école, à presque huit ans, en 1933.

Je lisais le plus souvent le journal de mon père «*Нове село*», car il contenait diverses nouvelles. Je me souviens que j'ai souvent lu dans le journal sur Addis-Abeba, que l'on y faisait la guerre. Je n'y comprenais rien, mais je lisais. Mon père et mon oncle Ivan «se rendaient souvent», comme ils disaient en politique. Parfois, il s'agissait de différents pays où vivent nos gens, et que c'était mieux que chez nous, et que nous étions asservis. Ils se plaignaient de l'autorité polonaise, qui se comportait mal envers notre peuple. Pourquoi avons-nous perdu notre indépendance, et quand la récupérerons-nous ?

Je me souviens très bien, quand il y a eu le Holodomor en Ukraine orientale. J'y ai lu dans le journal de mon père «*Нове село*», on en parlait et on en débattait les soirées, les maîtres de maison qui venaient voir mon père. Ils parlaient d'une commune particulière, des coopératives agricoles, où les gens meurent de faim, et qu'il fallait les aider. Je me souviens qu'il y avait des collections pour les personnes qui souffraient de la famine. Je ne sais pas si c'étaient de l'argent, de la nourriture ou du grain, et qui et comment les transportait.

Ce qui m'est resté le plus en mémoire, de ces temps-là, c'est le dessin du livre «*В червоному царстві сатани*», que nous avions à la maison et que mon père et moi lisions, et il y avait une grande, belle église. À l'église était rattachée une grande échelle et sur la grande échelle un jeune homme tenait déjà la croix retirée de l'église et criait à la vallée, où il y avait deux étoiles : - Hésitez à me donner une étoile !

35

- Quelle, pentagonale ou hexagonale ? – demande celui de la vallée.

- Celle ou l'autre, elles sont toutes nos ! – répond celui de la montagne.

Comme je l'écris maintenant, ma main tremble, pas parce que je ressens encore si fort ce souvenir, mais parce que depuis maintenant vingt ans, l'Ukraine est indépendante, mais que beaucoup de Ukrainiens sont encore désorientés, autrefois victimes d'une communauté mensongère, qui affirment qu'il n'y avait pas eu de famine orchestrée par l'État, de génocide. Et c'est encore plus douloureux que ces gens soient aussi présents dans notre gouvernement actuel.

Comme je l'ai déjà écrit, je courais toujours derrière mon père pour voir ce qu'il allait faire, car le travail de mon père était plus intéressant pour moi, ou peut-être parce que, comme les enfants le font habituellement, je posais des questions : "Pourquoi... ?" Et il pouvait mieux m'expliquer pour que je comprenne, il était aussi plus patient que ma mère.

Un jour, en soirée, comme les poules se prélassaient dans la poulaille, comme on disait chez les "Bantai", mon père est allé dans la poulaille, et je le suis rapidement suivi pieds nus. Je vois, il pose à chaque poule une assiette, comme un anneau, sur la patte. Je demande : "Pourquoi ?" "Pour que maman sache quelle poule pondra le plus d'œufs, car à partir de ces œufs, la canardière pondra de très beaux poussins", répond-il.

40

J'aimais tous les animaux de compagnie, surtout les plus petits. C'était agréable d'observer le canard conduire ses poussins au milieu de la cour, eux aussi

regroupés autour de lui, et lorsqu'ils sentaient l'approche d'un danger, ils se cachaient immédiatement sous le canard. Je regardais s'il y avait des corbeaux quelque part à proximité, alors je criais et agita mes bras, car il pouvait les attraper et emmener un poussin avec lui et voler quelque part avec. Cela arrivait souvent...

Les enfants de la campagne apprenaient à s'occuper de l'exploitation agricole dès leur plus jeune âge, et j'aimais parfois aider ma mère à nourrir les oiseaux et les animaux de compagnie. J'avais donc toujours un animal ou un oiseau préféré que j'aimais beaucoup. Ma petite poule, de couleur bronze, me suivait toujours et voulait toujours entrer dans la maison, mais ma mère ne le permettait pas. Une petite énine est devenue également mon amie et me suivait partout. Un jour, cette pauvre énine s'est écorchée le cou quelque part sur le verre sous le porche, ma mère et moi avons bandé sa blessure, l'avons massée avec des herbes médicinales et la plaie a vite guéri.

Nous avons un chien nommé Browko à la ferme, attaché pendant la journée et ne pouvait courir qu'entre le potager et la maison, mais la nuit, sans corde, il pouvait courir dans tout le vaste et bien clôturé cours.

Mon frère et moi avons également un chat, la Belle, qui a eu plus tard trois chatons. Nous avons gardé l'un des chatons, et les deux autres ont été donnés à nos voisins. Quand il a grandi, moi et mon frère jouions souvent avec lui, courant avec une ficelle, attaché à la fin de la ficelle, tout ce que nous pouvions trouver, et ce chaton était notre meilleur jeu. Je l'aimais beaucoup, je lui donnais du lait, et il dormait toujours à mes côtés au lit.

Un jour, ma mère et moi avons travaillé longtemps dans le jardin, nous étions très fatiguées et nous sommes tombées rapidement au travail le soir. En me réveillant, j'ai vu que le chat était allongé immobile. Il s'est avéré que je l'avais étouffé en me retournant pendant que je dormais. J'ai très mal vécu cette tragédie. Mon frère et moi avons pleuré beaucoup pour lui, nous l'avons enterré dans le jardin sous un cerisier, et nous y allions toujours pour y déposer des fleurs fraîches. J'aimais observer comment au printemps revenaient les pies et construisaient leurs nids sur notre porche, et plus tard, elles couvaient leurs petits. Je regardais attentivement tout et je posais des questions, et je connaissais le nom de chaque outil de travail : « shevsky », « kravetsky », et plus tard « gospodarsky ». Aujourd'hui, je me souviens encore de beaucoup de ces choses, même de la machine à coudre de mon père, appelée « Titan ». Aujourd'hui, je suis curieuse de savoir quelle entreprise l'avait fabriquée ?

45

Nous avons, comme le disait maman, des « petits moulins », où l'on broyait parfois le grain en farine. J'avais souvent envie d'essayer de moudre, mais je n'arrivais jamais à faire tourner la pierre, car c'était très difficile.

Les enfants du voisinage ne m'invitaient pas souvent à jouer, mais je me plaignais souvent, car c'est là qu'on jouait aux « cochons », quelque chose de semblable au « baseball » actuel ou aux « billes », c'était un jeu avec cinq petits cailloux.

La raison pour laquelle on ne m'invitait pas à jouer avec les autres enfants était que j'avais un frère cadet, Ivan, né le 27 février 1929, et je devais le surveiller, car

les membres de la famille et ma grand-mère avaient toujours quelque chose à faire. Quand mon frère était un peu plus grand, il ne voulait pas m'écouter, bien qu'elle soit plus âgée et que les parents lui ordonnaient de le faire, mais il avait déjà très jeune l'idée qu'il était un garçon et qu'il était plus fort.

Finalement, on m'inscrivit et me fit entrer le premier jour à l'école. D'un côté, c'était quelque chose de nouveau et d'inconnu pour moi, et d'autre part, le plaisir de savoir qu'il y avait beaucoup d'enfants là-bas et que pendant les récréations, nous pouvions jouer et courir ensemble.

Quand j'ai commencé à aller à l'école, j'ai aimé les autres enfants, les professeurs et les sciences, car tout était quelque chose de nouveau et d'intéressant. Par exemple, on nous apprenait que notre monde et notre terre, où nous vivions, étaient ronds et que la Terre tournait autour du soleil. Dès l'école, je courais vite à la maison pour tout leur raconter, pour expliquer à ma famille et pour leur montrer tout ce que j'avais appris à l'école. Mes parents me comprenaient et me félicitaient toujours, mais ma grand-mère ne me croyait pas, car elle expliquait tout à sa manière et disait que cela ne pouvait pas être vrai.

50

All'inizio andavo a scuola con le ragazze del quartiere, ma quando avevo ben imparato la strada, andavo da sola. Quando avevo circa nove anni, conoscevo già bene il centro del villaggio, e mia madre mi mandava spesso a fare la spesa al "Futuro", un cooperativo. Non c'erano sempre soldi a casa, quindi spesso portavo uova e, in cambio, ricevevo tutto ciò di cui avevo bisogno, perché lì c'era una vasta scelta per tutte le necessità. Più spesso portavo sale, zucchero, fili per cucire o ricamare, colori per dipingere le uova di Pasqua, quaderni, matite e altre piccole cose.

Un giorno, mentre portavo le uova al cooperativo, incontrai un gruppo di bambini nel pascolo e mi unii a loro per giocare.

Non so se era intenzionale o meno, ma un ragazzo saltò addosso a me e tutte le uova caddero dal cesto, e io, piangendo, tornai a casa con un cesto vuoto. Ora non ricordo se mia madre mi perdonò per la mia colpa di non aver ascoltato il suo ordine "non fermarti in nessun luogo", o se mi punì.

Non avevamo un orologio a grandi lancette, solo mio padre aveva sempre il suo in tasca.

Un giorno, mi avventurai a scuola più velocemente e vidi che non c'erano bambini intorno alla scuola, tutti erano in classe, così andai subito nella mia, perché la mia insegnante, Nadejda Subtelna, mi disse di sedermi alla panca. E allora mi soprafecce una strana sensazione, come se avessi avuto paura. Vidi che gli studenti non erano quelli che conoscevo nella mia classe, erano più grandi. L'insegnante parlò loro in una lingua che non capivo. Questa fu la prima volta che sentii la lingua polacca a scuola. Non ricordo quante volte, quando andavo con i miei genitori al mercato, su un carro trainato da cavalli, alla città di Rava Russa o di Zolochewe, sentivo un'altra lingua per le strade, ma non ci prestavo attenzione, perché sapevo che nella città vivevano altre persone oltre agli ucraini, principalmente ebrei e polacchi, ma nel villaggio, nella mia classe, non l'avevo mai sentita, non la capivo, perché gli insegnanti parlavano solo in ucraino ai



bambini. Questa era una classe superiore che stava già insegnando il polacco e materie come la storia e la geografia, che venivano insegnate anche in questa lingua. Più tardi, anch'io iniziai a impararla. Ricordo quando morì il polacco Pilsudski, l'intera scuola ebbe una lezione funebre e una poesia che iniziava in polacco "То не правда же цебе юж нема...." La nostra scuola aveva tre insegnanti. Il direttore Dietrich, soprannominato "folkspdf", sua moglie, di origine polacca, il cui nome non ricordo e l'ucraina, l'insegnante Nadejda Subtelna. A tutti i bambini gli insegnanti parlavano in ucraino, finché, forse intorno al terzo anno, iniziarono a insegnare alcuni corsi in polacco. Andare a scuola mi piaceva molto, perché la scienza mi veniva facile, probabilmente perché già sapevo leggere, e soprattutto avevo molti amici. Non vedevo l'ora del festival scolastico di San Nicola, perché preparavamo diverse scene e ricevevamo regali, e alcuni anche delle peggiori! Un anno, San Nicola mi diede un maglione colorato con vari colori, di cui ero molto orgogliosa quando lo indossavo. Gli insegnanti mi amavano perché studiavo bene e ero gentile. Ora mi chiedo perché non mi hanno subito iscritto alla seconda classe...?

55

Lorsque le directeur de l'école a eu une fille, Rénia, et que l'épouse, Dietrich, résidaient dans une partie de l'édifice de l'école, on m'a appelée de la classe pour garder l'enfant lorsque les deux donnaient des cours. Plusieurs fois, en étant assise dans une chaise, près du lit de la petite Rénia, dans une chambre sombre, je me suis moi-même souvent endormie paisiblement, je ne me suis réveillée que par le gémissement de l'enfant ou par l'ouverture de la porte de sa mère, Madame Dietrich.

Parfois, on m'emmenait également avec la petite Rénia à la grande clairière, près du village de Périatyn, lorsque nous allions rendre visite au forestier polonais. Et avec le temps, on a trouvé un gouvernante qui vivait avec eux pour la petite.

Le directeur Dietrich avait un beau jardin près de sa maison, à côté de l'école. Je jouais dans ce jardin avec la petite Rénia Dietrich, parfois après l'école. Dans le jardin poussaient des buissons de haies, de framboises, ainsi que beaucoup de roses et d'autres fleurs. Avec les roses, ils faisaient de la confiture, et bien que j'aimais beaucoup regarder ces fleurs parfumées et magnifiques, je n'aimais pas manger de la confiture à base de celles-ci. Dans le village, près de chaque maison, poussaient de nombreuses fleurs différentes. Ma mère plantait de nombreuses fleurs, et elle aimait particulièrement les malvasias.

Chez nos voisins, qu'on appelait les « Misyks », poussait du raisin près de la véranda. Je sais qu'en hiver, le voisin soulevait le raisin sur la terre et le couvrait contre le froid.

J'aimais souvent aller chez eux, car ils avaient sept enfants, plus âgés et plus jeunes que moi, et l'un d'entre eux avait mon âge. Je m'amusais avec elle à différents jeux d'enfants, et je mangeais également des baies de raisin mûr, qui était très sucrée et délicieuse.

60

Le directeur Dietrich avait également de l'électricité dans sa maison. Quelque chose tournait sur le toit, ce qui la produisait, car le village n'avait alors pas

d'électricité. Peut-être que quelqu'un d'autre s'était fabriqué quelque chose de semblable lui-même.

Madame Dietrich, pendant ses vacances, allait souvent dans les Carpates, à une très connue station balnéaire près de la ville de Zakopane, avec son enfant. Et quand elle entamait ses études, elle revenait et était si bronzée qu'on ne la reconnaissait plus. Il m'a alors été difficile de comprendre ce qui lui était arrivé ? On disait que le soleil l'avait brûlée. Les paysans travaillaient au soleil pendant la journée, mais je n'avais jamais vu de tels visages brûlés. À cette époque, je n'avais encore jamais vu de personnes aux peaux foncées, comme les Africains et les autres.

Quand j'étais un peu plus âgée, on me réveillait tôt pour qu'elle paisse les vaches dans le pâturage, puis je revenais à la maison, me lavais, prenait déjà préparée la sacoche scolaire et allait à l'école. Après l'école, je paissais à nouveau, revenais avec les bergers quand ils guidaient le bétail vers la maison. J'adorais ce temps, après l'école, passer du temps dans le pâturage avec le bétail et les autres bergers, plus âgés et plus jeunes. Car, outre la surveillance du bétail pour qu'il ne s'égaré pas dans le champ et ne cause pas de dégâts, nous avions du temps pour jouer. Les filles cueillaient des fleurs entre les herbes, confectionnaient des couronnes ou attachaient des rubans et les rapportaient à la maison dans des vases. Nous faisons également nos propres vases. Nous cherchions une belle bouteille, nous l'enveloppons d'un fil résistant et nous tirions le fil de chaque côté comme une lame. Quand la bouteille était bien chauffée, nous la plongeons dans de l'eau froide et elle se cassait proprement et de manière régulière, et il s'agissait alors d'un vase.

On courait aussi, on creusait un ballon, certaines brodaient ou chantaient. C'était le plus agréable en automne, car les jardins étaient pleins de légumes mûrs et nous emmenions différents fruits et nous mangions ensemble, et nous faisons également un feu dans le champ et nous faisons cuire des pommes de terre, car à cette époque, nous paissions les vaches sur les champs déserts. Oh, comme c'était amusant à l'époque !!...

Les devoirs scolaires étaient faits le soir près de mon père, car il faisait toujours quelque chose à la lumière d'une lampe à pétrole.

65

Les villages ukrainiens de Galicie, jusqu'en 1939, étaient patriotes et assez conscients. Dans les villes, beaucoup de jeunes, en étudiant au lycée, étaient pris dans l'organisation de l'OUN, tandis que la jeunesse rurale était éduquée dans les bibliothèques «Prosvita» ou chez des particuliers.

Mon premier éducation patriotique a commencé dans le hameau de Louchkyche, avec ma camarade de classe, qui avait des frères et sœurs aînés, dont j'ai oublié le nom. Plusieurs fois, après l'école, elle me demandait de passer chez elle, car à proximité vivait notre parente éloignée où je pouvais passer la nuit, alors je passais les soirées chez cette camarade de classe, car beaucoup de jeunes de différents âges venaient les voir. Nous avions des discours patriotiques : qui nous sommes, sur notre histoire, pourquoi nous devons tout connaître, car à l'école, cela ne nous était pas enseigné. L'enseignant était un homme plus âgé, qu'on appelait «palamar». Je le voyais toujours à l'église, pendant les services religieux,

alors qu'il faisait quelque chose près du chancel, et qu'il allumait ou éteignait des cierges. Ces soirées m'attiraient particulièrement et on ne pouvait en parler à personne, même à nos parents. Autour de la maison, les garçons plus âgés gardaient des postes et, si quelqu'un d'étranger venait, ils le signalaient. Et si un étranger entra dans la maison, nous étudions les prières religieuses, les coutumes festives ou «palamar» nous préparait à la confession sacrée. Une fois par an, les élèves allaient tous ensemble à l'église et à la confession.

La bibliothèque «Prosvita» avait une garderie pour enfants, gérée par une jeune institutrice aux cheveux rousses tressés sur la tête. Je ne me souviens pas de son nom, mais c'était une Ukrainienne-patrie qui, par l'État polonais, n'avait pas d'emploi, elle élevait des enfants ukrainiens à bas prix. Je ne me souviens pas si ma mère m'y emmenait un jour, ou si je y allais plus tard seule, mais je me souviens d'un poème que cette institutrice avait écrit pour la fête de la Mère et peut-être que j'ai récité celui-ci, car je me souviens encore de lui : «Petit enfant, j'ai trois ans, Et tu, maman, je sais, je sais.

Je t'enlace, je t'embrasse, je donne une fleur, je donne des mauves, Maman, maman, ce que je peux de plus. » J'ai enseigné ce poème à mes enfants, Orysia et Oksana, plus tard à mes petits-enfants, Ksenia et Olénka, pour une représentation à l'école ukrainienne.

Lorsque la nuit tombait, les jeunes se rassemblaient à «Prosvita», où se tenaient des auditions de chœur, de pièces de théâtre, qui étaient plus tard présentées lors de concerts, car «Prosvita» avait une scène, ainsi que des cours. Mes proches ne m'autorisaient pas à «Prosvita» les soirs, car je n'avais pas de frère ou de sœur aînée, afin qu'ils ne m'emmenent pas avec eux.

70

Certains hommes âgés, après le travail, le dimanche ou lors des fêtes, y lisaient des journaux ukrainiens, certains des livres et y débattaient de politique ou échangeaient des idées sur les affaires. C'était le seul endroit où beaucoup de gens pouvaient se retrouver et apprendre quelque chose de nouveau. Il n'est pas étonnant qu'il s'appelât «Prosvita», car une activité d'éveil diversifiée avait lieu ici, en particulier auprès des jeunes, principalement occupée par des étudiants, ainsi que des enseignants sans emploi qui se permettaient un revenu misérable dans notre coopérative agricole, ou dans «Maslo Soyuz» (Union des Beurres), ou dans «Prosvita». Un grand patriotisme était alimenté par les funérailles magnifiques des héros de l'OUN, qui mouraient pour leur patriotisme envers leur terre natale, l'Ukraine.

Lorsque le gouvernement polonais a pendu en 1932 les deux combattants de l'OUN, Wasyly Bilas et son oncle Dmytro Danylyshyn, j'avais à peine neuf ans, mais je me souviens des cloches de notre église qui sonnaient et des paroles selon lesquelles, en mémoire de Bilas et Danylyshyn, notre jeunesse adulte composait des poèmes et chantait des chansons sur Wasyly Bilas et Dmytro Danylyshyn. Je me souviens encore de quelque chose, car j'entendais souvent la chanson «Як прощався Данилишин зі своєю сестрою» (Comment Danylyshyn se dit au revoir à sa sœur) et ces paroles : «Frère, tu es mon frère, mon frère bien-aimé ! Pourquoi t'ont-ils pendu ? Pour notre Ukraine, pour notre peuple, nous devons périr, n'oubliez pas les Ukrainiens !» Lorsque s'est déroulé un grand enterrement d'un membre de l'OUN, Mykhailo Zelenyi, en 1937, je me souviens de cet enterrement, car il a été enterré dans le village avec un orchestre, des

pompons et des discours patriotiques. On disait que son assassinat avait été commis par l'agent communiste dans le village, non loin de sa maison.

J'entendais souvent dire que la police polonaise avait arrêté des membres de l'OUN parce qu'ils étaient opposés à tous les occupants pour une Ukraine indépendante. On parlait souvent de «Berezka Kartuzka» (la Cerisière de Kartuz), où étaient détenus des membres de l'OUN. À cette époque, je ne comprenais pas encore tout, mais j'éprouvais déjà la fierté d'être un bon Ukrainien.

Pendant les fêtes de Noël, les jeunes sortaient chanter des carols et d'autres vœux, dans le but d'éduquer les jeunes et de collecter des offrandes pour l'école «Rydna» (Native).

75

Nous, élèves et enseignants, étions souvent emmenés par les propriétaires dans des charrettes tirées par des chevaux pour des promenades variées et intéressantes, éducatives. Nous allions le plus souvent à la ville de Zolochiv et ses environs, car c'était une ville historique où l'on pouvait apprendre beaucoup de choses.

Nous, les élèves, éprouvions le plus de plaisir lorsque nous allions à l'imprimerie des Pères Wassilians, car ils nous montraient comment les livres et autres publications étaient imprimés, et à la fin de la visite, les Pères Wassilians nous offraient des livres intéressants contenant des poèmes et des énigmes amusantes que nous avons plus tard lus à la maison et résolus. Je me souviens encore du premier énigme : « Quatre pattes, deux pattes, sept mouvements de la main » ? (Vache).

Plus tard, j'ai appris que l'imprimerie des Pères Wassilians avait été fondée en 1845 et que les Pères Wassilians ne publiaient pas seulement de la littérature religieuse, mais aussi diverses publications ukrainiennes concernant le contenu national, agricole et domestique, ainsi que des livres pour enfants éducatifs qu'ils nous distribuaient.

Quelque part dans les environs de Zolochiv, se trouvait une usine de fabrication de verre et de céramique, où nous, les élèves, étions également emmenés. Il était très intéressant d'observer comment, à partir d'une sorte de marécage solide, des personnes compétentes produisaient à la main une grande variété d'objets en terre cuite, présents dans chaque maison paysanne.

Les objets en verre étaient encore plus intéressants, car les hommes soufflaient différentes formes délicates et magnifiques sur des broches longues, que l'on ne trouvait pas autant de poteries ou de vases dans les maisons rurales.

80

Parfois, nous, les élèves, étions emmenés au cinéma à Rawa Ruska, au cinéma. Je ne me souviens pas de ce qui était projeté, mais je me souviens que ces images amusantes et joyeuses changeaient rapidement et que l'écran défilait.

Pendant mes années d'enfance, un incident malheureux s'est produit, dont je ne peux toujours pas m'échapper. Un jour, alors que mon frère et moi jouions dans la

cour, notre grand-mère commençait à couper de grandes quantités de verdure pour le bétail sur la tonteuse. La tonteuse, probablement dérivée du mot « couper », est une machine manuelle dotée d'une grande roue avec une poignée qui actionnait un bras qui actionnait des lames qui coupent de l'herbe ou de la verdure pour le bétail. Je voulais aider ma grand-mère et j'ai commencé à tourner la roue. J'ai baissé la tête et je ne me suis pas rendu compte quand mon frère est arrivé, a mis sa main sur la roue et, en quelques secondes, sa main s'est détachée de la roue et a heurté sa deuxième phalange ... et il a hurlé !... ainsi que notre grand-mère. J'ai cessé de tourner, mais les trappes ont déjà partiellement démembré la deuxième phalange. Rien ne pouvait plus être fait pour le doigt, il ne restait qu'à le soigner. J'en ai beaucoup souffert, car je me sentais coupable. Le doigt s'est cicatrisé, mais il était plus court.

Une autre aventure s'est produite. Un jour, un policier polonais est entré dans notre cour et notre chien l'a mordu au pied. Le gouvernement a infligé une peine à mon père, dont je ne me souviens pas du montant, soit 14 jours de prison. Même si le portail était fermé et que le policier l'a forcé à l'ouvrir, mon père a été emprisonné. Quand il est revenu de prison, de Rawa Ruska, il avait quelque chose à raconter à tout le monde qui venait nous rendre visite le soir : sur le grand nombre de prisonniers dans une seule pièce sombre ; sur les toilettes dans le coin de la pièce ; sur la diversité des prisonniers, car il y avait des propriétaires, comme mon père, des voleurs, et le plus intéressant, ce sont les « batjari » urbains, comme le disait mon père. Il y a entendu tellement de choses différentes qu'il disait qu'il allait faire fondre ses oreilles, qu'il ne pouvait même pas en parler, surtout quand j'écoutais.

Un jour, la police polonaise est arrivée de manière inattendue dans notre cour et est immédiatement entrée dans la maison et a commencé à fouiller l'étable, dans la cour, dans le tas de foin, comme nous l'appelions «stjózek' ». Rien n'a été pris et elle est partie. Jusqu'à aujourd'hui, je ne sais toujours pas pour quoi elle cherchait, car les membres de ma famille n'en parlent pas.

J'ai appris à broder auprès de ma mère à un jeune âge, ainsi qu'à écrire des pisans, bien qu'ils ne soient pas aussi beaux.

85

Ironiquement, je me rendais dans les maisons des enfants du voisinage, lorsque la nuit tombait, car les jeunes filles se réunissaient à la veillée pour broder des ornements de mariage : des serviettes, des chemins de table, des chemises, des chemises de rechange, et surtout des nappes, car ils étaient utilisés le plus souvent : pour les fiançailles, les mariages, les offrandes et autres coutumes.

On tressait également des brins de lin, de chanvre et de laine, à partir desquels les maîtres produisaient plus tard divers tissus, ainsi que des articles en laine, sur des métiers à tisser, ou des manteaux et des jaquettes. Ma mère brodait également, chantant les soirées d'hiver, et j'appris rapidement cet artisanat. Parfois, j'aidais les jeunes filles plus âgées à broder. Je me souviens que les filles brodaient un grand chemin de table et douze serviettes pour la maîtresse, Nadejda Substella, et nous les avons aidées.

Il m'a également été rappelé comment j'aidais ma voisine, qui allait bientôt se marier, à finir les points de sa broderie sur le nappage de mariage de la jeune femme, qui est posé sous les pieds du jeune couple à l'église. C'était très intéressant de voir une jeune fille se préparer à un mariage. La jeune femme, avec

ses amies, habillées de vêtements traditionnels, avec des couronnes sur les têtes et des rubans, allait proposer des mariages aux voisins et aux connaissances. Elles entraient dans la maison, se projetaient respectueusement, toutes ensemble, et la jeune femme disait : « Vous l'avez demandé, Papa, Maman, et moi, je vous en prie, à votre mariage ! » Les maîtres remerciaient, acceptant l'invitation, et la jeune femme et ses amies allaient voir d'autres personnes et disaient la même chose.

Proche du jour du mariage, les amies de la jeune femme et les jeunes connaissances se rendaient chez la mariée, tressant des couronnes de baies et de mûre pour la jeune paire, et chantaient des chansons de mariage, faisant un korovay (pain sucré), et les maîtres préparaient des biscuits de mariage. Ils mettaient un grand pot de pâte sucrée pour les biscuits de mariage, afin qu'elle repose. Un jour, une colonie presque entière de guêpes s'est abattue sur ce pot, ou peut-être des abeilles, et presque toutes ont coulé. Oh, quelle tragédie pour les dames, et nous, les enfants, nous étions très amusés et joyeux ! Les garçons faisaient également quelque chose pour le mariage, mais je ne me suis pas souciée d'eux.

J'avais déjà vu beaucoup de mariages dans mon village : comment la jeune femme était-elle habillée ; comment le ruban était-il posé ; comment les parents la quittaient ; comment ma mère pleurait habituellement, car la fille s'éloignait d'elle ; comment le maire, à cheval, avec un ruban noué et une épingle de tête ornée, assurait l'ordre du mariage. Il était encore plus intéressant de voir les parents de la jeune paire lorsqu'ils étaient de riches et prospères, et le jeune homme qui la prenait dans son village était également un maître prospère, car il y avait alors un mariage grand, riche et bruyant. Je n'ai pas participé à la cérémonie de mariage et à la fête, j'observais seulement comment les parents saluaient la jeune paire avec un korovay ; comment plus tard les invités s'approchaient de la table des jeunes, s'inclinaient devant eux et leur offraient des cadeaux, et les jeunes se projetaient et leur disaient merci ; comment le jeune homme négociait avec nos jeunes garçons et achetait la jeune femme. Les jeunes filles plus âgées s'intéressaient beaucoup à tout cela, car elles savaient qu'elles en auraient bientôt besoin.

Les habitants du village étaient très travailleurs et travaillaient dur, mais les jeunes étaient toujours joyeux et pleins d'énergie. Les filles du village entretenaient bien leurs maisons. Le samedi, elles essuyaient les sols, nettoyaient tout, même les tapis, et surtout avant les grandes fêtes. Tout était décoré de broderies, d'images religieuses – avec des nappes, ainsi qu'il y avait de l'ordre près de la maison. Dans le jardin, devant la maison, beaucoup de fleurs poussaient, et au printemps et en été, lorsque les fruits fleurissent près de la maison, le village ressemble à un ocre « comme un ocre, le village ». Et le mieux était le Jour Vert, à la Saint-Troïts (Trijdaya) ! Il fallait décorer toute la maison. Des rameaux d'aulne et des branches de bouleau, parfumés, et légères, on les enfonçait dans les murs derrière les images, sur la table on posait une guirlande de fleurs sauvages et de menthe. Toute la maison était sous le jour vert, comme si elle était une forêt parfumée. L'odeur des fleurs d'aulne et des herbes!!.

La jeunesse, pendant les fêtes vertes, célébrait la fête des héros qui sont morts pour l'Ukraine, elle entretenait leurs tombes ou en creusait de nouvelles en l'honneur des héros, elle y plantait nos drapeaux ukrainiens, prononçait des discours. La police polonaise démantelait, arrêtait parfois, ce qui donnait à la jeunesse un enthousiasme encore plus ardent pour défendre sa vérité.

Toutes nos fêtes donnaient un sentiment mystique et agréable à tous les plus âgés, en particulier aux enfants et aux jeunes.

Les fêtes de l'hiver, bien que le froid soit rude et que le givre crépitait, avaient une atmosphère particulière, festive et mystérieuse, qui élevait l'homme vers quelque chose de supérieur, inconnu, souvent incompréhensible.

Les fêtes étaient toujours accompagnées d'une préparation importante et laborieuse. Avant les fêtes de Noël, malgré le froid, les propriétaires se protégeaient du vent sur leur cour, dans la grange près des animaux, afin que le pauvre bétail ne se plaigne pas devant Dieu de leur maître le soir de Noël.

Les femmes et les jeunes filles aidaient à nettoyer la maison et préparaient 12 plats pour le soir de l'Annonciation.

95

L'enfant préparait divers ornements pour le sapin : guirlandes, anges, lampes, créations en paille et papier coloré. Il enveloppait des noix de noyers dans du papier argenté et doré et attendait l'arrivée du sapin frais venu de la forêt, afin de pouvoir l'agrémenter de ces décorations faites main. Sur le sapin, étaient accrochés des œufs soufflés, peints ou enveloppés de papier coloré. On attachait des tentacules aux branches, qu'on remplissait de petites bougies et qu'on allumait une seule fois avant la Cène du Saint-Sacrement, et le sapin restait dans la maison jusqu'au Baptême. À cette époque, nous attendions l'apparition de la première étoile, afin que le père apporte un bouquet de pampus et le pose sur un coffre joliment décoré, bénisse toute la famille, puis, affamés, nous nous installions à la Cène du Saint-Sacrement avec 12 plats, qui étaient déjà préparés sur un lit fait de foin recouvert d'un voile, dans la pièce.

Sous le coffre, sur le sol, était déjà étendue de la paille, où les enfants, après le repas, jouaient et imitaient les voix de diverses créatures domestiques, afin qu'elles soient saines et qu'elles apportent un bon rendement à l'exploitation.

Cette sensation mystique se manifestait une fois par an, à chaque fête, mais différemment, car elles étaient célébrées dans des régions différentes selon leurs traditions.

Le quatrième jour, après la naissance du Christ, nous nous levions tous très tôt, à l'aube, et allions sur la place allumer le "dédou", c'est-à-dire rassembler la paille qui reposait sous le coffre et tous les ornements qui étaient posés au sol. On se réchauffait les pieds pour qu'ils soient sains pendant toute l'année, et le père allumait le feu avec du tabac et des bottes de paille déjà préparées, qu'il attachait ensuite aux arbres fruitiers. Nous n'étions que spectateurs, observant qui allumait son "dédou" et on voyait, comme les flammes des feux brûlaient de façon éclatante dans le village.

Je ne sais ce qu'ils ont fait avec le foin du coffre, mais le bouquet de pampus du coffre était emporté dans la grange, et au printemps il était mûri et cette céréale était la première semence dans le champ.

À minuit, les enfants, et moi avec eux, ramassaient des graines dans des sacs et allaient de maison en maison en groupe, disant : «Pour la bonne fortune, pour la santé, pour le Nouvel An, que vous ayez une bonne récolte comme l'année dernière. Du chanvre sous le plafond, et du lin jusqu'aux genoux, et que votre hôte ne souffre plus de maux de tête». Bien sûr, la maîtresse de la maison donnait aux enfants des sucreries, parfois des légumes, et certains donnaient même de l'argent.

Le soir, avant l'Épipathie, il y avait à nouveau un festin, la fameuse «Kutia».

Ma mère préparait dans un bol une sorte de pâte liquide. Moi, avec mon père, nous transportions ce bol à chaque porte de la propriété, et il façonnait des croix avec cette pâte au-dessus des portes. Les enfants faisaient aussi des croix avec de la paille et les attachaient aux carreaux de fenêtre, tandis que les filles chantaient et se régalaient, allant de maison à maison lors des soirées glaciales.

Le jour de l'Épipathie, lorsque l'on a envoyé la messe de l'Épipathie, l'eau a été consacrée, au bord d'environ 17mers ou de petits lacs, où il y avait toujours un crucifix de glace, quelqu'un de la famille remplissait de l'eau sacrée et chacun se précipitait à la maison pour chasser tous les mauvais esprits de la maison et de la propriété avec cette eau.

J'aidais encore, car je portais un petit récipient d'eau, et mon père allait et la versait partout.

Je me souviens que, entre nos villages, il y avait des vallées remplies d'eau de pluie et que les paysans les appelaient « kalabanami ». Certaines étaient assez grandes, d'autres plus petites. L'eau qu'elles contenaient était assez claire, voire transparente, peut-être parce que la terre autour de nous était sablonneuse. En été, les enfants y baignaient souvent, tandis que les jeunes adultes allaient à la rivière, qui était située à trois kilomètres de mon village. L'élevage, les chevaux et autres animaux et oiseaux y venaient également boire. À l'automne, les dames y laissaient, arrachées des champs et façonnées, les graines de cannabis et de lin. Elles les séchaient ensuite au soleil, puis les broyaient sur des moulins à grain en bois, appelés « terntsy », pour éliminer les tiges sèches, et du fil qui restait, elles le filaient et tissaient différents tissus : fins et délicats ou plus grossiers. Ensuite, ces longs tissus étaient blanchis au soleil et trempés dans ces eaux. En hiver, ces eaux gèlent et les enfants et les jeunes s'y glissent. Je me souviens d'un jour où je suis allée rejoindre un groupe d'enfants pour glisser sur la « lida », sans en informer mes parents. Les enfants jouaient sur la « lida » à des traîneaux, d'autres à des skis, et certains, comme moi, glissaient simplement sur les semelles de leurs bottes. Bientôt, je suis tombée et je me suis cognée la tête après avoir fait lâcher mes traîneaux, et j'ai vu que mes cheveux étaient déjà maculés de sang. Rapidement, je suis rentrée chez moi, sans en parler à personne, j'ai nettoyé ma tête moi-même, l'ai enveloppée dans une étoffe et j'ai continué à faire mon travail à la maison. Pendant quelques jours, j'ai eu du mal à me gratter les cheveux et ma tête me faisait un peu mal, mais cela a fini par guérir, comme on dit chez nous : « comme sur un chien ».



La fête de Pâques était complètement différente, surtout avant Pâques, et pendant les fêtes de Pâques, car ces fêtes sont liées à l'arrivée du printemps et à la préparation de l'été.

La semaine précédant Pâques est une période triste, c'est la Passion, la mort et le погребение de Jésus-Christ. Pendant cette période, il y a un jeûne strict. Les cloches ne sonnent pas à l'église, seulement le son d'un coup de cloche. L'église avait également un aspect triste, car elle était entièrement recouverte d'un drap funéraire sombre. Tout le monde se rend à la confession pendant le jeûne de Pâques. Les enfants y vont généralement toute à la fois. Pendant les trois jours précédant Pâques, il y avait dans l'église, comme dans un tombeau, un dessin de Jésus-Christ et chaque membre de la famille devait lui rendre un au revoir.

Le dimanche de Pâques, tout le monde se réveillait très tôt, avant l'aube, et allait ou roulait à la église pour la Grande Cérémonie Divine et la bénédiction des pâques.

L'église était généralement pleine, les enfants couraient autour de l'église, les filles se préparaient aux chants, et certains garçons montaient déjà sur la cloche, car bientôt, après la première messe, les cloches de Pâques sonneront, qui étaient restées muettes pendant le jeûne, et le son joyeux se répandra dans le village pendant toute la journée et pendant tous les jours de Pâques.

110

Autour de l'église, les dames avaient déployé leurs grandes pains sur des serviettes ou des nappes brodées, et à leurs côtés, leurs paniers de fête remplis de babkas, de pisanokas, de krashanki, de saucisses, de fromage, de viande et d'autres provisions, ornés de broderies, de verdure, de fleurs qui venaient de commencer à apparaître après la fonte de la neige, exhibés comme un orgueil, chez ceux qui avaient préparé le plus abondamment leur festin de Pâques.

Tout le monde, et nous, les enfants, ressentait une sorte de fête, emplie de noblesse, d'inspiration de beauté spirituelle, lorsque nous entendions le chœur de l'église chanter «Christ est ressuscité» et que les cloches sonnaient ! Après la messe et la bénédiction des pains, tous se hâtaient chez eux pour prendre le petit-déjeuner en famille, et les maîtres, qui se déplaçaient en charrettes et à cheval, étaient fiers de leurs chevaux, nourris pendant l'hiver.

Ensuite, les enfants retournaient à l'église, où les cloches continuaient de sonner et de produire des motifs.

Le travail pénible pour les paysans était en été et en automne, lorsqu'il fallait tondre, récolter, creuser dans le sol le rendement annuel.

J'ai également appris à récolter du blé avec une faucille, étant encore enfant, ce qui m'a été utile plus tard dans ma vie, mais je ne parvenais pas encore à nouer bien les épis, car cela ne me venait pas facilement.

115

L'été des moissons était très agréable, à l'époque où les femmes terminaient de récolter le dernier épi de blé sur le champ. Il était alors bien rangé, uniformément disposé, lié avec des cordes de jute, décoré de fleurs, et emporté vers les maisons des propriétaires, accompagné de ce foin, au chant des moissonneurs. Le propriétaire recevait cet épi avec solennité et cérémonie, remerciait les moissonneurs, qui souhaitaient une bonne récolte pour l'année suivante. Ensuite, cet épi était transporté jusqu'à la grange à l'endroit désigné, car c'était celui qui était apporté dans la maison pour le soir de Noël et placé sur le buffet sacré, où il restait debout pendant toutes les fêtes de Noël, et dont le grain était le premier à être semé au printemps. Après cette cérémonie, tout le monde se divertissait, chantait et célébrait la fin des moissons.

De telles moissons étaient célébrées par chaque propriétaire dans le village, qui avait sa parcelle de culture, ainsi que sa famille plus importante et sa jeune population adulte. Chez mes parents, il n'y avait pas de moissons bruyantes, mais elles étaient célébrées et ce dernier épi avait sa place et son respect.

Il y avait aussi beaucoup d'autres coutumes et croyances, comme celle de l'Ivan Kupala (Jean Couplet), celle de Saint André, celle de Varvara, mais je les connais moins, car j'étais encore jeune, je n'y participais pas, et je n'avais pas de frères ou sœurs aînés, tout cela se déroulait le soir avec la jeune génération.

Je me souviens seulement de ce que je devais avoir de jeunes années, lorsque je demandais à ma grand-mère, qui tout savait, pourquoi on appelait l'Ivan Kupala, qui se baignait là-bas ? Elle m'a alors expliqué que les garçons et les filles plus âgés allaient à la rivière et mettaient des tas de 19 ficelles, dansaient, chantaient, sautaient par-dessus le feu. Les filles tissaient des couronnes et les laissaient ensuite flotter sur l'eau. Et en plus, ce jour-là, tôt le matin, le soleil se baignait avant de se lever, et la nuit, la fougère s'épanouissait. Et je ne disais à personne, je ne pouvais pas dormir avant Ivan Kupala, car je voulais savoir comment la fougère s'épanouissait et comment le soleil se baignait. Il n'y avait pas de fougère dans le jardin, mais au lever du soleil, elle se levait et courait jusqu'à la fin du village, pour voir comment elle se baignait. Je restais là, jusqu'à ce que ça s'élève un peu... mais je ne savais pas si elle s'était déjà baignée avant qu'elle ne se montre.

Nous devions aller dans la forêt, peut-être quelques kilomètres, qui commençait au-delà du village. À l'époque, quelques kilomètres, c'était très loin.

120

Parfois, mes parents me permettaient d'aller dans la forêt avec les jeunes filles plus âgées, pour y cueillir des champignons et des mûres. Il y en avait beaucoup dans la forêt, il suffisait de savoir où les chercher. J'ai appris à reconnaître différents types de champignons qui poussaient dans la forêt, ceux qui étaient comestibles et ceux qui étaient toxiques, tout comme pour cueillir les baies de mûre sur les très bas arbustes. Pour cueillir les baies, il fallait avoir une petite tasse dans laquelle les cueillir, puis les verser dans un tel panier ou dans un grand seau.

Quant à la cueillette des champignons, il fallait faire attention, car différents champignons ont des chapeaux et des couleurs différents, qui se perdent souvent dans l'herbe haute ou sous les racines des arbres. J'ai été très ravie à plusieurs

reprises lorsque je voyais plus vite que les autres, un grand amas de champignons identiques et bons. Bien sûr, je n'ai jamais réussi à remplir un panier entier de champignons, ni à cueillir autant de baies que les filles plus âgées et expérimentées.

Je revenais avec joie à la maison avec mes cadeaux pour ma mère, car les champignons pouvaient être cuits ou infusés immédiatement, marinés ou séchés. Les baies étaient également séchées, on en faisait du jus ou on les mettait directement à cuire des varechkes.

Une fois par an, nous partions, et beaucoup de gens se rendaient à pied, à la fête de Krekhov, un lieu sacré – le monastère des Pères Wassilians.

Krekhov est situé dans un endroit très beau et pittoresque, dans une région montagneuse, pas très loin de la ville de Zhovkva et de mon village. Autour il y avait la forêt et une source merveilleuse et froide. Chaque année, s'y déroulait une pénitence en l'honneur du Saint-Nicolas de l'été à la fin du mois de mai, c'est une fête en l'honneur du transfert des reliques du Saint-Nicolas. Je ne me souviens pas de l'église du Saint-Nicolas, car pendant la pèlerinage, il y avait toujours tant de monde que les enfants devaient se tenir à leurs parents pour ne pas se perdre, car tout était bondé, et pendant que nous trouvions un endroit sur le char et les chevaux, nous ne pouvions plus atteindre l'église.

125

Je me souviens que les environs du monastère étaient entourés de hautes murailles et, par endroits, de tours. Les murs comportaient des trous, comme le disaient les gens, pour les canons. Devant les murs, il y avait de nombreuses tables sur lesquelles était disposé divers biens : des sucreries, de la glace, du limonade, qui me fascinait alors le plus, car tout était si varié, si coloré ! J'étais très heureuse quand maman achetait des petites statues en cuivre sur un fil, que l'on accrochait au cou comme des coraux, et je les en détachais une par une et je les dégustais.

J'y ai également vu des calicots qui demandaient l'aumône et les gens leur donnaient de l'argent ou les enfants les égalaient en sucreries.

Récemment, j'ai lu, je ne me souviens plus dans quel ouvrage, que l'architecte fondateur du monastère de Krekhov était un ermite originaire de la région de Kiev, Yoil, et un moine, Sylvestre, qui au XVe siècle, sur la pente de la colline de Pobyna, ont construit une grotte-chapelle, puis la première église en bois de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Lorsque plus de moines se sont rassemblés, Yoil leur a donné la grotte, et lui-même a construit une chapelle près de la grotte, ce qui a donné naissance au monastère de Krekhov. Des pèlerins venaient même de Grèce pendant sa vie.

Ce monastère était en développement et il est devenu la base avec quatre tours et des canons.

130

Les donateurs du monastère furent même nos hétaires Bohdan Khmelnytsky, Petro Doroshenko, Ivan Mazepa.

Cette forteresse monastique défendait contre le blocus ottoman des cosaques, sous le commandement d'Ivan Mazepa en 1672, lors de la campagne contre la Pologne. À cette époque, de nombreux Tatars périrent sous les balles de la tour du monastère, ainsi que les sœurs du хан, et les Tatars se retirèrent alors.

La Montagne de la Bataille s'unit par une chaîne de forêts à la Montagne Garay. Dans ces environs boisés, les membres de l'OUN étaient élevés et forgés. Il semble que c'est d'ici que se formaient des unités de défense qui deviendront plus tard les héros de l'Armée Insurrectionnelle Ukrainienne. Le monastère de Krekhiv – une forteresse, fut plus tard détruit par le pouvoir soviétique communiste. Aujourd'hui, que l'Ukraine est à nouveau indépendante, la restauration du monument antique de Krekhiv a commencé par des bâtisseurs modernes, des citoyens ordinaires, des patriotes, et en 1991, enfin par l'État, s'achevant en 1997. Actuellement, la vie des moines prospère à nouveau, une académie spirituelle existe, où de nombreux étudiants sont formés et il convient de visiter cette forteresse spirituelle.

Ma professeure, Nadiya Subtelna, n'était pas seulement une bonne personne, mais aussi une patriote ukrainienne. Elle nous invitait souvent, quelques filles, dans son logement, nous racontant des choses intéressantes, ou nous partageant nos impressions sur ce que nous avons vu lors de nos promenades scolaires, car elle se rendait souvent avec nous et nous expliquait les choses que nous avions vues, en particulier d'un point de vue historique. Je, une fois par semaine, allais à notre coopérative pour le journal «Notre Drapeau». Un jour, elle m'a invitée, ainsi que deux autres filles, à faire un voyage en train de deux ou trois jours à Lviv. Nos parents nous ont d'ailleurs quittés avec plaisir. C'était la première fois que nous trois voyageions en train. C'était quelque chose d'extraordinaire pour nous !

21 Il était intéressant d'observer à travers la fenêtre les maisons, les exploitations agricoles et les bâtiments qui passaient, le train s'arrêtait à chaque gare où certaines personnes descendaient et d'autres entraient rapidement, et nous.

135

Notre première étape, où nous nous arrêtions à fréquenter, était le village de Zaskove, où vivaient ses parents, retraités, anciens enseignants ; son père avait été ancien directeur d'école.

Ils avaient une belle maison de ferme, un grand potager et un rucher, près duquel ils travaillaient ensemble. L'Ancien Subtelny admirait beaucoup son rucher.

Dans ce village de Zaskove, est né Eugène Konovalc.

Les Sédries Subtelny nous accueillissaient magnifiquement, nous hébergeaient et nous y dormions.

Le lendemain, nous sommes partis en train jusqu'à Lviv. À Lviv, Subtelna nous montrait certains monuments historiques et bâtiments de la ville.

140

Alors, de Lviv, deux choses sont restées gravées dans ma mémoire, m'ayant beaucoup étonnée.

Il s'agissait du grand marché principal – le bazar – où l'on pouvait voir une telle variété de légumes et toutes sortes de fruits que je n'avais jamais vus auparavant

!... Même du raisin rouge, mais ses fruits étaient aussi gros que nos pêches à la maison. La première fois que j'ai mangé des bananes et autres fruits extraordinaires, que l'institutrice achetait et nous offrait, c'était un choc.

Le second - c'était la panorama de la bataille polonaise à Racławice. Cela avait l'air terrifiant et réel, on avait l'impression que tout vivait et bougeait, et qu'il allait bientôt s'abattre sur nous. Je n'avais jamais vu ça auparavant et je ne savais pas grand-chose à ce sujet. Quand je suis rentrée chez moi en train après cette promenade instructive, je ne sais pas combien de temps j'ai raconté à mes amis, à mes parents, à mes voisins, avec admiration, ce que j'avais vu et vécu. Pendant une semaine, il m'a semblé que je voyageais en train quand je rentais à l'école. Il était très important et beaucoup dépendait de l'évêque, des professeurs et de leurs enfants dans le village, car ils étaient l'élite du village, qui avait une certaine influence sur les habitants. Notre village avait déjà un curé, le père Solomien, depuis de nombreuses années, comme le disait notre jeune génération. On disait qu'il était un "moskovofil" (amateur de Russie). Je ne comprenais pas à l'époque ce que cela signifiait, je ne savais que qu'il ne voulait pas des nationalistes, mais ses enfants plus âgés, qui avaient fait leurs études secondaires, étaient des patriotes ukrainiens. Un de ses fils se cachait même des policiers polonais quelque part parmi les villageois, car il ne voulait pas servir dans l'armée polonaise qui régnait sur l'Ukraine. Pour moi, le père Solomien était un curé plus âgé et respecté, qui enseignait la religion à l'école.

Il se paraît qu'il a été puni par des supérieurs ecclésiastiques, parce qu'ils l'ont déplacé de notre village.

Le 22, l'école lui a organisé un jour de départ et je ne sais pas si c'est l'école qui l'a motivé, mais je pense que c'est grâce à mes camarades de classe que j'ai dit au revoir au père, en lui disant : « Aujourd'hui, nous disons au revoir à notre bon père et souhaitons à tout le monde beaucoup de bien. Nous vous remercions d'avoir été de si bons professeurs. Et pour la santé du père, nous priérons Dieu » (en langage rural). Le père Datsyshyn est arrivé au village avec sa famille. Il avait trois filles : Ivanka, Miroslava et Slavka. Ivanka était déjà à l'école à Lviv, au lycée, car la famille des Datsyshyns y avait des proches.

145

Miroslava allait avec moi dans une église et j'ai rapidement établi des liens avec elle, car elle apportait quelque chose de nouveau à notre église. Le mois de mai - fête de la Mère et de la Vierge Marie. Nous étions donc ensemble avec elle, dans un coin de l'église, et posions sur la table une image de la Bienheureuse Vierge Marie, nous l'essuyions avec une étoffe, et nous posions des fleurs dans des vases que nous avions eux-mêmes fabriqués.

Beaucoup de jeunes, ainsi que les paysans, venaient directement des champs à l'église chaque mois de mai, comme nous l'appelions « la maïvka ». De plus, dans chaque maison paysanne, on accrochait sur le mur une image de la Mère de Dieu et de nombreux autres images saintes auxquelles nous prions. Dans l'église, nous avions seulement un crucifix, des tableaux et des tableaux pour l'enseignement, et c'était la première fois que nous posions une image de la Mère de Dieu.

Dans le village, le curé avait une grande maison, un jardin et un potager près de la maison, ainsi qu'une exploitation.

Souvent après l'école, je m'affairais avec Miroslava à son logement, car elle et sa sœur cadette, Slavko, avaient des jeux et des activités différentes auxquelles

nous jouions. Je n'en avais pas chez moi. Dans le jardin, ils avaient une petite maison meublée, dans laquelle nous nous logions et jouions aussi. Une institutrice venait les visiter et leur apprenait à jouer du piano, et je tentais de le faire, quand l'institutrice n'était pas là. Je ne sais pas où ils sont aujourd'hui, si l'un d'eux est encore en vie ! J'ai appris en 1992 qu'en Ukraine, le père Datsyshyn avait adopté le christianisme orthodoxe sous l'ère soviétique, communiste. Quand il est mort, il a été enterré près de notre église, qui est maintenant grec catholique. Je ne sais pas où est sa famille...

Notre institutrice, Nadya Subtelna, après l'école, donnait à moi et à la filleule de mon fiancé, Andriy Stadnitskiy, des cours particuliers, nous préparant au lycée de Zhovkva. Son fiancé venait du village de Piroty et était alors le directeur de notre usine coopérative de transformation du lait « Maslosoyuz ».

150

Mme Subtelna consacrait beaucoup de temps à moi, car elle voulait que je réussisse mes examens pour l'enseignement secondaire, afin que mes parents, qui n'avaient pas les moyens, ne s'inquiètent pas de mes études. Elle avait également déjà organisé pour moi, d'une manière que je ne sais pas, une bourse auprès de l'Institut Vladika Andriy Sheptytsky, pour mes études au lycée.

En 1939, j'étais préparée à passer l'examen d'admission au lycée, au niveau supérieur, à Zhovkva. Je m'y réjouissais beaucoup, tout en ressentant de l'appréhension quant à la réussite de cet examen, auquel ma professeure, la patriote Nadya Subtelna, me préparait avec tant de sollicitude et sans frais.

Mais quelque chose d'inattendu et de soudain se produisit pour tous – la Seconde Guerre mondiale commença.

En 1939, l'Allemagne était déjà un état puissant et riche, car le peuple allemand était très travailleur et discipliné sous l'égide du parti nazi. Hitler désira également avoir un empire et commença à attaquer les états voisins. Bientôt, Hitler et Staline devinrent amis. Dans la nuit du 23 au 24 août 1939, un accord de non-agression avec l'Allemagne fut signé par les ministres des Affaires étrangères de l'URSS, Molotov, et de l'Allemagne, Ribbentrop. Un protocole secret faisant partie du traité soviéto-allemand prévoyait l'agencement territorial de l'Europe et des terres ukrainiennes à l'avenir.

Bientôt, nous étions « libérées » par l'Armée Rouge soviétique, « famée et affamée », qui eut une impression pénible sur nous. Les uniformes étaient vieux, souvent trop petits ou trop grands, des chapeaux avec des « cornes » qui effrayaient les enfants. Sur tous les journaux, sur la première page, un grand écriteau : « Fin de la noblesse polonaise ». Cet écriteau nous semblait illégal, car les gens parlant la langue russe ne le comprenaient pas. Partout, de grands écriteaux nous annonçaient que nous avions été « libérés » par l'armée soviétique, communiste, et le pouvoir populaire. Les gens y voyaient chacun leur vérité. Certains les saluaient de fleurs, d'autres les craignaient immédiatement, car quelques années auparavant, ils avaient lu sur les années 1932-33 et l'Holodomor, et sur d'autres crimes commis par le communisme, dont ils avaient écrit dans notre presse en Galicie.

155

L'OUN diffusait ainsi cette littérature auprès des gens, et il y avait sûrement des pamphlets, dont l'un, je l'avais lu autrefois à mon père, «Dans le royaume rouge du Satan».

Certains se contentaient d'observer ce qu'il allait se passer. Les membres de l'OUN prenaient leurs dispositions. Beaucoup, avant leur venue, s'étaient exilés vers l'ouest, mais maintenant, de plus en plus. Parmi eux se trouvait également ma maîtresse de langue, Nadiya Subtelna, et son fiancé, Andriy Stadnitskiy, ainsi que beaucoup de notre jeunesse consciente, patriote et rurale. Seuls quelques-uns étaient restés.

On a commencé à envoyer dans les zones rurales des propagandistes soviétiques, des enseignants maîtrisant bien la langue ukrainienne, principalement des hommes, parfois des militaires, mais leur ukrainien était devenu moins pur et moins beau. Ils propageaient tous une vie bonne, prospère et florissante sous le communisme, en particulier dans les kolkhozes, où tous les gens étaient égaux, il n'y avait pas de maîtres – tous des camarades. Et à quel point il était agréable de travailler dans les kolkhozes avec des machines, et à quel point les jeunes femmes tracteurs travaillaient avec des tracteurs. Ils ont commencé à persuader les jeunes filles rurales de devenir tracteurs, car c'était un travail intéressant et il y avait une chanson : «L'étendard du tracteuriste qui a le plus creusé». Pour qu'elles s'engagent et se mettent à travailler à cette tâche kolkhoze facile.

Les gens ont tout cela écouté, mais ils ne croyaient pas tout cela. Lors de ces rassemblements propagandistes, les «paysans» s'adressaient aux «paysans» et une vieille dame, l'un de ces prédicateurs, a demandé : «Mais dites-moi, vous appelez-vous «chrétiens», alors que les autres communistes disent qu'il n'y a pas Dieu, vous êtes donc une bonne personne, car vous croyez en Dieu». Il n'a rien répondu, il n'a simplement continué, mais il n'a plus utilisé le mot «chrétien».

Une école s'est rouverte à la campagne. Nous, ceux qui avaient terminé six ans d'école, avons été renvoyés à la cinquième classe, car on estimait que notre éducation précédente était inférieure à l'éducation soviétique. Les enseignants étaient tous étrangers, car nos anciens avaient fui vers l'ouest. L'un d'entre eux, venant de Lviv, semblait également communiste, ou du moins il en faisait semblant, un autre était un enkavdiste, car il portait une tenue militaire et enseignait l'histoire de la Communauté et de l'Union Soviétique.

160

Arriva à notre école Nina Ignaïvna Koshilenko, enseignante de 19 ans, venue de Dnipropetrovsk, qui causa sur nous une impression étrange, surtout à cause de ses vêtements. Une jupe ample, un veston étrange et gris, et un béret rouge sur la tête. Elle fut logée dans une seule pièce, dans la chambre de ma camarade de classe, Nastia Liber. Elle nous raconta que son père était le directeur de l'école, et qu'elle venait de terminer le cours supérieur pédagogique, qu'elle fut immédiatement envoyée à nous.

Anastasia, Nastia et moi nous sommes devenues amies, car nous allions toujours ensemble à l'école et revenions ensemble. En chemin, entre nous, il y avait toujours une vive discussion. Elle nous convaincait de ses idées communistes, et nous lui de nos idées religieuses et patriotiques. Nos disputes étaient amicales, mais en classe, surtout avec les garçons, si elle disait qu'il n'y avait pas Dieu, que la religion était l'opium du peuple, ils exprimaient qu'elle ne savait rien, que nous voyions peut-être Dieu, mais que nous croyions en une force divine supérieure, que la religion nous enseignait le bien et que nous étions nationalistes, et que nous ne croyions pas à sa commune, et ainsi de suite. Ce sont de jeunes garçons,

ils ne connaissaient pas les ravins qu'ils se causaient ainsi et à leurs familles. Leurs frères aînés étaient déjà partis à l'ouest, et ils disaient ce qu'ils savaient et ce qu'ils pensaient. Elle allait souvent au directeur pleurer.

Quand à l'école, on leur disait de ne pas aller à l'église, alors tous, comme pour une conspiration, y allaient encore plus. On plaça alors un enseignant près de l'église pour enregistrer les élèves qui allaient à l'église, mais cela n'a pas beaucoup aidé, car on ne pouvait pas donner de bonne parole à toute la classe ou à toute l'école. Bientôt, plusieurs garçons cessèrent d'aller à l'école, on ne sait pas s'ils avaient été renvoyés ou arrêtés. Les gens disparaissaient ainsi très souvent. Ils allaient à l'école ou au travail et ne revenaient pas, et leur famille ne savait pas ce qui s'était passé...

Il y avait une compétition sociale entre les élèves, les classes et les écoles. Notre chorale scolaire se rendit dans la ville de Magehr pour participer à cette compétition sociale. Je ne me souviens pas des chansons que nous avons chantées là-bas, peut-être des « chansons puissantes, invincibles, ornées par Staline... », car en classe, on chantait que « la chanson de Staline commence notre journée... ».

On choisissait aussi les meilleurs travaux manuels des élèves.

165

Mon frère, qui était en deuxième ou troisième classe, a lui-même fabriqué pour l'école une très belle petite voiture, qui a gagné à l'école, puis a été exposée, il me semble, jusqu'à Lviv.

À l'école, on a commencé à étudier le russe et l'allemand. Dans chaque manuel scolaire, à la première page, figurait le portrait de Staline, même dans le manuel d'allemand avec l'inscription en allemand « Es lebe Genosse Stalin ! » Nous devions tous étudier cela à l'école, bien que les gens ne croyaient pas à cela.

Dans le village, certains Ukrainiens conscients ont commencé à disparaître, on ne sait pas s'ils s'étaient enfuis vers l'ouest ou avaient été arrêtés, car le pouvoir soviétique, communiste, faisait tout en secret. Plus tard, des départs soudains vers l Sibérie ont commencé.

Un matin, j'ai été témoin directe d'un véritable enfer, le transfert par la force de familles entières de mon village.

Je me suis levée très tôt, il faisait encore sombre, et j'ai marché à pied pendant environ 4 kilomètres jusqu'à la gare de Lavrykiv, puis j'ai pris un train pendant 12 kilomètres jusqu'à la ville de Zolochiv, pour aller voir le médecin. J'avais un problème avec mes yeux. En marchant sur le chemin, j'ai vu de grosses voitures militaires devant certaines maisons. Je ne leur ai pas accordé beaucoup d'importance, car je les avais déjà vues plusieurs fois. Un jour, une voiture est venue nous chercher ma grand-mère âgée pour voter à l'école. Elle ne voulait pas, mais elle devait le faire. J'ai pensé qu'ils allaient bientôt la ramener à la maison et je m'assis à côté d'elle. Ils ont déposé ma grand-mère à l'école, l'ont laissée tomber et je l'ai suivie, tandis que le véhicule s'éloignait dans la direction opposée. Ma grand-mère a donné son vote à ce député solitaire et a dû attendre longtemps pour qu'on la ramène à la maison. J'étais pieds nus, car je suis sortie de



la maison sans chaussures, car il s'agissait seulement d'un tardif automne, mais la neige était déjà tombée sur le sol. J'ai dû courir pieds nus sur la neige, pendant 2 kilomètres de l'école à la maison.

170

Lorsque j'arrivai à la station pour prendre le train jusqu'à Joŭki, ces voitures arrivaient déjà avec le peuple et déchargeaient leur butin. C'est alors que je l'ai vu – un enfer terrible. Des hommes et des femmes de tous âges, avec des enfants, avec leurs petits trésors, étaient arrachés de ces voitures comme du bétail. Les enfants criaient de terreur, les femmes pleuraient, les hommes étaient abasourdis. J'y ai reconnu beaucoup de personnes que je connaissais, même des amis d'enfance, mais personne n'était autorisé à s'approcher d'eux. Il était impossible de s'adresser même à distance, car ils étaient protégés par une garnison militaire. J'ai reconnu deux anciens, leurs enfants adultes, patriotes, leur fille et leur fils, étaient déjà au coucher du soleil. Ces pauvres vieillards, ils n'arrivaient même pas à se tenir debout, peut-être étaient-ils malades, ou peut-être était-ce la peur. Ils étaient poussés, élevés vers ce groupe infernal. Un train qui allait à Joŭki est arrivé, terrifiée, je ne sais quoi faire. Le personnel du train donne l'ordre aux gens de monter dans le train. Nous sommes montés, le train est parti et nous avons longtemps regardé cette humiliation de notre peuple. Ils ont probablement été chargés sur un wagon de marchandises et transportés vers le nord lointain et glacé, où des milliers d'entre eux sont morts.

Ainsi, cette « puissante empire moscovite », comme on chantait, cette « communauté juive-moscovite », achevait le village ukrainien par l'évacuation, le Holodomor, et avec cela, elle voulait anéantir les traditions, la culture, l'âme ukrainienne et notre peuple.

Je ne me souviens pas comment je suis allée chez le médecin et ce qu'il m'a dit de mes yeux, mais j'ai rapporté à la maison une certaine pommade, il fallait aussi gouttes.

Je ne me souviens pas non plus comment je suis rentrée chez moi, si j'y suis allée en train ou à pied, directement à travers les champs de Joŭki, après ce que j'ai vu.

À la maison, ils savaient déjà ce qui s'était passé, tout était effrayé, combien de propriétaires de notre village avaient été évacués, on ne savait pas encore précisément, mais on savait que tous ces plus riches, conscients, et ceux qui avaient déjà quelqu'un à l'ouest avaient été évacués. Maintenant, c'est comme l'avait écrit Tchernych : «...le village était figé...» Je suis allée à l'école comme d'habitude avec un sentiment terrible. Certains élèves manquaient encore en classe. La science ne coulait plus autant dans l'esprit, car les professeurs eux-mêmes avaient l'air différents. Notre institutrice, Nina Koshilenko, avait aussi l'air triste. Nous pensions qu'elle était amoureuse d'un garçon du village, nous avons vu comment ils se rencontraient. Nous pensions qu'il avait été emmené avec sa famille. Quelqu'un a dit que non. Elle nous sympathisait avec ce qui se passait ici et nous avons vu qu'elle-même avait maintenant ressenti son ancienne erreur. Après l'école, en rentrant chez nous, nous étions encore plus ouverts et elle a commencé à nous comprendre et à même souvent à être d'accord avec nous, car elle ne s'efforçait plus de nous prouver quoi que ce soit, à part sa matière scolaire.

Les vacances de 1941 étaient de nouveau là. Les professeurs, comme auparavant, pendant les vacances scolaires, étaient partis à Lviv pour l'assemblée des enseignants (ce qu'on appelait « rééducation »).

La guerre continuait. Maintenant, Hitler avait lancé la guerre contre l'Union Soviétique, l'URSS. Les soldats et les responsables soviétiques commençaient à fuir avec leurs familles vers l'est, vers la maison, ou peut-être directement sur le front, les professeurs également venus de l'est. On nous racontait que la professeure Nina Koshilenko voulait rester et retourner dans notre village, mais ces gens soviétiques qui revenaient l'avaient convaincue et elle était partie avec eux vers l'est. Nous étions désespérés de la voir, car nous étions devenus amis et connaissions même nos secrets communs. Je suis toujours curieux de savoir ce qu'il est advenu de sa vie ensuite...

En reculant, le pouvoir soviétique et communiste de l'ouest de l'Ukraine laissait des traces terroristes et banditsques. Les gens commençaient à ouvrir des prisons et y découvraient des horreurs, ce qui avait fait beaucoup de victimes. Ils y trouvaient des corps assassinés de manière horrible, des personnes de tous âges. Les gens allaient chercher leurs proches ou leurs proches disparus. Disparaissaient également les 27, qui croyaient aux idées communistes, et lorsqu'ils voyaient la réalité, étaient déçus et commençaient à défendre la vérité.

Une enseignante, qui avait survécu à la guerre et qui habitait l'ouest, m'a raconté que ses parents étaient des roumanophiles, car ils croyaient en la Russie, et en Ukraine comme une nation indépendante, bien que sa partie fût occupée.

Son mari était devenu un communiste fervent, en étant étudiant à l'université. Il avait été le premier à féliciter l'arrivée du pouvoir soviétique et avait travaillé dans sa profession.

Un matin, comme à son habitude, il est parti travailler et ne s'est plus jamais réintégré. Elle ne comprenait pas ce qui s'était passé, elle interrogeait tout le monde sans obtenir de réponse. Lorsque l'on a découvert, après le départ de l'autorité soviétique, les prisons, elle y est également allée. Là, elle a vu des choses qui l'avaient hantée toute sa vie.

Elle cherchait parmi les cadavres de son mari, mais ne parvenait pas à le reconnaître, car il ne restait presque plus personne à reconnaître. Cependant, elle remarqua qu'il y avait sur un corps mutilé une chemise qu'elle avait donnée à son mari ce matin-là, alors qu'il partait travailler. Depuis, elle a commencé à détester la commune et le système communiste et soviétique de Moscou, et elle s'est exilée vers l'ouest. Comme les autorités communistes fuyaient les Allemands, elles avaient laissé derrière elles certains documents, même à la campagne. Entretemps, il y avait des listes de ceux qu'ils n'avaient pas encore eu le temps d'évacuer ou d'arrêter.

Comme je le sais maintenant, le pouvoir communiste a fait tant de mal à l'Ukraine, à notre peuple, avant et après la fin de la guerre, que c'est difficile à décrire.

Quelqu'un a écrit ce poème : « Si tous avaient été transportés, Quelqu'un est enterré à la Sibérie, Sur les Solovki, à Kolyma, Pour que l'Ukraine soit enterrée, Ce serait un cimetière pour le monde entier, Que le monde regarde, Quelle fin de l'alliance entre l'Ukraine et la Russie. »

185

Personne ne les transportera. Et combien ils sont, personne ne le sait. Et l'ombre moscovite s'émaille à nouveau sur notre terre gagnée avec tant de peine.

De nouveau, les explosions de bombes, quelque part près de Lviv. Ils recommencent à envahir nos terres, cette fois avec les Allemands. Le combat pour les terres ukrainiennes s'engage entre l'Allemagne nazie et l'empire moscovite-communiste, car l'Ukraine, sa terre noire et ses gisements utiles sont très nécessaires à eux.

Encore beaucoup de gens les saluaient, car ils estimaient que les Allemands étaient des gens de type culturel et occidental, et qu'ils ne seraient pas aussi cruels que les Communistes ces deux dernières années.

L'armée allemande était bien habillée, disciplinée et se comportait culturellement avec les gens.

Le peuple recommençait à reconstruire sa vie. Les jeunes revenaient de l'ouest et créaient des chœurs, chantaient des chansons patriotiques, donnaient des concerts, faisaient des pèlerinages aux tombes, aux lieux profanés par le pouvoir communiste, des patriotes. L'Organisation OUN commençait à envoyer dans tous les coins de l'Ukraine des groupes d'initiation, de soutien et d'éducation.

190

Le 30 juin 1941, l'OUN a proclamé à Lviv, par l'intermédiaire d'une station de radio, le « Restauration de l'État ukrainien ». Un gouvernement est formé. Yaroslav Stec est élu président afin de prouver au peuple ukrainien, face à l'Allemagne, sur quelle base il se tient. Cet acte a procuré un grand élan au peuple ukrainien.

Les cloches de la joie ont de nouveau sonné, l'Ukraine se reconstruit. Cette nouvelle, cette restauration, se répand dans les villes et les villages de l'Ukraine.

Maintenant, moi, une jeune fille de 15 ans, je participe aux opérations, en commençant dans mon village. De nouvelles tombes sont à nouveau décapées, des discours sont prononcés, des fleurs et des wreaths sont portés.

Certains nouveaux enseignants – des patriotes – reviennent au village. Une école primaire de sept ans est ouverte dans le village. Je retourne à l'école pour étudier.

Mais la joie de l'indépendance ne dura pas longtemps. Les Allemands arrestent le chef du gouvernement, Yaroslav Stec, Stepan Bandera et d'autres membres du gouvernement et de l'OUN. L'OUN change de tactique, formant des groupes de combat dans la clandestinité et attendant de savoir quoi faire ensuite. L'année

1942, j'ai terminé le septième année d'études, mais en réalité la neuvième. Les vacances scolaires et j'essaie déjà de m'intégrer à l'école préparatoire, mais toutes ces écoles sont maintenant fermées par les Allemands.

195

En juillet 1942, je m'inscris, avec mes amies, au lycée commercial de la ville de Yavorow. Nous y sommes allées à pied en quelques heures. Un jour, sur le chemin de l'une de mes amies, des soldats allemands nous ont arrêtées, comme tant d'autres, pour être envoyées en Allemagne pour du travail forcé. Je n'y ai pas beaucoup protesté, car je connaissais déjà un peu la langue allemande, que j'avais étudiée à l'école pendant trois ans, et puis je выглядел comme un enfant, étant très maigre et petite, car je n'avais pas commencé à m'épanouir très tôt. Nous étions transportées en voitures militaires jusqu'à Lviv. Je savais qu'un médecin allemand allait vérifier notre état de santé, et il verrait que je suis encore un enfant, et je lui dirais que je vais à l'école et que je veux continuer à étudier, alors il me laisserait probablement rentrer à la maison. Mais le médecin n'a dit que je serais en train d'étudier en Allemagne.

À ce moment-là, j'ai compris que je ne rentrerai pas à la maison, mais que je serais emmenée quelque part dans un monde inconnu. Me souviens alors de cette horreur que j'avais vue lorsque, le 29, l'autorité soviétique nous avait forcées à nous enlever toutes nos familles et avait commencé à pleurer très fort. Je ne sais pas comment et de qui, j'ai reçu une carte postale et, en pleurant, j'ai écrit à ma famille que je serais emmenée en Allemagne. À Lviv, comme moi et les plus âgées, nous avons été mises dans un wagon-lit, surveillées par des soldats allemands et quelques policiers ukrainiens traducteurs ; et nous avons pris le chemin de l'ouest.

Je ne me souviens pas de l'époque ni de la durée de notre voyage, car je ne me concentrais pas, mais seulement par la peur de ce qui allait se passer avec moi.

Soudain, le train s'est arrêté quelque part dans un champ ouvert, on nous a dit de sortir pour faire nos besoins. Après un certain temps, on nous a ordonné de retourner à nos places et le train a repris sa route, mais j'ai remarqué que dans notre section, gardée par nos policiers ukrainiens, il y avait moins de nos filles, qui étaient probablement restées quelque part dans le champ. Je n'y ai pas pensé, car je n'étais pas encore assez courageuse pour prendre des risques.

Quelques temps après, le train s'est arrêté dans la ville de Lignitz, qui est maintenant en Pologne. Je ne sais pas si tous ont été débarqués, ou seulement une certaine quantité, mais je me suis jointe à deux filles que j'avais reconnues, car elles étaient de mon village. Une jeune femme allemande, assez jeune et belle, s'est immédiatement approchée de nous et a voulu en emmener une de nous chez elle. Je lui ai dit que nous étions proches et que nous voulions être ensemble. Elle a demandé nos documents, qui nous avaient été donnés à Lviv, et est partie avec eux au bureau. De retour, elle a dit que nous serions ensemble et a commencé à nous prendre nos documents. Elle m'en a donné et a dit qu'elle m'emmenait avec elle. J'ai regardé ce papier, mais ce n'était pas le mien, mais celui d'une plus âgée.

200

Une Allemande se plaignait d'avoir mélangé nos documents, mais ne voulait plus les remettre en ordre. Quelque chose avait attrapé nos trois personnes. L'une était attachée à cette Allemande, le deuxième - à l'un des autres propriétaires, et moi, la dernière - à un autre.

J'ai regretté plus tard de ne pas avoir été en poste sur la ferme auprès de cette Allemande. Elle était assez pauvre, solitaire avec deux jeunes enfants, son mari étant quelque part au front. Elle travaillait seule sur sa ferme, seulement de temps en temps, quelqu'un l'aidait. Pendant la journée, un prisonnier français travaillait pour elle et elle voulait encore une jeune fille. Je regrettais, car elle se comportait envers la jeune fille que s'était attribuée et même envers le prisonnier français, comme des membres de sa famille. Ils mangeaient les mêmes aliments et travaillaient souvent ensemble dans le champ.

Déjà en Australie, sur nos marches de la Société des Ukrainiennes de l'Union Ukrainienne, certaines d'entre nous, soeurcelles, se souvenaient de leur jeunesse, de l'enfance qui s'était éteinte en travaillant en Allemagne, alors que d'autres membres, qui avaient travaillé dans de bonnes familles allemandes, se souvenaient d'une bonne vie, parfois même très bonne, comme des membres de la famille.

Je suis tombée auprès d'un riche nazi, qui employait et vivait dans sa maison 4 familles allemandes avec des enfants, une famille ukrainienne avec un enfant qui avait donné son consentement volontaire pour voyager au travail en Allemagne, trois Polonais solitaires, deux femmes et un homme, et pendant la journée, deux autres prisonniers français venaient encore.

Le propriétaire s'appelait Kurt Peters, sa femme Érika et ils avaient trois jeunes garçons : Johann, Dieter et Erik. La propriétaire avait aussi deux servantes de la maison et de la ferme, une fille d'une famille allemande, une cousine qui travaillait chez le propriétaire et qui habitait aussi dans sa maison. La seconde venait d'une famille riche et éduquée, sans doute aussi naziste, car elle se conformait toujours à un bon protocole, ici dans une famille étrangère, elle acquérait de l'expérience pour devenir une bonne maîtresse de maison dans sa propre maison.

205

J'ai reçu une petite chambre sous le toit, avec un lit minuscule, une vieille table et une chaise. La maison des propriétaires était à deux étages. Au premier étage, il y avait une grande cuisine, une grange, un couloir, une laverie et un vestibule. Ensuite, on accédait au salle à manger, à un grand bureau et à une chambre pour les enfants. Au deuxième étage, il y avait un grand salon, ainsi que le vaste salle à manger pour les invités et plusieurs autres pièces, vraisemblablement des chambres. On ne s'y rendait pas aux ouvriers ordinaires, à l'exception des propriétaires et de la jeune femme, future maîtresse de maison.

Dans la partie inférieure, une partie un peu plus petite de la construction à deux étages, vivaient quatre familles allemandes, à la fois au rez-de-chaussée et à l'étage supérieur. Dans une petite maison à deux étages séparée, vivaient : une famille ukrainienne, deux Polonaises avec leurs enfants et un jeune homme polonais solitaire.

On m'a montré dans le vestibule une armoire métallique et on m'a dit de y ranger toutes mes affaires. On y trouvait également une table assez grande, une autre armoire métallique et des chaises en bois. Le propriétaire m'a ordonné d'examiner l'enceinte, afin de savoir le lendemain d'où partions nous avec les autres pour le travail dans les champs. Je ne sais pas comment j'ai pris tout cela, mais tout était inconnu, incompréhensible et étranger, bien que je connaissais déjà un peu la langue allemande.

Il était temps du premier repas, du dîner. On me disait d'aller dans le vestibule, où mes affaires étaient rangées dans l'armoire. Je m'y rends, et là, à la table, assis sur les chaises, il y avait deux Français prisonniers, qui étaient rentrés avec d'autres ouvriers après leur travail dans les champs.

Pour la première fois de ma vie, je m'asseyais à table avec deux hommes étrangers, que je ne connaissais pas. Ils semblaient contrariés lorsqu'ils m'ont vue, si effrayée. Personne ne prononce un mot, ni eux, ni moi. Je ne sais pas s'ils me regardent, car je ne vois et n'entends rien, je m'assis avec la tête baissée, à peine pleurant. Après le dîner, ils sont allés dans la maison commune pour les prisonniers, où ils étaient enfermés pour la nuit. J'aide à la laverie, dans la grande pièce, à laver la vaisselle, et après, je vais dans ma chambre, qui donne sur la ferme bovine.

210

Le matin, j'entends du mouvement dans la grange. Les ouvriers sont déjà à l'œuvre près des bétails et des chevaux. Je me lève et vais dans la vallée, à la lessive, pour me laver, et je commence le premier jour de travail avec les ouvriers, dans le champ.

Les Français, qui ne connaissent pas le français, car le maître, lorsqu'il donne des ordres pour le travail, parle aux prisonniers français en français. Je vois que le maître est éduqué et qu'il occupe une certaine fonction, outre la gestion d'une très grande propriété, il s'occupe également d'autres propriétés dans ce village, les propriétaires qui sont au front.

Les rations que reçoivent les prisonniers français et moi-même sont très maigres. Tous ceux qui travaillent ici reçoivent leurs portions et se nourrissent dans leurs logements. Nous, les Français, avons pour une semaine un pain et un morceau de beurre, duquel la femme de ménager en coupe encore un peu. Nous le gardons dans ce coffre métallique.

Au petit-déjeuner, presque tous les jours, la femme de chambre préparait pour nous trois séparément un bol de farine, un peu d'eau et un peu de lait. Pour le déjeuner, elle préparait principalement une soupe, parfois même avec des morceaux de viande ou une soupe avec des épices. Pour le dîner, traditionnellement de la pomme de terre grillée ou quelque chose à base de pâte bouillie et de beurre.

Les Français, sans doute, recevaient parfois des colis de leur foyer, car la femme de ménage m'a plusieurs fois offert des morceaux de chocolat.

215

À quelle mesure j'ai pu les interroger et me comprendre avec eux, l'un était encore solitaire et regrettait sa compagne, le second était marié et avait un fils de quatre ans, qu'il m'a montré en me montrant sa photographie.

Je voulais leur dire que j'avais un oncle en France, mais sans adresse, je restais silencieuse. Mon oncle et parrain, Grégoire Peretiatko, avait servi en Pologne dans l'armée polonaise et avait été renvoyé en France pour des raisons militaires. Je n'étais alors qu'une petite fille, je ne me souviens pas de mon oncle, mais je me souviens de ses lettres à sa femme, ma grand-mère, lui disant qu'il s'était marié en France avec une femme d'origine polonais-allemande. Je me souviens encore de sa photographie de mariage qu'il m'avait envoyée.

J'ajoutais, souvent à mon petit-déjeuner ou à mon déjeuner, de la pomme de terre bouillie que je transportais pour les poules, ainsi que des radis, du betterave sucrière, des pommes à l'automne que je cueillais en allant travailler dans le champ, car toutes les routes étaient bordées d'arbres, en particulier de pommiers. Chaque matin, je devais nettoyer les bottes des propriétaires et laver le sol de la cuisine. Ensuite, je rejoignais les Français pour notre petit-déjeuner, puis, après les ordres du propriétaire, je travaillais dans le champ, comme il me l'assignait pour cette journée.

Le travail le plus pénible pour moi était de transporter, par les escaliers et vers le grenier, les provisions préparées pour le bétail et les chevaux. Aussi devais-je creuser avec des fourches le betterave sucrière, couper avec un scie les jeunes pousses et les empiler en tas. Et le propriétaire avait une grande ferme. Cela se faisait tardivement à l'automne, souvent il pleuvait, et il, ironiquement, ne devenait jamais aussi fort que pour m'empêcher de travailler sous le toit, sur la propriété. Parfois, il y avait même des gelées. Je n'avais que de vieux bottes usagées, les trois vingt premiers modèles dans lesquels je fus transportée en Allemagne. La propriétaire m'en a acheté des bottes avec des semelles en bois, dites «Golzschuh». Une Allemande de l'une des familles du propriétaire, qui vivait avec lui et dont la fille travaillait dans un bureau à Berlin.

220

Chaque ouvrier loué creusait des rangs de betteraves d'automne, moi aussi. Rapidement, je suis tombée en retard et je me suis retrouvée derrière. Le champ était très long, il semblait qu'il n'y avait ni fin, ni limite, et après un certain temps, tous les ouvriers étaient déjà partis pour d'autres travaux, alors que moi, je suis restée pendant longtemps pour finir ma parcelle. Parfois, je revenais du champ quand il commençait à faire sombre, car les journées étaient plus courtes. Mes bottes en bois devenaient de plus en plus lourdes. Peut-être parce que, une fois la récolte des betteraves terminée, je rentrais à pied du champ seule, ou peut-être parce que l'arbre était devenu humide et plus lourd.

Je ne sais pas si les Allemands étaient payés au quart de journée pour les betteraves, car ils se pressaient beaucoup ici. Je ne m'en suis pas occupée, car je me sentais très seule.

Bien sûr, les ouvriers allemands et leurs enfants, que je connaissais, me considéraient comme l'un d'entre eux, car tous les Allemands n'étaient pas des nazis, mais les propriétaires, certainement, étaient des nazis, car ils ont même fait sentir que je n'étais pas comme eux, bien qu'ils ne se soient pas moqués de moi, mais se sont comportés avec moi comme avec un employé, et cela a également été aidé par ma nature timide et obéissante. Un jour, un garçon de onze ans, le fils des propriétaires, Johann, s'est énervé contre moi parce que j'avais fait une

remarque et devant la maîtresse, il m'a dit : «Tu es une dégelée polonaise». «Tu es une porc polonais». La maîtresse n'a pas dit que c'était mal de dire ça, mais elle a expliqué : «Tu sais que Tatianna n'est pas polonaise». Il devait donc dire «Porc ukrainien». Cela prouve encore que les propriétaires auxquels j'étais affectée étaient de vrais nazis, qui croyaient à leur victoire et à leur nouvelle nation aryenne. Mes propriétaires et leurs trois fils, étaient grands, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, des vrais Aryens, une race planifiée. Nos jeunes de l'ouest de l'Ukraine n'avaient pas de signe «Ost» (Est), et ceux qui venaient de l'est, de la partie communiste, en portaient.

Dimanches et jours fériés étaient des jours de repos pour tous. Il n'y avait plus personne dans le champ, mais dans la maison et dans l'exploitation, les mêmes personnes travaillaient que les autres jours.

Je ne sais pas si tous les Allemands, mais mes propriétaires et certainement dans la majorité d'entre eux, étaient des citoyens très dévoués et disciplinés de leur Allemagne de guerre. Ils essayaient de respecter toutes les lois de l'État. Par exemple, lorsque les ordeurs vidèrent les vaches, tout le lait était immédiatement transporté dans l'abattoir laitier d'État, à la ville de Lignitz, et ramené en quantité égale, c'est-à-dire la quantité qui leur avait été allouée, c'est-à-dire ce qui leur revenait droit. Et c'était le cas pour d'autres choses, car tout était noté sur des cartes.

225

Il y a fort à parier que, chaque année une fois par an, je recevais ces cartes pour chaussures et vêtements. Elles étaient destinées à ma maîtresse, car elle m'acheta en 1943 ces bottes à semelles en bois et une simple robe de travail.

Une Allemande, qui me fournissait des vêtements empruntés à sa fille, me conseilla de demander à ma maîtresse de faire passer les cartes pour chaussures et vêtements à elle, et qu'elle achete l'année suivante des bottes un peu trop grandes et une belle robe en laine et en velours.

Les jours de fête et de sortie, la nourriture pour nous était aussi meilleure. À l'heure du déjeuner, outre la farine de blé, il y avait des galettes, comme ils l'appelaient « kleyzi » avec une sauce à la viande et un morceau de biscuit sucré. Pour les grandes fêtes, il y avait aussi un morceau de viande ou un morceau d'oie rôtie, car le propriétaire avait beaucoup d'oies qui avaient des nids sous le toit de la grange, où poussaient énormément de petits oisillons, qu'ils prélevaient pour la viande. On coupait aussi souvent des poules pour la viande.

Pour les fêtes, on cuisinait divers desserts, et on nous en donnait. J'entendais la maîtresse parler à la cuisinière, disant que ce serait bien de préparer des « Pampoupki » pour les fêtes, mais pour une raison ou une autre, ils n'avaient pas assez d'huile, mais ils faisaient des « parivki », quelque chose comme des Pampoupki, qu'ils posaient sur un torchon, qui recouvrait le « banyak » (bain à vapeur) avec de l'eau bouillante, et ils s'y cuisaient à la vapeur.

Dans le village de Tentschel, il y avait une église protestante, à laquelle les Allemands allaient les jours de fête, mais je n'ai pas vu si mes propriétaires y allaient.



Madame m'a dit que si je le souhaitais, le dimanche ou lors des fêtes, je pouvais emprunter leur vélo à femmes et aller à l'église catholique, située dans le village voisin. Je m'y rendais plusieurs fois, quand j'avais du temps libre, mais je rentrais dans le village où travaillaient trois jeunes Ukrainiennes chez l'un des propriétaires, et nous bavardions ou écrivions des lettres à la maison, et parfois nous chantions. J'avais bien pris confiance en moi à conduire à vélo, car j'avais appris cela chez moi. Dans mon village, une jeune fille arrivait à l'école à vélo, pendant les deux dernières années de mes études. Pendant les pauses ou après les cours, moi et quelques autres filles, apprenions à conduire sur son vélo. En Allemagne, j'avais bien maîtrisé la langue allemande, car j'avais déjà une base à la maison, et les propriétaires m'envoyaient souvent à vélo pour apporter à quelqu'un dans un autre village une petite chose. Je roulais aussi très souvent à vélo dans le champ, où je transportais des seaux d'eau pour les poules.

Le propriétaire avait une grande basse-cour sur roues et, après les vendanges, il faisait déplacer la basse-cour dans le champ, afin que les poules récupéraient les résidus de céréales laissés par les moissons.

Quelques années, vers la fin de 1944, c'est au tour de mon propriétaire de partir au front. Personne ne disait rien, je l'ai compris seule, car j'ai vu pour la première fois la dame les larmes aux yeux et l'ordre de travailler était donné par l'un des ouvriers du propriétaire.

On ne savait rien de la guerre, car on ne s'écoutait pas la radio, on ne voyait pas leur presse, et personne ne parlait de guerre à voix haute. Le travail dans les champs et dans la ferme continuait, comme si de rien n'était, mais on sentait que les choses n'étaient plus les mêmes.

Une jeune femme que je connaissais de Berlin est entrée chez la propriétaire, mais elle est rapidement partie plus loin.

Au fil du temps, quelque part, très loin, on entendait des tirs de campagne et des explosions sourdes de bombes. Cela annonçait l'avancée de l'arc de fer. Surtout, les prisonniers français furent libérés et le nombre de travailleurs ruraux diminua dans le village.

On commença à entendre des explosions de plus en plus fréquentes. La mère de la maîtresse et sa sœur cadette avec sa petite fille, dont le mari était également au front, vinrent. Toute la famille commença à charger des provisions sur des charrettes, principalement de la nourriture, et se dirigea vers l'ouest. D'autres propriétaires terriens allemands et des Allemands avec lesquels j'avais travaillé commencèrent à faire de même. Des étrangers, encore pas tous, mais aussi commencèrent à se diriger vers leur destination. Personne ne les retenait. Je restai auprès de la famille ukrainienne qui travaillait ici et de la famille allemande de ce propriétaire, car je ne voulais pas rester, à mesure que le front approchait, nous nous déplaçons plus ou moins ensemble, certains à cheval et les autres à pied, vers l'ouest. Sur la ferme où nous travaillions, il ne restait qu'une famille allemande pour s'occuper des animaux et de la ferme. Certains restèrent pour attendre de voir ce qui allait se passer...

Nous dormions dans les villages allemands. Les Allemands et les familles allemandes nous hébergeaient dans leurs maisons, tandis que les étrangers étaient logés dans les écuries, les granges, sur des charrettes, et il faisait froid en cette saison. Chaque matin, nous partions à nouveau en route.

On entendait de plus en plus fréquemment et avec plus de force les explosions de bombes dans les villes. Nous voyions ces explosions et ces feux au loin, lorsque les villes de Dresde étaient bombardées et qu'elles brûlaient.

Étant donné que nous nous déplaçons à travers les villages, nous ne voyions pas de près ces ruines effroyables des villes.

240

Nous étions tous assez terrifiés, car personne ne savait ce qui allait de l'avenir et où nous allions. Il y avait beaucoup d'exilés se dirigeant vers l'ouest.

Les Allemands, bien que certains fuyaient vers l'ouest, restaient dans leur propre pays. Ma peur était grande, car ils m'avaient déjà emmené une fois vers l'ouest, en Allemagne, et maintenant je voyage seule, encore plus loin vers l'ouest, sans savoir où je me trouverais, combien de temps je resterai. Je ne me souviens plus depuis combien de temps nous fuyions, quand nous nous sommes arrêtées entre deux villages allemands à la périphérie de la ville de Marinchbad. Là-bas, nous avons été séparées et logées dans deux villages. La famille de la propriétaire, sa sœur et sa fille, deux familles allemandes et d'autres sont restées dans un village, tandis que la propriétaire et ses enfants, d'autres familles allemandes et une famille ukrainienne, et moi, avons continué vers l'ouest jusqu'au deuxième village.

Les Allemands ont été hébergés par des familles allemandes, tandis que la famille ukrainienne et moi avons été logées dans une petite maison vide et déserte, où, il y a peu, des prisonniers français étaient enfermés.

Nous sommes restées là pendant un certain temps.

Il y avait déjà une présence militaire américaine dans les environs. Quelques jours plus tard, la nouvelle joyeuse s'est répandue que la guerre était terminée. Les étrangers et nous avons commencé à nous réjouir, sans comprendre encore pourquoi les Allemands étaient tellement stupéfaits, car ce n'était pas à tout le monde d'en comprendre la cause, que l'Allemagne avait perdu. Nous avons immédiatement appris que nous, ici, faisons partie de la fameuse zone américaine d'Allemagne. L'armée soviétique est arrivée dans le village où nous nous étions installées et où restaient 35 des réfugiés communs, et une frontière est établie entre ces deux villages. Marinchbad a été renommé Mariyanske Lazne et ce village, où nous sommes maintenant, appartient à la Tchécoslovaquie après la division de l'Allemagne. Les réfugiés allemands étaient très inquiets, car certaines familles avaient été séparées et une partie est restée dans le village où maintenant se trouve l'armée soviétique. Dans ce village, où nous étions, nous étions encore de jeunes travailleurs ukrainiens et polonais.

245

Rapidement, des troupes tchèques et soviétiques sont arrivées dans le village. Ils ont commencé à faire de l'agitation auprès des jeunes, les incitant à retourner chez eux, car les Tchèques ne voulaient pas s'occuper de travailleurs ouvriers pris aux mains par les Allemands. Certains jeunes, principalement venus de l'est de l'Ukraine, accueillaient avec enthousiasme les troupes soviétiques, disant « ce sont les nôtres », et partaient avec eux.

L'armée américaine n'obligeait personne à partir, mais les Tchèques exigeaient que tous les non-résidents, citoyens, quittent la région. Bientôt, de jeunes Polonais ont également fui. Les Américains ont pris ceux d'entre nous, étrangers, et nous ont transportés jusqu'au point de relocalisation désigné à Mariansk Lazne. On y trouvait déjà beaucoup de réfugiés de diverses origines, principalement des Ukrainiens. Ils ont annoncé que, dans quelques jours, nous serions divisés en deux groupes : ceux qui voulaient retourner dans leurs pays et ceux qui, pour diverses raisons, ne voulaient pas le faire. Je commençai alors à me demander quoi faire. J'avais très envie de rentrer, surtout parce que dans une lettre que j'avais reçue en 1943, ma mère m'avait annoncé qu'une petite sœur était sur le point de naître, dont je rêvais et que je désirais tant. J'avais déjà acheté quelques affaires pour elle. Et soudain, me revinrent en mémoire l'évacuation de nos gens vers la Sibérie et la terreur que j'avais observée de mes propres yeux, ainsi que les récits que j'avais entendus d'autres personnes sur ces horreurs laissées par le pouvoir soviétique avant l'arrivée des Allemands en 1941. De plus, je ne savais pas si ma famille était toujours là où je l'avais laissée, ou si la fin de la guerre avait entraîné un changement.

Avec l'idée de savoir quoi faire, je me promenais avec une jeune fille ukrainienne, examinant la ville de Marinchbad. Nous marchions dans la rue, nous parlions, nous conseillions, et devant nous passait un jeune homme. Entendant notre langue ukrainienne, il nous demanda : « Mesdames, d'où venez-vous ici ? » Nous lui racontâmes tout, et il nous dit immédiatement : « Ne pensez pas à retourner chez vous, car ils ne vous laisseront pas y aller. » Il nous expliqua qu'il était également revenu chez lui, mais lorsqu'il vit qu'ils emportaient les gens ailleurs qu'à la destination prévue, il s'était enfui du train et était arrivé jusqu'ici, pensant continuer vers l'ouest. Ainsi, ce jeune inconnu a dissipé mes hésitations.

Je me suis rangée aux côtés de ceux qui ne voulaient pas retourner chez eux, car certains venaient d'échapper récemment aux horreurs du régime communiste.

Je me suis rapprochée d'une famille ukrainienne, composée de deux parents, de deux enfants plus jeunes, de sa grand-mère, qui semblait malade, et d'autres membres de sa famille. Je restai près d'eux, car je craignais que les Américains ne nous pressent dans une machine militaire surpeuplée.

250

Nous étions transportés par les Américains en véhicules militaires, jusqu'à des endroits plus au loin au west. Je ne me souviens pas combien de temps nous avons voyagé, bien que cela m'a semblé très long. Nous avons été amenés en Bavière, à la ville en ruine de Bayreuth, aux anciens bâtiments allemands militaires, légèrement dévastés, qui s'appelaient Leopold Kaserne. Il y avait environ 25 de ces maisons, réparties de part et d'autre de la rue.

Elles comportaient des chambres de différentes tailles. Certaines étaient grandes,

pouvant accueillir 30 soldats, d'autres plus petites pour divers officiers. Dans ces maisons, il y avait déjà des Ukrainiens, des Polonais, peut-être d'autres réfugiés, ainsi que le personnel administratif du camp.

Nous avons commencé à être logés dans différentes chambres. Les familles séparément, les individus seuls, les garçons séparément, les filles séparément. Les gens ont commencé à se regrouper, les Ukrainiens entre eux, les Polonais entre eux. Je suis arrivée dans une chambre où vivait déjà une Polonaise avec sa fille d'à peu près mon âge.

Je ne sais pas comment cela s'est produit, mais dans ces maisons, qu'on appelait des barracas et plus tard des courems, il est resté presque exclusivement des Ukrainiens. Il faut mieux expliquer ceci. Pendant la Seconde Guerre mondiale, lorsque des combats acharnés étaient menés en Ukraine entre les nazis allemands et le communisme moscovite pour nos terres, notre peuple ukrainien, déjà asservi, a subi le plus de pertes, en particulier les jeunes. Les communistes étaient envoyés à l'Armée Rouge pour des travaux pénitents, dans des prisons et transportés en Sibérie. Les nazis prenaient notre jeunesse, comme des « ostarkaiters », pour travailler dans les entreprises militaires, dans des villages allemands, pour creuser des tranchées, et les fidèles patriotes ukrainiens étaient envoyés dans des camps de concentration.

255

Lorsque, en mai 1945, la Seconde Guerre mondiale prit fin, des millions d'Ukrainiens se retrouvèrent en Allemagne de l'Ouest. Nous fuyions tous l'assaut communiste. Certains furent involontairement renvoyés dans le « paradis communiste » lors de la rapatriation forcée, mais la majorité se retrouva dans les camps des « personnes déplacées ».

L'un de ces camps était celui de Bayreuth, où je me retrouvai. Des Ukrainiens accouraient de plus en plus nombreux vers le camp de Bayreuth et certains baraquements détruits par les bombardements devaient être réparés. Les gens étaient de tous âges et de toutes professions et niveaux d'éducation, la plupart étant des intellectuels idéalistes. Un conseil de camp fut créé et la vie publique organisée commença.

Le conseil de camp dirigeait le camp. Il y avait un commandant du camp, comprenant des représentants de nombreux organismes de camp.

Ils organisaient : des jardins d'enfants, des écoles primaires et secondaires, une académie humanitaire, une académie réaliste, divers cours, des chœurs, des équipes sportives, des groupes de danse, des groupes de théâtre, l'Union des Femmes Ukrainiennes, le Platon (Plast) et d'autres.

Ici, un État ukrainien miniature se créa. Un poste médical-sanitaire et une clinique furent également ouverts. Le docteur Olena Bachynska et d'autres membres du personnel médical étaient à la tête de ces services.

260

Je l'ai juste aperçue à ce moment-là, la docteure Bachinska étant membre de cette famille à laquelle j'avais adhéré lorsque les Américains nous ont enlevés de

la ville de Marioupol à Bayroul.

La docteure Bachinska était très dévouée à son travail médical, on pouvait la trouver constamment dans son cabinet.

Elle m'a aussi soignée lorsque je suis tombée de mon vélo sur une route pavée et que j'ai mal égratigné le genou, lorsque les portes en fer de la caserne, lors d'une tempête, m'ont frappé violemment le nez, et quand des problèmes sont apparus sur mes plaies, elle m'a fait hospitaliser. Si elle n'était pas certaine de comment traiter une maladie, elle m'envoyait à l'hôpital allemand de la ville, où travaillaient plusieurs médecins ukrainiens. À l'hôpital, les médecins ont diagnostiqué un avitaminose chez moi.

J'ai été admise au lycée et à l'Organisation des Scouts d'Ukraine (Пласт). J'habitais dans une chambre avec plusieurs jeunes filles, puis j'ai été transférée à l'Internat des Jeunes Filles, car il existait des internats mixtes et des internats pour filles seulement. Les étudiants qui avaient des familles vivaient souvent avec les leurs.

Les études dans toutes les écoles et les cours se déroulaient sans difficulté particulière. Toute la communauté enseignante était composée de personnes très qualifiées et éduquées.

265

La direction s'efforçait de doter les écoles de matériel. Une bibliothèque avait été installée, du matériel scolaire et des textes et manuels scolaires ukrainiens étaient imprimés. Il fallait également noter fréquemment des matières à l'écrit dans les cahiers, en particulier dans les classes supérieures.

Le processus d'enseignement se déroulait sur 30 heures ou plus par semaine. La jeunesse ukrainienne, et même des adultes, étudiaient dans toutes les écoles et sur différents cours, se préparant à un avenir encore inconnu, presque méconnu de tous. Les écoles semblaient avoir été enregistrées auprès du nouveau gouvernement allemand.

Le directeur de la Gymnasium Humanitaire était le professeur Kost Kyselevsky, qui était également un philanthrope et un chercheur de dialectes de notre langue. Il écoutait les conversations des gens et notait dans son carnet de notes de nouveaux mots, expressions ou dialectes. Tout le monde le respectait, car il était l'organisateur des premières gymnases à Boyryte, dans de telles conditions encore défavorables.

Le directeur du Gymnasium Réal, où j'ai commencé à étudier, était l'ingénieur Konstantyn Siminsky. Il était le plus jeune de nos professeurs et enseignants, mais il s'intéressait beaucoup au succès des élèves et à la discipline. Le Gymnasium Réal a changé de nom, car de plus en plus de jeunes souhaitaient terminer leurs études, interrompues par la guerre. Il a été renommé «Cours de Maturité », puis « École secondaire ukrainienne pour adultes » et divisé en plusieurs classes. Nous étions enseignés par de nombreux enseignants expérimentés qui consacraient leur temps et transmettaient leurs connaissances aux jeunes intéressés par les sciences. Il s'agissait de Demchyshyn Stepan, Kotys Sofia, Dr. Lazhar Ivan, Dr. Lev Vasyl, Dr. Luyts Luka, Prof. Mydylyk Anatoly, Prof. Nedils'kyi Ivan, Prof. Ostep'yak

Mykola, Prof. Ratych Vasyl, Prof. Samarskyi Semyon, Prof. Stetsyk Stepan et d'autres, dont je ne me souviens plus aujourd'hui. Les professeurs Vasyl Lev et Ivan Verb'iany ont publié en Boyryte un dictionnaire ukraino-anglais et un dictionnaire anglais-ukrainien, dont j'en ai emmené un avec moi en Australie. Il y avait de nombreuses matières : littérature ukrainienne, histoire, culture, allemand, anglais, latin, algèbre, géométrie, physique, chimie, musique, sport.

Nous avons obtenu l'autorisation de nous rendre aux cours dans les laboratoires de physique et de chimie de l'école allemande avec nos professeurs qui enseignaient ces matières.

270

À l'arrivée au camp, des responsables soviétiques se rendaient pour intimider, ou même pour nous emmener à la force, ces « convertis », à la maison. Ils ne venaient pas seuls, mais accompagnés d'Américains, car Bayreuth était sous zone américaine. Les gens avaient très peur, certains ont commencé à s'enfuir vers le camp. Il est possible que les Américains le savaient déjà, car il y avait eu des cas où nos gens se suicidaient lorsqu'ils étaient emmenés à la force vers la « Patrie ».

Notre conseil de camp a certainement expliqué aux Américains qu'il n'y aurait personne qui revienne volontairement dans ce « paradis moscovite et communiste », et ils sont repartis.

La ville de Bayreuth, pendant la guerre mondiale, était comme beaucoup d'autres villes allemandes, assez bombardée par les bombardiers américains. Même 55 jeunes Ukrainiennes travaillant dans les usines textiles y sont mortes. Après la guerre, Bayreuth a commencé à se reconstruire, et avec elle, les célèbres festivals de Wagner. Les camps de personnes déplacées ukrainiennes à Bayreuth et dans d'autres villes en Allemagne étaient bien organisés et disposaient de bons groupes de théâtre et d'acteurs. Les Ukrainiens avaient désormais l'occasion de se produire lors de différents festivals. Notre chœur « Boyan », la chapelle des joueurs de bandoura du nom de Taras Шевченко, le duo Василь Матіяш et Orest Руснак y ont joué. Les performances ukrainiennes ont connu un grand succès. Ceux d'entre nous qui étions présents à ces concerts n'avons pas seulement admiré l'art ukrainien, mais nous étions fiers des réalisations de notre peuple.

Les jeunes organisaient souvent des excursions dans les environs de Bayreuth avec les enseignants ou les éducateurs. Ils ont visité la tombe de Wagner, le théâtre Markgrafliches (Markgrafliches), la mine de sel de Berchtesgaden, le château de Herrenchiemsee du roi de Bavière Louis sur le lac Chiemsee et ont fait des promenades dans les Alpes.

Des groupes de théâtre venant d'autres camps se rendaient souvent au camp de Bayreuth pour y jouer, et nos artistes de Bayreuth se rendaient chez eux, bien que notre camp ne soit pas aussi imposant, ce « spectacle de scène ». Il est inconnu s'il était destiné à l'armée ou si nos compétents artisans de camp l'avaient transformé à partir de pièces militaires.

275

39 Nous, personnes déplacées, appelées « Displaced Persons » (DP), étions prises en charge par l'Agence de Sauvetage des Réfugiés des Nations Unies (UNRA),

l'Organe International de Sauvetage des Réfugiés (IRO), plus tard. Un poète et combattant, Mykola Ugrin-Bezgrishnyi, a écrit sur l'organisation UNRA (YHPPA) à Bayreuth, le 3 décembre 1945. Ce poème est tiré du recueil «Souvenirs de Bayreuth», tiré de «Jeunes années, années de printemps» 1945-1950.

«YHPPA» (UHPPA) - Tu connais notre destin (Chanson des jeunes ukrainiens en exil)

Hé, à Bayreuth, dans l'exil,  
Les enfants apprennent avec attention,  
Entre jeux de hasard et chênes,  
Ils rassemblent leurs forces pour la bataille -  
Il y a les casernes de Leopoldo,  
Là, on parle d'Unité et d'Ukraine,  
Et entre eux, des fossés sauvages.  
Les chants résonnent autour.

Les bombes ont résonné ici récemment,  
Le Monde de l'Amour les respecte,  
La peur les a laissées derrière elles.  
Et «Madame UHPPA» se soucie d'elles,  
Dans ces casernes d'Ukraine,  
On offre souvent des petits pains, des chocolats,  
Aux troupeaux qui se sont établis.

...

Ils ont été chassés par le destin sombre «YHPPA» connaît notre destin,  
Des nids de sortie et des moments heureux,  
Ils nous empêchent d'être sans chaussures.

Car ils ne croyaient pas à Mazepa, «YHPPA» le roi, la sorcière,  
Ils ont fait paraître des fous en eux...  
On parle d'elle partout dans le monde...

280

Personne n'a tiré de bénéfices de cette situation,  
Laisse-moi, Dieu, qu'elle brille de gloire !  
L'unité s'est figée dans sa poitrine,  
Elle va épouser une beauté.

Une poignée de fidèles mazépiens,  
Danseront à la fête.  
Il est trop tard pour lui donner conseil...  
Même notre grand-père et notre grand-mère...

Le bonheur divin est réservé aux mazépiens,  
Venez, enfants, formons un cercle,  
Un nouveau monde se développe.  
Chantons une belle chanson.  
Seul Kocouz lui donne  
"UHPPA" - ce baume d'Ewshan est puissant.  
"Donnons-lui l'honneur à la manière des Cosaques".

Nikola Ugrin-Bezgrishnyi,

Bayreuth, 3 décembre 1945.

285

Dans le camp, il y avait une cuisine commune, un réfectoire, mais les familles recevaient des provisions sèches et s'efforçaient de cuisiner elles-mêmes. Nos gens sont très travailleurs, et nos femmes, qui pouvaient toujours faire quelque chose de bien, de beau et de savoureux même avec des choses pauvres, en particulier.

Certains, anciens commerçants, échangeaient avec les Allemands sur le marché noir, d'autres échangeaient simplement, certains avaient un petit potager sur un morceau de terre derrière un immeuble et il semblait que la vie dans le camp se déroulait normalement et dans le meilleur ordre possible. Je ne sais pas exactement combien de personnes vivaient dans le camp, mais il y en avait certainement plus de trois mille. Chaque peloton avait un chef de peloton qui veillait sur la construction et le mouvement à l'intérieur. Chaque organisation avait un représentant au Comité Principal. Il y avait un officier de police, car il y avait sa propre police de camp, qui maintenait la discipline avec les pelotons du camp. Tout semblait et se déroulait de manière gouvernementale et nous sentions que nous vivions dans une Ukraine libre et miniature à l'étranger et nous rêvions de retourner à elle un jour. Il n'y avait pas de propre armée organisée, bien qu'il y ait eu des militaires de différentes armées ukrainiennes. Mais à cette époque, la Allemagne, vaincue par la guerre, n'avait pas encore sa propre armée. Cependant, dans le camp, il y avait beaucoup de jeunes dans des uniformes qui appartenaient à l'organisation de jeunesse «Пласт». Les scouts apprenaient à marcher et à faire différents exercices sur la grande place du camp. De plus, différents jeux sportifs étaient organisés : «Відбиванка» (volleyball), «Кошиківка» (basketball), «Копаний м'яч» (football), car il y avait des équipes masculines et féminines dans le camp. Ils organisaient des compétitions entre eux et avec les équipes d'autres camps de réfugiés. Sur cette grande place, les jeunes apprenaient également des exercices gymnastiques libres, qu'ils représentaient lors du festival du camp, en divertissant le public et en créant le slogan du festival «Привіт Україні!» (Salut à l'Ukraine!), auquel j'ai participé.

J'appartenais au cercle des scouts aînés «Сороки» (Corbeaux) du nom d'Olga Kobylianska. Notre directrice était le plt. sen. (capitaine de réserve) Yaroslava Tichanska, et je suis devenue présidente du cercle. Toutes les 11 membres du cercle «Сороки» étudiaient au cours préparatoire de l'Académie Ukrainienne à Kyiv (cours préparatoires à l'examen d'État) apprenaient avec elle.

En plus des cours quotidiens, le cercle avait des activités de scouts, ainsi que des préparations aux examens de scouts.

Le cercle «Сороки» organisait souvent des excursions en dehors du camp pour consolider et vérifier leurs connaissances et leurs compétences acquises au cours des cours hebdomadaires, à la recherche de lieux appropriés pour différents sujets d'étude.

290



Parfois, quelque part entre les hautes bosses, on se divisait en deux groupes : un groupe sur une branche, l'autre sur une autre, à une grande distance, et on se comprenait habilement grâce à des signaux lumineux.

En relisant maintenant les restes de mes archives, de mes années scolaires et de Platon, j'ai trouvé, recopiée d'une écriture personnelle, l'alphabet de Morse. Et cela m'a rappelé comment nous, autrefois, à travers les murs des pièces, sur les bureaux ou sous les bancs, nous communiquions avant les séances de Platon.

Aujourd'hui, à mes quatre-vingt-neuf ans, je suis veuve, je vis seule et je me donne toujours des conseils, assise calmement et réfléchie... Quelle signification ont les années dans la vie humaine ? Comment elles passent-elles avec le temps ? Comment nous les gaspillons sans profit ou les utilisons avec profit, et aussi rarement les gens s'y posent-ils la question ? Ainsi, je suis assise, regardant cette alphabet de Morse, et je me demande à moi-même, que j'avais autrefois très bien appris, que je pouvais utiliser, et que je ne me souviens plus d'un seul caractère. Les jeunes élèves et les membres de Platon célébraient séparément les fêtes nationales et patriotiques - cette fête de la Mère, de Saint-Nicolas, d'Andrei, de la Fête des Jeunes, de Saint-Vladimir et Olga, de Tchekhov, de Frank et beaucoup d'autres. Les programmes des fêtes étaient élaborés par les jeunes adultes.

Certaines célébrations étaient souvent pleines d'humour. Lors de la fête de Saint-Nicolas, lorsque Saint-Nicolas remettait des cadeaux, tandis que le "Diable" était plus tranchant, il y avait également un ajout, à savoir une carte ou une lettre avec des remarques très drôles, parfois vraies, humoristiques sur le destinataire, qui étaient lues à voix haute.

Lors de la Fête de Kupala ou d'Andrei, on présentait diverses croyances et prédictions amusantes.

295

Notre groupe de scouts seniors «Les Corbeaux» célébrait souvent ses assemblées courtoises et patriotiques, et nous préparions nous-mêmes le programme.

Un jour, pour commémorer la Chute d'Établissements (Léstopadov Zryv) à laquelle notre groupe se préparait, j'ai demandé à un ami et une figure respectée dans le camp, ancien combattant des Tchechevites Ukrainiens et de l'Armée Haléguenne, journaliste, enseignant, poète, un Ugrin-Sans-Péchés, s'il pouvait nous offrir un de ses poèmes pour notre fête. Nous connaissions ses poèmes, car tous les jeunes du camp chantaient une chanson sur ses paroles, «Nous grandissons, nous sommes l'espoir du peuple...», et le compositeur et notre professeur de chant, Ivan Nédylsky, avait composé la musique. Il était très heureux que la jeunesse célébrait les fêtes patriotiques, et de notre démarche à son égard. Il me remit son poème, avec sa propre signature, que je conserve, encore jaunie, avec une profonde gratitude jusqu'à aujourd'hui.

La voix des anciens combattants dans les jours d'octobre.

Depuis notre enfance, dans ces pays turbulents, nous rêvions du temps des armées natives...

Dans notre travail et dans toutes nos occupations, notre esprit guerrier s'épanouissait.

300

Pour l'Ukraine se battre, mourir,  
Le cœur brûlait et la poitrine s'embrûlait,  
Tous les Cosaques apprenaient les combats,  
Pour mieux connaître le chemin de la liberté et du destin.  
42 Prophète et enseignant – notre génie Шевченко, –  
Nous enveloppait de chaleur passionnée tous les uns et toutes les autres.  
À propos de notre gloire et de notre unique Mère,  
Il nous mettait dans l'âme des chants de la Volonté...  
Et dans la première tempête, cette tempête terrible,  
Nous nous sommes engagés à lutter pour l'Ukraine.  
À nos pauvres guerriers dans l'heure noire,  
Nous avons apporté un nom digne des combats.

305

À Makovky, Kruty, Bazar, Lysony, Les poètes chantent encore avec le sang.  
À Galetchyn, ce donjon de chevalier. Les enfants les plus petits le connaissent déjà...  
Petliura Simon, Chernykh, Konovalets, Sources éternelles d'étincelles magiques.  
L'Aigle Vitovsky, Oles S'kitalets, Boussoles de nos jours glorieux !  
Obéissons à l'autorité qui nous vient du peuple, Prêts sommes à accourir au combat partout.

310

Il est facile d'expulser tous les traîtres qui nous causent des torts dans notre État serpent...  
Sur le chemin de la liberté, de la gloire de l'Ukraine, l'ennemi ne dort pas, ni cette vile clique !  
Nous avançons en pèlerinage sans hésitation ni changement, vers le Temple de la Vérité, dans notre sanctuaire fier !  
Le cercle des scouts seniors «Coroues», outre leurs promenades de groupe, se rendait aux congrès du Plout et participait également à des séjours de camp conjoints.  
Nous, les scouts seniors, comprenions notre objectif et notre devoir de faire partie de l'organisation «Plout», apprécions le travail des éducateurs, des scouts – seniors et nous nous éduquions nous-mêmes de manière appropriée.

315

Pour moi, seule, sans aucune famille depuis mes seize ans, le Plis était non seulement une science, une éducation, une connaissance, une amitié, mais une famille entière.  
Certains plissoviks, dont moi, avaient des activités distinctes. Nous faisons partie d'un groupe étudiant l'idéologie axée sur la lutte pour l'indépendance de la nation, sur la lutte du peuple contre les oppresseurs, sur la préservation et le développement des traditions, de la culture et de la langue nationales, sur le mouvement national-libérateur dans notre Ukraine asservie et sur la passionnée lutte de notre jeunesse dans l'UPA.  
Bien que, à cette époque et même plus tard, tous les plissoviks que je connaissais ne partageaient pas nos opinions, nos idées et notre foi dans la lutte de l'UPA, car la propagande mensongère et soviétique s'infiltrait également parmi nous pour nous diviser et affaiblir nos idéaux et nos objectifs patriotiques. Cela se fait encore

aujourd'hui, et surtout en Ukraine, bien qu'elle soit maintenant indépendante, mais l'ingérence de Moscou en Ukraine continue.

Il y avait beaucoup de jeunes gens talentueux et capables parmi les lycéens et les plissoviks, alors pendant les campements, et surtout près des feux crépitants, il n'y avait jamais de manque de plaisantes remarques, de blagues, de chansons et de poésie variée. Notre campement de Bayrouth était chanceux d'avoir de nombreuses personnalités importantes, dont le compositeur, professeur Ivan Nedelisky. La jeunesse était fière des chansons d'un jeune homme talentueux, et en particulier, des paroles du poète Mykola Uhryn-Bezgrishny, dont les chansons étaient chantées lors de divers campements communs.

J'aimais aller aux campements plissoviks, car je me rencontrais avec de nouveaux amis et avais beaucoup de connaissances qui vivaient dans d'autres villes.

320

Par à volonté, ils m'invitaient parfois à leurs maisons. Lors d'une visite chez un(e) connaissance à Erlangen, j'ai rencontré mon ancienne institutrice et monitrice de mon village, Nadejda Subtelna. C'était pour moi une très agréable surprise. Elle, avant l'invasion communiste de la Galicie, s'était exilée avec son fiancé, Andrej Stadnitski, vers l'ouest. Quelque part, ils se sont mariés immédiatement et se sont retrouvés dans la ville d'Erlangen, dans l'un des camps de réfugiés où il était devenu à présent le chef de ce camp. Ils avaient alors une petite fille, Maroussia. Plus tard, j'ai appris qu'ils étaient partis aux États-Unis.

J'ai eu l'occasion, un peu plus tard, de rencontrer en Australie le neveu de Nadejda Subtelna, l'historien Oreste Subtelna, et d'en apprendre davantage sur elle, une vieille dame qui résidait aux États-Unis.

Ce qui s'est le plus imprégné de ma mémoire de la vie des « Plast » (Plast), outre tous les camps, les promenades, les rencontres, c'est le « Fest des Printemps » dans les environs de Mittenwald, les 5 et 7 juillet 1947. Plus de deux mille « Plast » y étaient réunis, ainsi que de nombreux invités. Il m'est difficile de tout décrire maintenant, mais cet événement était bien organisé, avec diverses formalités, une chapelle militaire, que chantait le chœur « Plast », des défilés, des concerts, des jeux sportifs. Et quelle belle nature s'offrait aux yeux dans les montagnes des Alpes, où étaient installés les tentes « Plast » et où se rassemblait la jeunesse « Plast » ! En regardant depuis la montagne, l'autel magnifique, préparé pour la Sainte Liturgie, se parvenait à admirer, entouré de rangs de jeunes « Plast » et de « Plast » seniors en uniforme.

Là-bas, travaillait également le « Coopérative du camp de Bayreuth « Plast », qui avait son atelier près du magasin et avait fabriqué pour la fête des timbres postaux, des jetons à l'occasion du 35e anniversaire de l'Ukrainien « Plast », des lilas « Plast », des cartes postales, des décorations de Saint-Joris et bien plus encore. Il y avait toujours beaucoup d'acheteurs près de la « Coopérative ». J'ai également consacré quelques heures à du travail dans la « Coopérative », et j'ai acheté moi-même une décoration de Saint-Joris, que je possède et que je chéris encore aujourd'hui. Je suppose que beaucoup de personnes présentes et de « Plast » se souviennent de ce « Fest des Printemps ».

Après la fête, tout le monde est reparti dans différentes directions, et certains ont fait des promenades dans les environs. Moi aussi, avec un groupe de plus anciens « Plast » et de « Plast » filles et avec notre monitrice Y. Tichanskaya, nous avons

fait plusieurs promenades, notamment : nous avons visité la villa Hitler, dite Igelstern, dans les environs de Berchtesgaden, sur la montagne entre l'Autriche et l'Allemagne, où il y avait aussi une vue magnifique ! Ces voyages permettaient de renforcer la jeunesse, de lui donner une éducation, de lui faire découvrir la nature, les environs et, par conséquent, le monde qui les entourait.

325

Nous avons plus d'une fois erré sous un déluge, nous nous levions au milieu de la nuit dans des tentes immergées, mais cela nous fortifiait, nous cultivait une résistance morale et physique dans la lutte contre les difficultés, et tout était perçu avec humour.

Ce qui me manquait au Pionnier, c'était que je ne pouvais pas participer aux différentes sections sportives, bien que le sport me plaisait beaucoup, car il n'était présent dans *ма гимназия* qu'en tant qu'appendice à une matière d'étude.

Je n'étais pas très douée en natation et en ski, mais si quelqu'un souhaitait des conseils ou de l'aide dans un sport quelconque, il y avait des moniteurs.

J'avais, pour ainsi dire, un « problème de vie », car je n'étais pas très pratique, je ne savais ni commercer ni échanger des objets, et auparavant, j'étais malade, timide, donc je ne pouvais pas me permettre des avantages comme une forme physique. De plus, j'avais développé de grandes seins, je ne pouvais pas avoir un bon maillot de bain ou un slip, ce qui me forçait à me baisser à l'avant, même lorsque je me dressais dans l'uniforme, de manière droite. Les rafraîchissements que recevait le camp des pays étrangers comprenaient des vêtements usagés, peut-être même provenant de nos Ukrainiens installés en Amérique et au Canada. Comme ils étaient répartis, quelques-uns m'arrivaient également. Nos couturières et celles des Allemands étaient habiles, elles transformaient deux vêtements anciens en une belle chose neuve, car les Allemands n'avaient pas toujours tout ce dont ils avaient besoin après la guerre. En général, j'avais quelque chose à porter, car je combinais également, je remaniais, car comme chaque fille, j'aimais me coiffer et avoir une belle apparence. Mes années au camp de Bayreuth, au *гимназия*, et surtout au Pionnier, ont été des années joyeuses et peu préoccupées de ma jeunesse, qui sont restées dans ma mémoire comme une belle pluie qui arrosait mon jeune, solitaire et sèche âme.

Au camp, plusieurs mariages ont également eu lieu. Une de mes amies de l'école, Stefania Manko, était au camp avec sa grande famille : ses parents, trois sœurs et deux frères. Elle a rencontré et épousé un Ukrainien, un soldat américain, qui venait au camp lors des grandes fêtes, lorsque des offices religieux avaient lieu sur la place du camp. J'ai été témoin de son mariage.

330

À Pâques, quatre sœurs charmantes et joliment vêtues attirèrent son attention, et il engagea la conversation. Ces sœurs étaient toujours bien habillées, car l'une d'elles était excellente couturière et brodeuse. Les jeunes femmes invitèrent l'officier à les rendre visite lors de la bénédiction, et il tomba amoureux de la plus jeune. Il se rendait souvent à la maison de la jeune fille et décida qu'elle serait sa femme. Nous riions souvent de son langage ukrainien, lorsqu'au lieu de « *пшениця* » (blé), il disait « *спідниця* » (jupe) et qu'il utilisait beaucoup d'autres

expressions linguistiques amusantes. Je ne me souviens pas de quelle génération il était en Amérique, mais ses parents étaient nés en Amérique.

La vie religieuse et liturgique.

Au camp de Bayritz, la vie religieuse était également pratiquée. Il y avait une heure de religion dans tous les secteurs de l'école. Une paroisse grecque-catholique fut organisée, avec les prêtres suivants : Théodose Koudrik, Ivan Prokopovych, également scout, et Volodymyr Korchynsky.

Au début, les prêtres célébraient la messe dominicale et les fêtes dans l'église catholique allemande de la ville. Plus tard, les paroissiens ont installé une chapelle dans l'un des bâtiments du camp, où les messes étaient célébrées, en plus du dimanche et des fêtes, également en semaine.

Un bon chœur religieux fut organisé. Les lycéens avaient souvent leur propre messe, où chantait un chœur très beau, dirigé par le professeur Ivan Nedielsky.

335

Il y avait également une paroisse de l'Église Orthodoxe Autocéphale Ukrainienne. Dans un bâtiment du camp, les orthodoxes paroissiaux avaient aménagé une église avec un magnifique autel iconique, consacrée en 1946 et ayant donné lieu à une grande célébration de l'Archevêque Saint-Vladimir le Grand. Des offices religieux étaient célébrés chaque dimanche et pour les fêtes, ainsi que des Veillées.

Des offices communs étaient souvent célébrés par les deux paroisses : à Pâques avec l' bénédiction des agnelles, et à l'Épiphanie avec la bénédiction de l'eau, principalement sur la plus petite place du camp entre les bâtiments. Tous les jeunes scouts étaient organisés sur cette place pour ces célébrations, vêtus de leurs uniformes, avant la cérémonie scout.

Je tiens à ajouter que les années 1946-47, post-guerre, ont apporté la mode féminine des jupes courtes. Peut-être à cause du manque de matériel après la guerre, et du fait que la guerre avait détruit beaucoup de choses en Europe. Les gens étaient pauvres et ne pouvaient se permettre de dépenser de l'argent pour acheter de nouveaux vêtements, ils coupaient donc des chutes et faisaient quelque chose de bien avec plusieurs articles. J'avais moi aussi une robe faite de trois matières différentes, et je regrette de ne pas avoir de photographies de cette époque. Les jeunes filles qui étaient avec leurs familles s'habillaient mieux et adoptaient la nouvelle mode courte.

Lors d'un service dominical, le vieux Père Vladimir Korchynsky a rappelé aux jeunes filles, dans son sermon, ces mots : « Fille, fille, ne montrez pas autant de votre corps nu, couvrez-le un peu, car même une vache a une queue pour le couvrir... ». Je me souviens encore de ces mots, car j'étais là et l'ai entendu. Il est probable que beaucoup de jeunes filles se soient souvenues de cela, car tout le monde était amusé et joyeux après.

L'enseignement à l'école du camp, ville de Bayreuth, Allemagne.

340

L'enseignement dans l'école secondaire ukrainienne me donnait bien, car j'aimais toujours la science, bien que, comme beaucoup d'autres élèves solitaires, je sojoutais souvent de la faim. On nous distribuait du pain, parfois même du chocolat, mais je devais le vendre ou l'échanger contre certains objets nécessaires à mes études.

Tous les élèves avec lesquels j'ai étudié étaient amis, camarades et la plupart étaient des scouts. Nous allions souvent ensemble nous promener, nous aidions mutuellement dans les sciences et les activités scout. Le temps passait vite et joyeusement dans cette communauté et dans les études, car chacun d'entre nous, ayant perdu quelques années inéluctables à cause des études, prenait désormais la science très au sérieux. Cela s'explique par le fait qu'on ne savait pas où ou comment son existence allait s'arrêter. Entre nous, les étudiants, nous avions diverses discussions, principalement sur la lutte de l'UPA, qui se poursuivait en Ukraine et dont certains, principalement les garçons, pensaient qu'il faudrait y participer un jour. Nous nous occupions également de nos propres affaires, aidant l'Ukraine dans l'état de guerre, en rassemblant des médicaments, car certains avaient fui l'Ukraine avec leurs parents, qui étaient des médecins et travaillaient dans les hôpitaux allemands. Nous utilisions également avec joie les fournitures que nous recevions de l'UNRRA et de l'IRO, et nous écrivions dessus des notes. Tout cela passait clandestinement d'une main à l'autre. Ainsi, à cette époque incertaine, personne ne pensait sérieusement nouer une amitié ou une relation étroite. Je suis tombée amoureuse d'un étudiant. Il ne le savait probablement pas, car j'étais très timide et réservée, et je ne permettais à personne de le remarquer, je le vivais seule.

Certains de nos étudiants avaient des familles, en Amérique ou au Canada, avec lesquels ils correspondaient et attendaient des visas, des invitations gouvernementales, afin de pouvoir y partir. Il semble que ce garçon avait également une famille, car après l'examen du diplôme d'études supérieures, il est parti au Canada.

À cette époque, juste après la guerre, il était difficile pour notre peuple exilé de croire qu'un monde aussi amical et démocratique, comme l'Amérique et l'Angleterre, pouvaient signer et donner une grande partie de l'Europe à la communiste russe et criminelle sans hésitation. Certains pensaient que bientôt de nouveaux troubles contre le communisme se produiraient et que les réfugiés du communisme commenceraient à retourner chez eux.

Mes études ont commencé à faiblir. Il ne m'était pas agréable d'être en cours à côté de la personne que j'aimais. Je ne voulais pas me ridiculiser devant mes amis si je restais en retard sur certains sujets et si je ne réussissais pas à passer tous mes examens avec eux, sans y penser, je mettais mes études à l'école de côté pendant un certain temps.

345

Afin de ne pas gaspiller inutilement le temps, j'ai suivi une formation rapide de dactylographie, puis un cours de couture également. Mes amis s'étonnaient de ma détermination, et je ne leur avais pas confessé pourquoi j'avais cessé de fréquenter l'école.

Quelques temps plus tard, je suis retournée à l'étude, mais auprès d'un autre

groupe d'étudiants, bien que les professeurs restaient les mêmes. Je regrettais le plus fort de ne pas avoir pu terminer mes examens du lycée avec ceux avec qui j'avais commencé mes études. Le temps passait, et je rattrapais avec acharnement le retard pris.

Une troupe d'Ukrainiens (upis) est arrivée au camp, ayant été envoyée en raid vers l'ouest afin de prouver aux puissances occidentales que l'Ukraine continuait de se battre pour son indépendance. Ces jeunes hommes logeaient dans le même bâtiment que l'ancien dortoir pour jeunes filles, mais à un étage supérieur. Je ne les rencontrais pas, je ne faisais que les saluer brièvement avec certains dans le couloir lorsque je me précipitais vers mes cours.

J'ai abordé mes études avec sérieux et ne gaspillais pas de temps. J'ai entendu dire qu'un de ces Ukrainiens avait une petite boutique de l'UPA (Unités de Partisans d'Ukraine), dans une pièce d'un bâtiment délabré, avec un peu de matériel agricole et d'autres choses. Je n'y allais pas, car je n'avais pas les moyens d'acheter quoi que ce soit.

Un jour, alors que je me rendais à la laverie commune pour faire sécher mon linge, j'ai aperçu l'un de ces Ukrainiens qui repoussait ses chaussettes avec un tuyau d'eau ouvert. Je ne sais quelle expression surprise j'ai faite, car il était debout, fumant une pipe, et ses chaussettes étaient suspendues au robinet.

350

Me sonriai, je mis à part mon linge et je me mis à laver, comme il le fallait, ses chaussettes et je lui les offris. Il remercia, demanda d'où je venais, et s'éloigna.

Depuis, il commença à s'intéresser à moi et à me questionner auprès d'autres, à transmettre des lettres d'invitation à des rencontres ou au cinéma, par l'intermédiaire d'amis. Je ne répondais pas toujours, mais plus tard, nous commençâmes à nous rencontrer et à aller voir des films. Il avait toujours les billets dans la poche, et moi, je rassemblais les affiches de films américains qui ont survécu jusqu'à aujourd'hui. Mon ami, désormais âgé de 48 ans, avait un pseudonyme, « Tchoumak », tous l'appelaient ainsi, et il avait ouvert une boutique UPA dans le camp.

Il aimait beaucoup raconter sa vie, les combats des « tchoumak », la façon dont il avait été blessé aux jambes et à la main, comment ses amis l'avaient sauvée, et les soeurs-infirmières dévouées l'avaient soigné pendant deux mois, dans un antre, où la nourriture n'était que de la semoule de blé (bouillie d'avoine). J'écoutais tout cela avec plaisir, car moi-même, j'étais muette, et ses récits étaient intéressants et parfois amusants, mais toujours optimistes. Il nous racontait comment il avait construit avec ses amis un antre transformé en hôpital sur la montagne de Khreshchatyk ; comment avec le commandant de la compagnie Gromenko, ils traversaient par combats à travers la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Slovaquie et atteignaient la zone américaine, l'Allemagne et en chemin, ils perdaient beaucoup d'amis ; comment ils en Allemagne, dans la forêt, se préparaient à rencontrer les Américains, avec leur propre armement. Si les Américains voulaient les livrer aux autorités soviétiques, ils avaient déjà élaboré leur propre défense. En traversant la Tchécoslovaquie, les Slovaques les aidaient et les mettaient en garde contre les Tchèques qui avaient alors un traité contre l'UPA avec Moscou et la Pologne. Comment les Tchèques, parfois de

manière sauvage, capturaient les « tchoumak ». Comment le chapelan de la compagnie Gromenko, le père Kadilo (Vasili Shevchuk), était tombé malade en Tchécoslovaquie, ne pouvait pas continuer son chemin, il décida d'aller vers le prêtre catholique tchèque avec foi, qu'il le sauverait. Mais les Tchèques les ont tous livrés aux communistes polonais. Comme nous nous en sommes rendus compte plus tard, ils tous, avec le père Kadilo, ont été torturés et anéantis. Moi, continuant à rattraper le temps perdu dans mes études, je vivais toujours dans un pensionnat pour jeunes filles, mais je rencontrais de plus en plus souvent le « tchoumak » Tchoumak. Des conversations étaient menées, certains étudiants du premier groupe étaient inscrits dans les établissements d'enseignement supérieur allemands, et ceux du deuxième groupe, après avoir réussi à l'examen de fin d'études, commençaient à partir en Amérique et au Canada. Plus tard, j'ai appris que la plupart d'entre eux avaient obtenu une éducation supérieure, car ils avaient eu la possibilité. J'ai continué à étudier et à me préparer pour le troisième groupe. C'était le dernier groupe de l'école intermédiaire, car il y avait de moins en moins de jeunes qui y fréquentaient. Le nombre de réfugiés dans le camp diminue, car ils partent vers l'océan.

Mon ami, le « tchoumak » Tchoumak, commença sérieusement à penser à mon avenir et au mien, et il commença à me parler de notre vie commune, car bientôt tous les habitants de ce camp de réfugiés seront obligés de partir quelque part. Je refusais encore ses projets, car je voulais terminer mes études, puis partir en Amérique ou au Canada, où beaucoup de personnes que je connaissais étaient déjà allées et m'écrivaient des lettres.

Un jour, le « tchoumak » avec le groupe Tchoumak, m'apporta un cadeau emballé. Cela m'a beaucoup surpris, de quelle occasion, et j'ai ouvert le cadeau. Il s'agissait d'une paire de bottes (chaussures) avec une note : « afin que je ne laisse pas mes traces avec mes pieds nus ». C'était la vérité, car j'avais de vieilles bottes et les semelles révélaient des trous. Il s'était certainement penché sur mes pieds nus, que j'avais à plusieurs reprises marchés avec mes amis ou avec lui dans l'herbe à travers le parc, et je me chaussais seulement lorsque je sortais sur le chemin de pierre ou sur la route. Dans notre petite Ukraine, dans la ville de Bayrotyi, il y avait aussi un atelier de cordonner où il les avait commandés.

355

Sul bord opposé de la route, au-delà des bâtiments de nos baraques, se trouvait un parc assez vaste. On y passait souvent les Allemands, qui y résidaient de l'autre côté, ainsi que les Ukrainiens réfugiés, qui s'étaient installés dans ces bâtiments militaires, la Kaserne Leopold Kaserne, à Bayreuth. Le parc possédait un ruisseau, un étang où nageaient des canards, des cygnes, et en hiver, des jeunes gens s'y déambulaient sur des patins. Il y avait deux ponts, l'un sur le ruisseau, et au-dessus de celui-ci, un pont par lequel passait un train.

Un jour, alors que je me promenais avec Choumák dans ce parc, mon futur époux, Choumák, m'a avoué qu'il éprouvait un profond attachement envers moi, et m'a proposé de devenir sa femme, lui tendant un anneau finement travaillé en paille ou en herbe, qui avait une belle apparence sur mon doigt. J'avais une chanson militaire : « Et chaque jeune fille sera émue par l'uniforme élégant du soldat, et son cœur doit y être perdu.... ». Bien que Choumák ne portait plus son uniforme militaire, j'étais touchée par sa grande sincérité et notre patriotisme partagé. À ce moment-là, j'ai décidé que mon avenir serait avec lui, cet époux Choumák qui



n'arrive pas ou ne veut pas laver. Nous nous sommes rencontrés à la laverie, et nous nous sommes fait des déclarations sur le pont et sous le pont. Puis, je suis allée plus souvent à la boutique de mon fiancé Choumák, aidée par d'autres époux de son groupe.

Le temps de l'examen d'État est arrivé. Je ne sais pas si quelqu'un avait vécu une telle anxiété avant un examen comme celle que j'ai ressentie. Tous mes anciens camarades et amis l'avaient déjà réussi, certains étant partis vivre aux États-Unis et au Canada, alors que moi, je me sentais dans un état de désarroi et d'agitation. Naturellement, je suis un peu pessimiste, et je me sentais de plus en plus angoissée, car je sentais que le temps perdu à étudier me rattrapait. Avant l'examen, je n'ai presque pas dormi toute la nuit, je relisais des fiches et je m'affairais dans un drap froid. Je savais que dans cet état, je ne réussirais pas et je n'obtiendrais pas le certificat d'État. Mais j'ai réussi et obtenu le certificat, et enfin, je me sentais adulte, bien que j'en avais 22. Cela s'est produit le 22 juin 1948.

Enfin, je pouvais me détendre, mais une nouvelle question se posait : que faire ensuite ? Chacun pensait à l'exode, car plusieurs années après la guerre, les camps de réfugiés seraient bientôt fermés.

J'ai reçu des lettres de mes amis du Canada, qui me conseillent également de les rejoindre. Un autre groupe de jeunes filles, dont mes connaissances proches, s'est déclaré pour partir au Canada, et m'enjoint de les rejoindre. Cela m'a mis à la croisée des chemins. Je voulais me tenir à mes amis avec qui j'avais étudié pendant trois ans, et peut-être que nous pourrions vivre près l'un de l'autre au Canada, mais ils ne savaient pas encore que mon époux, Choumák, allait me donner son serment de mariage. Je ne sais pas où il avait l'intention de se rendre et quand, car il était responsable de quinze époux. Deux d'entre eux, avaient plus tôt connaissance des filles et peuvent se marier, car mon fiancé Choumák m'a dit qu'il réfléchissait à notre avenir commun, mais d'abord, il s'agissait du mariage. Il avait déjà écrit à son chef concernant l'autorisation de mariage et que sa boutique resterait pour les époux, et qu'il ne s'était pas encore décidé où il allait se rendre. J'ai pris du recul face à cette déclaration directive. J'ai alors pensé que, étant militaire, il avait suivi une formation de sergent, et qu'il était maintenant responsable de quinze époux, il était habitué à cette forme de communication. Ensuite, j'ai pensé à moi-même, à ma timidité, à mon hésitation, à ma modestie, et j'ai pensé que j'avais besoin d'un tel époux, d'un époux passionné et décidé, car j'avais manqué beaucoup de choses dans ma vie encore jeune à cause de mon hésitation.

360

Dans notre camp, les gens respectaient Choumák, en particulier les sympathisants partageant son idéal. Il pouvait parler avec les gens sur divers sujets, plaisanter, car il avait encore à peine jeune vendu dans l'entreprise familiale, dans la ville de Dénovi, et par la suite dans sa propre ville, Перемышль, où il rencontrait diverses personnes. De plus, l'UPA lui avait apporté plus d'expérience et de courage.

La fin de 1948 approchait et tout le monde se préparait aux fêtes de Noël. Choumák et moi avons été invités par M. Kravtsev à l'occasion du Soir de l'Épiphanie. Il s'agissait de très notables patriotes ukrainiens, connus et respectés

par tous. M. Bohdan Kravtsev, journaliste, poète, pouvait souvent être vu dans l'uniforme de la fraternité, en tant qu'éducateur ou conférencier avec sa femme.

Je me sentais très mal à l'aise, car c'était la première fois que je me trouvais chez des gens aussi importants, bien que je les aie déjà rencontrés auparavant, uniquement lors de conférences ou de campements de la fraternité. Lorsque je le suis maintenant écrit, j'ai lu dans le livre « Des jeunes années, au printemps 1945-50 », dont le rédacteur en chef est Yaroslav Liktéj, ancien gymnaste, jeune scout de Bayrot, fils de la famille Kravtsev, Mikhaïl-Svyatoslav, qui est maintenant un lieutenant-général et a été décoré de l' « Étoile d'argent pour le courage », dans l'armée américaine. Choumák et moi pensons sérieusement nous marier et partir quelque part. Comme d'habitude, avec ma nature, je paniquais, je me critiquais, de quoi commencer ? Il est très bien que mon futur mari puisse toujours trouver une issue à des situations difficiles et me donne des conseils et de l'aide, il a tout pris sur ses propres responsabilités.

Il nous a fait une autre surprise. Il a commandé dans notre atelier de couture de la fraternité (atelier de couture) un manteau-capuche pour moi et me l'a remis, parfaitement à ma taille. Mme Tichanskaja, ma directrice au sein de la fraternité, m'a donné sa robe crème, qu'elle avait encore depuis Varsovie. Je suis contente d'avoir déjà une tenue pour le mariage, et j'invite ma camarade, Maria Pokousaj, à être ma voisine. Elle vivait avec sa famille en privé dans la ville où son père travaillait encore et venait à la campement pour ses études. Elle s'est conseillée avec d'autres camarades, présentes avec leurs familles, et nous a fait une autre surprise.

Une bonne couturière a remanié, recollé la robe que m'avait offerte, a emprunté du fil, a reproduit mes vieilles chaussures et nous a dit : « Tu dois t'habiller ainsi pour le mariage afin que tu puisses montrer à tes enfants et petits-enfants un beau portrait de mariage. » Je lui en suis toujours reconnaissante, car je vis veuve depuis maintenant cinq ans, et le portrait de mariage, agrandi, est encore accroché sur mon mur, et je me souviens de ma jeunesse, ainsi que mes enfants et petits-enfants regardent parfois comment mes grands-parents avaient l'air jeunes.

365

À l'aube du 26 février 1949, nous, avec nos témoins Maria Pokous et le capitaine Uypstav Choumák, Groménk, nous sommes allés à la conseil municipale allemande pour enregistrer notre mariage et nous sommes revenus avec un certificat, appelé « Heiratsurkunde », car c'était une obligation. L'après-midi, nous nous sommes installés et nous sommes allés à notre église de la garnison, pour y célébrer notre mariage religieux. Avant cela, nos parents, les Sénuti, très agréables, intelligents, personnes âgées qui vivaient près du pensionnat pour jeunes filles, nous ont bénis. Ils n'avaient pas d'enfants, mais leur élève, étudiant en théologie, venait souvent les rendre visite.

L'église était pleine de jeunes de l'école préparatoire, du Platon et d'autres personnes que nous connaissions.

Nous avons été mariés par le père Théodésie Koudryk, et les femmes de l'organisation de la Société des Ukrainiennes nous ont invités à une réception de mariage qu'elles avaient préparée dans une petite salle. Il y avait de nombreuses

alliées notables dans le camp, comme notre belle-mère, Mme Raticz, héroïne des Ukraines Sociaux-démocrates (UCC), et Hanzia Dmytrenko, ainsi que de nombreuses autres femmes célèbres. Elles étaient très actives, elles aidaient les étudiants et menaient divers travaux d'enseignement et sociaux.

Je ne me souviens pas de tout, car ce jour s'est déroulé comme dans un brouillard. D'un côté, on sentait le bonheur que tant de bonnes personnes s'occupaient de nous, voulaient-nous le meilleur, que je ne suis plus seule, isolée, mais que j'ai un mari qui pense à moi, qui m'aide de toutes les manières possibles. C'était un jour si important dans ma vie, et pourtant je ne sais pas où se trouve ma famille, quel est le résultat de la guerre, si certains sont encore en vie ? Ils ne savent rien de moi non plus. Ils doivent se fâcher parce que quelque chose est arrivé à moi... L'administration du camp nous a attribué une petite pièce séparée, avec même un lavabo et de l'eau, pour pouvoir nous laver et boire. J'ai quitté le pensionnat pour jeunes filles, et mon mari a installé sa pièce, et nous, jeune couple, nous sommes installés dans cette petite pièce. Une bonne dame nous a offert une couette qu'elle avait apportée d'Ukraine, car il faisait encore un mois de février froid. Mon mari, comme toujours, a apporté les objets nécessaires pour la maison, et nous avons commencé notre vie de famille.

Je m'efforce, pour la première fois, de faire du confit sur une petite cuisinière électrique ancienne que mon mari avait trouvée. Je suis encore une mauvaise cuisinière. Chez ma mère, j'avais aidé à l'agriculture, mais je ne m'étais jamais occupée de faire du confit ou de faire des gâteaux, car j'aimais étudier et je n'avais jamais manqué de cours. En Allemagne, je n'avais pas eu l'occasion, et ici dans le camp, tous les solitaires se nourrissaient dans la cuisine commune. Seulement pendant les campements du Platon, c'était au tour de quelqu'un de cuisiner pour tous. Le plus souvent, c'était des crêpes d'avoine, car on nous nourrissait le plus avec ça. Une fois, dans le camp, sur une clairière forestière, c'était au tour de moi et d'un autre scout plus âgé de cuisiner. On nous a donné des pâtes et un certain fromage dur. Dans la grande cuisine d'eau, on a fait bouillir les pâtes dans l'eau, et on a râpé le fromage et on l'a mélangé aux pâtes. Tout s'est collé ensemble et il était difficile de le sortir du basset et de le mettre dans chaque bol. Nous deux, les cuisiniers, étions gênés, mais heureux que l'équipe du Platon ne nous ait pas réprimandés, ils se sont juste moqués de nous. Voilà donc comment je suis cuisinière ! Et maintenant, mon confit familial ne coule pas facilement. Heureusement, mon mari n'était pas exigeant, car il travaillait dans une entreprise depuis l'âge de 18 ans et se nourrissait lui-même, et quand il était dans l'UPA, il souffrait souvent de la faim.

370

L'autre jour, Pâques approchait, et je paniquais, car mon mari avait invité des invités et je devais faire ma première pascal. Je vais voir ma voisine, Mme Процик, pour obtenir des conseils et un peu d'aide. J'ai suivi ses conseils et son aide, mais ma pâte à levure ne voulait pas lever.

Dans ses conseils, il était écrit : « Placez la pâte dans un endroit chaud pour qu'elle lève. » La pièce n'était ni noyée dans la chaleur, ni trop froide, car c'était encore le milieu de mars. J'ai mis la pâte dans un moule en métal et l'ai emmenée à la boulangerie allemande, qui était proche. J'ai demandé au boulanger de la faire cuire, qu'elle lève ou non. Quand je suis allée chercher les biscuits, ils étaient bas, comme des tartes. J'ai emmené la pâte que j'avais gardée pour une

deuxième fournée et j'ai demandé au boulanger de la faire cuire pour moi. Mon premier biscuit était bon, mais dur, et je l'ai mis de côté dans un placard, tandis que la pascal faite par le boulanger était belle et savoureuse. Pour la fête, nos invités ont complimenté la maîtresse de maison pour sa pascal belle et savoureuse, et moi, je n'ai seulement souri doucement, car personne ne me demandait si j'avais fait la pascal.

Quelques jours plus tard, mon mari, Yuri, a trouvé mon biscuit dans le placard, et j'ai raconté la vérité en pleurant. Il a plaisanté en disant qu'il avait trouvé une maîtresse, et ensuite il a raconté à nos amis comment il avait trouvé la pascal dans le placard. Mais j'avais aussi quelque chose à raconter. Mon mari a trouvé un petit radio qui ne fonctionnait pas et s'est mis à le réparer, il l'a démonté et a longuement donné des instructions. Il a probablement laissé quelques pièces de côté, car quand il a voulu vérifier si ça fonctionnait, la lumière s'est éteinte dans toute la maison. Il y avait beaucoup d'artisans dans le camp, et la maison s'est à nouveau éclairée, tandis que le radio est tombé dans les ordures.

De plus en plus de personnes quittaient le camp pour travailler quelque part. Yuri avait déjà décidé où nous devions nous inscrire pour le voyage, en Australie. Ils y embauchaient des réfugiés européens de la guerre comme main-d'œuvre, dans un pays encore peu peuplé, un nouveau pays. Je connaissais deux jeunes hommes de notre camp qui étaient partis en Australie il y a plus d'un an, car ils embauchaient alors seulement des hommes célibataires. Maintenant, dit Yuri, ils embauchent aussi des familles sans enfants. Cela m'a rappelé une photographie que ces hommes avaient envoyée depuis l'Australie. Ils travaillent quelque part loin de la ville, et sur la photographie, entre eux, se tient une femme noire nue de dessus et à côté d'elle un homme noir, à peine couvert de terre, et il y avait l'inscription « ce sont nos voisins ». J'ai immédiatement protesté. Je veux aller en Amérique ou au Canada, ils y prennent aussi. Là, il y a déjà beaucoup d'Ukrainiens, il y a des organisations, des institutions, des écoles, car j'ai même correspondu avec une Ukrainienne, étudiante Anna Hryts, de Montréal, en 1946. Beaucoup de nos connaissances avaient déjà quitté ce pays, ils écrivent qu'il est facile de trouver du travail là-bas, qu'ils y travaillent déjà, ainsi que qu'ils étudient, donc j'ai très envie d'y aller. Comment pouvons-nous aller dans un pays aussi peu connu que l'Australie ?

Yuri a commencé à me convaincre que son rêve était d'avoir un jour sa propre entreprise. L'Australie est un nouveau pays qui commence à grandir, donc il y aurait plus de chances de réussir à démarrer une entreprise, car il n'y aurait pas encore une telle concurrence que dans les États-Unis ou au Canada.

375

En avril 1949, nous avons passé l'examen médical, signé un contrat sur deux ans : effectuer n'importe quel travail affecté et verser les frais de transport vers l'Australie. Nous avons également reçu un passeport annuel temporaire, voyageant dans un seul sens, et une carte pour le train jusqu'au port de Naples (Neapole), en Italie.

Il n'était pas difficile de nous préparer pour le voyage, car nous n'avions pas beaucoup de biens. Nous n'avions que des vêtements et quelques autres objets, mais nous avions beaucoup de livres et de journaux ukrainiens. C'était notre plus précieux patrimoine, que nous avions acquis et que certains de ceux qui portaient

pour l'Amérique ou le Canada nous laissaient, sachant qu'il y avait beaucoup de publications là-bas. Nous avons tout cela emballé dans une vieille malle en bois, car nous pensions que ce seraient des livres ukrainiens isolés que nous lirions et relirions pendant longtemps. Nous ne savions pas beaucoup de choses sur l'Australie. Nous ne savions que c'était un pays subtropical, que les premiers habitants étaient des personnes noires, comme nous les voyions sur les photographies, et que c'était découvert par le capitaine anglais Cook, et que de plus en plus de personnes d'Angleterre y étaient arrivées. Mais mon Yuri aimait toujours les aventures, ce qui l'attirait encore plus.

Nous avons pris nos documents, qui nous avaient été remis, et quelques autres objets, et nous sommes partis « dans le monde derrière les yeux » le 25 mai 1949. Nous avons été transportés, ainsi que d'autres personnes du camp de Bayritz, en direction de l'Autriche, puis à travers l'Italie, jusqu'à Naples (Neapole), à l'une des sections du camp de transit de Bagnol. Nous étions déjà entourés de nombreux immigrants européens qui attendaient les navires pour partir vers les mers ou les océans. Nous sommes restés là pendant deux semaines. Nous avons marché et inspecté 54 villes. On nous donnait un peu de nourriture, mais ceux qui avaient de l'argent pouvaient acheter quelques extras.

Yuri a laissé sa boutique, qu'il avait commencée et supervisée, à ceux qui étaient encore dans le camp, afin qu'ils aient quelque chose à faire et qu'ils ne fassent pas de bêtises sans sa surveillance, il n'a donc pris ni argent, même pour des cigarettes, et il aimait fumer. J'avais deux dollars que mon amie m'avait envoyés dans une lettre depuis le Canada. Nous les avons gardés pour un voyage au Vésuve et aux vestiges de Pompéi. C'était la meilleure décision, car nous n'aurions plus jamais l'occasion d'y aller, et ce sont des événements historiques très intéressants. Il est difficile d'imaginer la horreur qui s'est produite lorsque la lave chaude a enseveli la ville de Pompéi et ses habitants. Les fouilles montrent qu'il s'agissait d'une ville très belle, riche et civilisée. Nous y avons également vu de nombreux instruments médicaux excavés.

Le 14 juin 1949, nous partons du port de Naples à bord du navire militaire américain « General Omar Bundy ». C'était la première fois que je voyais la vaste mer et j'ai eu peur. Devant nous, il n'y avait que des eaux agitées. Nous laissons derrière nous l'Europe, l'Ukraine et, quelque part au loin, ma famille et celle de mon mari, et nous ne savons pas si nous verrons encore d'autres membres de cette famille, car nous partons vers l'inconnu.

380

Sur le navire, ils nous ont répartis dans des cabines : ensemble, les femmes célibataires, séparément les femmes avec des enfants, et séparément les hommes. Moi avec les autres femmes, dans une grande cabine, au bout du navire.

Le soir, nous avons aperçu le \*Ritz Said\* et c'est là que, pour la première fois, j'ai assisté à un commerce très étrange. Sur de petits bateaux, des vendeurs arabes, aux airs bizarres, se sont approchés du navire, offrant divers biens exotiques et des légumes tropicaux que je n'avais jamais vus. Certaines personnes du navire achetaient ou échangeaient tout genre de choses. Ils négociaient pour savoir quel bateau vendrait le moins cher, puis ils lançaient un cordeau dans la vallée pour y faire glisser un panier ou un sac, puis ils tiraient les légumes, les fruits et autres objets achetés vers le haut de la montagne. Mon mari était quelque part dans la

cuisine, car on lui avait affecté un travail, tandis que moi, j'observais avec fascination ce spectacle.

Pendant la nuit, nous avons traversé le canal de Suez, car j'avais le sentiment que le navire avançait lentement et paisiblement. Bientôt, je me suis réveillée et je suis sortie sur le pont, car je voulais voir à quoi ressemblait ce canal de Suez. Je n'ai plus revu personne, car notre cabine s'est presque étendue jusqu'au flanc du navire. Le canal m'a paru très régulier et pas aussi large que ce que j'espérais. Les rives étaient éclairées de part et d'autre, et notre navire naviguait lentement.

Le matin, nous étions déjà dans la mer Rouge, qui était agitée, et moi et les autres passagers avons commencé à souffrir de la fièvre jaune. Je ne vois rarement mon mari, car il travaille quelque part là-bas, dans la cuisine chaude, et ne sort qu'occasionnellement sur le pont pour sentir l'air du vent et me retrouver. La nourriture à bord était bonne, avec beaucoup de légumes, mais je me suis de plus en plus souvent et plus longtemps rendue malade, avec des nausées, ce qui m'affaissait de plus en plus.

Mon mari s'est inquiété, car il m'a trouvée malade, allongée sur le pont dans une pyjama, sur un coussin brodé et une serviette. Je suis nourrie avec la nourriture qu'ils donnent. J'ai souhaité du pain noir, car ils ne donnent que du pain blanc. Mon mari attentionné a organisé un pain noir avec un boulanger, que j'ai mangé avec grand appétit, car il était délicieux, mais je suis restée malade, pensant que c'était la fièvre jaune qui me tourmentait, car notre navire se balançait sur les vagues de la mer Rouge. Mais lorsque nous sommes entrés dans l'océan Indien, tous les passagers ont alors vu et ressenti à quel point les vagues pouvaient être hautes.

385

24 juin 1949, le navire s'arrêta pendant toute une journée à Colombo, au Ceylan. Là, de nouveau, autour du navire, de nombreux vendeurs indiens, sur de petits bateaux, se pressaient pour vendre des objets exotiques et se distinguaient des vêtements et de l'apparence des précédents.

Nous quittons Colombo et naviguons sur les eaux agitées de l'océan Indien. Les vagues sont maintenant hautes et s'élèvent de plus en plus, et avec elles, le roulement du navire. Par moments, les vagues dépassaient le sommet du navire. Une fois, alors que je me trouvais sur le pont, l'eau m'a presque emportée avec elle dans son royaume marin et secret, car elle s'est retournée au bord du pont. Yuri s'est beaucoup inquiété de moi, car je me suis affaiblie, j'ai perdu ma force physique. Pendant la journée, il m'apportait, quelque part, dans un endroit calme, et me visitait souvent, me donnant de force de l'eau et de la nourriture à contrecœur. En traversant la moitié de la sphère terrestre, l'équateur, qui passe à égale distance des deux pôles et la divise en hémisphère nord et hémisphère sud, s'est déroulé un rituel maritime amusant : asperger d'eau celui qui franchit pour la première fois l'équateur. Cette curieuse cérémonie a été menée par l'équipage, rendant hommage au maître des mers et des océans, Neptune. Malheureusement, je n'ai vu presque rien, car je restais malade.

Finalement, nous avons aperçu les côtes de l'Australie-Occidentale. Nous et les autres malades avons retrouvé la force dès qu'il est possible de se poser sur une terre ferme tranquille et solide.

Le 8 juillet 1949, nous avons accosté au port de la ville de Sydney. Juste à côté du navire, nous avons été accueillis par un jeune Ukrainien, Volodymyr Shumsky, qui nous a salués et nous a informés qu'il avait commencé, avec ses amis, la première gazette ukrainienne publiée sur ce continent, et nous a montré son premier numéro. Nous avons été très heureux de rencontrer un Ukrainien qui vivait déjà ici, et encore plus de voir qu'il existait déjà une presse ukrainienne ici. Nous ne pouvions pas bien voir les villes, car il faisait nuit, nous ne savions qu'être émerveillés par le pont haut sous lequel passait notre navire et par l'aspect du gigantesque moulin, à l'instar d'un soleil souriant.

Nous avons fait la transition vers le train et nous avons été transportés vers la ville de Batgust - à 200 kilomètres de Sydney, puis à l'extérieur, vers le camp des nouveaux arrivants, et nous avons été logés dans de longs baraquements en tôle. Sur le navire, les femmes étaient séparées des hommes, et ici, nous avons tous été logés dans un grand baraquement. Certains ont commencé à se séparer en utilisant des cordes, des draps ou des bouts de tissu. Nous sommes venus d'Europe pendant l'été, et ici, il est maintenant l'hiver, bien qu'il ne soit pas très fort, mais nous avons tous gelé dans ce long baraquement en tôle. Le matin, on pouvait voir la neige blanche sur l'herbe. De la nourriture était donnée en grande quantité et nous, pour la première fois depuis longtemps, nous mangions de la viande, des légumes. Les hommes se sont dispersés sur le terrain ouvert pour examiner les environs. Beaucoup de lièvres courent sur le terrain. Un jeune homme s'est enfoncé la main dans un trou qu'il avait trouvé, pensant qu'il y avait un lièvre, et a sorti un serpent. Heureusement, le serpent s'est caché dans le trou pour se protéger du froid. Nous avons alors appris qu'il y avait beaucoup de serpents venimeux, de araignées, de poissons et une petite étrille marine bleue très dangereuse en Australie. À ce moment-là, il y avait une grève des membres du syndicat des mineurs de charbon. Cela a interrompu le travail de nombreuses institutions, et il n'y avait pas beaucoup de lumière, et donc nous, les nouveaux arrivants, n'avons pas pu être immédiatement employés. Ainsi, de nombreuses familles mariées sans enfants ont été transportées par bus à 400 kilomètres jusqu'à la baie (Port Stevens), Nelson Bay et à nouveau logées dans des baraquements militaires, laissés par l'armée américaine. Non loin du camp, il y avait une ferme où des vaches paissaient, et près de la route, il y avait un petit magasin, et on pouvait aussi voir d'autres exploitations. Ici, au-dessus de la baie, il y avait beaucoup de calme, il n'y avait pas beaucoup de gens, seulement ceux qui ont été amenés ici, peut-être plus de 100 et l'administration du camp. Certains hommes étaient très satisfaits, car ils pouvaient pêcher depuis la rive, même avec un petit hameçon. Mon mari et Volodymyr Popok, que j'ai rencontré sur le navire, sont allés pêcher, et pour être éloignés de la côte, ils se sont mis sur un grand rocher. Nous avons été émerveillés par le poisson que nous avons attrapé, nous n'avons pas remarqué que l'arrivée de la marée était à venir et que des vagues de plus en plus grandes approchaient. Soudain, une vague immense les a renversés du rocher et les a presque emportés dans l'océan. Cela les a beaucoup effrayés et a gâché leur envie de pêcher. Je n'ai presque pas été dans la baie, car dès que j'ai regardé l'eau de la mer, je suis tombée malade.

Nous avons été retenus ici près de deux mois. Nous, Ukrainiens, nous nous sommes rapidement unis, avons créé un chœur, un groupe de danse et avons

commencé à donner des concerts. La direction du camp a manifesté son intérêt pour nos groupes, qui donnaient des concerts dans de nombreux environs proches.

Nous avons tous été répartis en groupes, en fonction de notre connaissance de l'anglais, et des professeurs ont été désignés. Je suis entrée dans un groupe qui connaissait déjà un peu l'anglais. Mon groupe comprenait une chanteuse ukrainienne, Zéna Moros, deux Polonais et une Latine. Notre professeur était un vieux paysan australien qui arrivait en petite voiture, qu'il appelait « Jellowopi ». À l'époque, il y avait encore peu de voitures en Australie. Il nous parlait toujours avec humour et esprit, en anglais léger et assez clair. Il a probablement été présent à un concert, car il a félicité Zéna pour sa voix forte et belle. Il nous invitait parfois Zéna et moi dans sa « Jellowopi » pour faire un tour dans les environs.

Mon mari, en passant près de l'exploitation laitière, voulait me faire une surprise et m'acheter du lait aigre, que j'adorais. Le fermier s'est ému de cette requête, car ils considéraient ce lait comme mauvais, pouvant provoquer des maladies, et les Australiens en donnaient aux porcs ou à d'autres animaux. De plus, aucun fromage blanc, frais, n'était produit ici, peut-être à cause du climat chaud et de la rapidité avec laquelle il se ramollissait et se détériorait. Le fermier a donné du lait aigre à mon mari, il a dû se demander ce qu'il en pensait !

Très rapidement, notre séjour de deux mois s'est terminé et nous avons été transportés en bus dans divers endroits. Nous avons été déposés dans la région de Sydney, au Bradfield Park, où se trouvaient déjà de meilleures barracas militaires américaines.

Ici, nous avons été affectés à divers travaux : Yuri à l'usine de meubles, et moi à l'usine d'aliments « Aunt Marys ».

395

Je connaissais déjà le secret de ma maladie, mais je ne le confiais à personne, seulement à mon mari, car le camp dans lequel nous vivons et nous rendons aux travaux est réservé uniquement aux personnes sans enfants qui y travaillent, et moi, je suis enceinte depuis trois mois. Si la direction du camp apprenait, ils me transféreraient immédiatement à plus de 200 à 400 kilomètres à Coori, vers le camp où il n'y a que des femmes avec des enfants. Il serait presque impossible à mon mari d'y arriver, car l'Australie avait des difficultés avec les transports à cette époque.

Sur la fabrique où je travaillais, je commençais à me sentir mal à l'aise et inconfortable. Dans les grands chaudrons, beaucoup d'aliments différents étaient cuits, que nous mettions dans des bouteilles et des bocaux. Ces différents parfums me rendaient malade, mais je me débattais avec difficulté et continuais à travailler, en allant souvent à la saune. La responsable avait remarqué que quelque chose n'allait pas avec moi, mais voyant mon acharnement à travailler, elle m'a dit que je pouvais continuer tant que j'en avais envie.

L'alimentation dans le camp était bonne, variée, surtout pour nous, qui souffrions de la famine pendant la guerre et après. Chaque jour, nous avions : des légumes, de la viande ou des saucisses, des légumes, des sucreries. Sur les tables de la



cantine, il y avait toujours du pain, du confiture, de la moutarde, de la sauce tomate, du sel, du poivre et du sucre.

Je rajoutais à tout une sauce aigre-douce, car j'avais un goût étrange à cette époque. Pendant la pause déjeuner, on nous donnait des sandwichs et des petits gâteaux prêts à manger. Un jour, j'ai vu une femme, qui était venue avec nous, prendre du pain et du sucre de la table après le petit-déjeuner et les cacher dans ses poches. Et cela se passait souvent. Voyant que j'y faisais attention, en sortant de la cantine, elle m'a dit qu'elle faisait sécher et empiler du pain, car il pourrait arriver un temps où il y aurait famine. Plus tard, j'ai appris qu'elle avait perdu son mari pendant la guerre, et qu'elle avait déjà vécu beaucoup de faim et de froid dans sa vie, maintenant, seule, fuyant la communauté, s'était retrouvée ici en Australie et s'inquiétait pour son avenir.

J'ai appris qu'à Sydney, il y avait un médecin ukrainien, le docteur Sirko. Je suis allée le consulter pour vérifier mon état de santé actuel, car j'étais enceinte depuis sept mois. Le docteur Sirko a déclaré que tout était normal et bien, et l'a béni à l'arrivée de notre nouveau membre de la famille. Maintenant, tout le monde remarque mon état de faiblesse, certains me félicitent. Le directeur du camp nous a annoncé que si nous voulions vivre ensemble, nous devions chercher un autre logement privé. Nous avons passé plusieurs samedis et dimanches à chercher, mais en Australie, c'était difficile, car elle avait accueilli des milliers de réfugiés européens de guerre comme nous, et trouver un logement était difficile, surtout pour nous, quand je suis dans cet état.

Mon mari a trouvé un autre travail à temps partiel les week-ends et les jours fériés. Le travail est dur, mais le salaire est bon. Creuser des fossés à travers les routes pour le tracé des canalisations d'eau. Je le regrette, car je le vois souvent me faire des ampoules sur les mains. Maintenant, avec nos premiers économies, il donne un dépôt et achète une parcelle plus éloignée de Sydney, dans le quartier de Granville, pour construire une maison. Nous avons demandé au directeur du camp de nous laisser rester, encore un court temps avec l'enfant que nous attendons, car nous avons déjà notre terre et mon mari commence à construire une maison. Soit c'était notre sincérité envers lui, soit sa bonté, mais il a accepté.

400

J'ai quitté mon travail à l'usine et je coussins et je brode maintenant pour mon futur enfant. Je suis inquiète, car c'est le premier enfant et je ne sais rien et il n'y a personne à qui demander, car ici tout le monde est jeune et sans enfant. Je ne veux pas aller chez le médecin, par peur d'être transférée dans un camp où ne sont présentes que les femmes avec des enfants.

Un jour, je passais devant le camp avec une Australienne plus âgée que moi, et en me voyant dans la cour, elle m'a parlé et m'a demandé si je ne pouvais pas lui repasser quelques jours par semaine pour repasser. J'ai tout de suite accepté, bien que je n'aime pas repasser et que ce soit le cas jusqu'à aujourd'hui, car nous commençons à construire une maison et chaque centime est cher. J'ai travaillé pour elle presque jusqu'à la naissance de l'enfant, pendant près de deux mois.

Mon mari a rapidement dessiné un plan pour notre première maison, et j'ai, avec l'aide d'un dictionnaire, rempli un appliqué pour la construction. Le conseil municipal a tout approuvé, bien que j'aie fait une erreur intéressante, écrite avec

une seule lettre : « спальня » (badroom), qui signifie « mauvaise chambre », il aurait dû être écrit « bedroom », la prononciation est la même, mais l'orthographe est différente, le dernier mot est спальня (chambre).

Nous avons maintenant de nouveaux problèmes. Où et comment emprunter de l'argent pour les matériaux de construction ? Et mon mari est passionné, réfléchi et ingénieux. Il a souscrit une assurance-vie et a ainsi obtenu un prêt au banque. Sur notre terrain, il a d'abord construit une cabane, où il allait dormir après le travail, et l'a construite les soirs et les week-ends. Au début, il ne savait peut-être rien de tout cela, il a peut-être appris quelques chose sur les meubles à l'usine, où il a travaillé à contrat pendant deux ans. Mais comme dit notre proverbe : « On ne fait pas de pots saints ». J'ai alors réalisé que mon mari pouvait tout faire s'il en avait besoin.

Je le vois rarement maintenant, et j'assure le directeur du camp que nous allons bientôt dans notre logement.

405

59 Les premières fêtes de Noël et le Nouvel An 1950 sont arrivées. En Australie, Noël nous semblait étrange, car ici le jour le plus long et le plus chaud de l'année venait de s'installer. Nous manquions la neige immaculée.

Noël était célébré ensemble par toutes les nationalités dans la grande salle commune. Au coin du sapin, un grand sapin décoré de jouets divers. Un repas de Noël chaleureux : du gibier avec sauce, de la pomme de terre rôtie, des légumes variés, de la glace et des biscuits de Noël, le fameux «Christmas cake» cuit avec diverses fruits secs. On chantait «Stille Nacht, heilige Nacht» en allemand, car dans le camp, différents réfugiés européens du régime communiste et la langue commune était l'allemand, car tous la connaissaient, l'anglais n'avait pas encore été apprise par tous.

Ensuite, c'était notre Noël. Il y avait seulement trois familles ukrainiennes dans le camp, provenant de différentes régions de l'Ukraine.

Nous avons parlé de nos fêtes de Noël et la plupart ne comprenaient pas pourquoi nous les célébrions en janvier. J'essaie de préparer le soir de l'Annonciation des varechiks et de la kutia avec du riz, car je peux les acheter dans la ville.

J'ai appris qu'à Sydney il y avait une épicerie délitieuse d'origine slave «Slyavik». Mon mari l'a trouvé à Sydney et a acheté des harengs, des concombres aigres-doux, de la crème aigre, du pain de seigle noir et une autre sorte de saucisse. J'étais très ravie, car je n'avais pas vu de tels aliments depuis longtemps ici, et j'avais tellement envie de... Les épicerie australiennes n'en avaient pas à l'époque, car ils ne les mangeaient pas. La nourriture ici était très simple : du pain de blé blanc, de la margarine salée, du lait, du fromage dur, de la viande de mouton et de bœuf, du poisson et certains légumes et fruits. Ce que chacun achetait le plus, c'était du poisson frit sur la graisse de bœuf, de la pomme de terre coupée en longues tranches et un morceau de poisson frit de taille conséquente. On pouvait alors appeler cela un plat national australien.

410

Le temps passait, je préparais tout ce qu'il fallait pour l'hôpital, car lorsque je suis finalement allée voir le médecin, il supposait que l'enfant serait né le 26 février 1950. Nous nous réjouîmes de cette date, car c'était le premier anniversaire de notre mariage. Le samedi 18 février 1950, Yuri allait à Sydney, à «Sławiak» et j'ai demandé qu'il m'achète un châle. Il l'a fait et après le déjeuner il l'a apporté, bien qu'il soit trop long pour moi, car je ne suis pas très grande, j'ai immédiatement commencé à le retoucher à la main. Je n'avais pas encore fini, quand de l'eau est apparue sous moi. J'ai eu peur et mon mari a appelé une infirmière. Elle a immédiatement appelé les secours et nous ont emmenés à l'hôpital. Juste à mon arrivée, j'ai compris ce que signifiaient les douleurs des accouchements....

Le dimanche 19 février 1950, notre fille, Chrystyna-Orisya, est née. Mon mari nous a rendus visite à l'hôpital, se réjouissait de l'enfant, bien qu'il espérait un fils. Moi, avec ma petite fille, je me sentais bien. Quelque part au quatrième jour, je suis revenue avec l'enfant dans notre chambre. Nous cherchons immédiatement une poussette d'occasion, mais encore bonne, pour l'enfant et une petite baignoire pour la baigner. Nous achetons pour l'enfant seulement les choses très nécessaires, je fais le reste moi-même, je réutilise et je brode des ornements avec ce que j'ai.

Mon mari continue, après le travail, de construire et de y passer la nuit, et lors des week-ends il arrive au campement et gagne de l'argent sur ce même travail lourd, qui n'est pas très loin du campement, car il doit rembourser un prêt au banquier. Je vais souvent avec l'enfant le voir au travail et je lui apporte de l'eau froide, car l'été est très chaud et nous n'avons pas encore pris à cette chaleur. Je me lasse souvent de notre petite fille, car je ne sais rien des nourrissons. Je n'ai pas eu la possibilité de trouver la littérature nécessaire, car la ville est loin, et je ne voulais pas déranger mon mari. Pendant la journée, je pose ma petite fille dans une poussette et je pars avec elle dans la rue ou dans le parc, et la nuit, quand elle pleure, je l'alimente au sein et je la porte dans mes bras dans la pièce. Par-dessus le mur, dans une autre pièce, dort un couple sans enfant, qui part tôt travailler. Je suis inquiète qu'ils ne se plaignent à l'administration que notre enfant les dérange la nuit, et alors je serai obligée de partir immédiatement d'ici. Aussi, quand l'enfant pleure, je me lasse, car je ne sais pas pourquoi, je pense peut-être que je ne fais pas quelque chose correctement, peut-être que j'ai causé des dommages. J'ai peur que l'enfant ne s'étouffe, car j'ai entendu dire que cela arrive parfois, bien sûr, la nuit. Je viens souvent à la poussette quand l'enfant dort, pour vérifier que tout est en ordre.

Quand le samedi, après une deuxième dure journée de travail, mon mari passait la nuit avec nous dans la pièce, et l'enfant l'éveillait la nuit en pleurant, mon inventif mari, maintenant déjà papa, a trouvé une solution. Il a trouvé une vieille serviette, il y a mis un peu de sucre, il l'a noué et il a donné à l'enfant à sucer, et elle a cessé de pleurer. Alors, j'ai appris qu'on pouvait acheter un biberon et je l'ai acheté rapidement.

J'ai également appris qu'il y avait une clinique pour les nourrissons dans les environs. Je suis allée à l'hôpital avec l'enfant en bus. Là, ils m'ont rassurée, car ils ont vérifié l'enfant, qui allait bien, qui grandissait normalement et qu'elle pouvait venir à leur rencontre chaque semaine, ce que j'ai fait.

Nel campo profughi, sola avec mon enfant. Je dois me nourrir et je vais au réfectoire avec les autres. Pour l'eau, afin de baigner l'enfant, il faut aller assez loin, jusqu'à la seule laverie ou auberge communale. Être fatigué par les nuits incomplètes et porter l'eau sur deux paniers à deux, cela me fatiguait beaucoup.

Finalement, l'homme a annoncé que nous allions être transférés dans un logement propre. Cela m'a beaucoup réconfortée et je commence rapidement à rassembler tout ce que nous avons, ce qui ne représente pas grand-chose – c'est l'enfant et son landau, une petite baignoire pour le bain et une malle de livres. Je ne me souviens pas de qui nous a transportés et comment, bien que cela n'ait pas été si loin, seulement 30 km, mais à cette époque, en Australie, le transport était encore mal développé, et il y avait peu de voitures, donc, en voyageant pour la première fois avec un enfant, nous voyons où nous allons vivre. De loin, j'ai déjà aperçu une maison avec des murs et un toit. Lorsque nous sommes entrés dans la maison, il n'y avait qu'une seule pièce terminée, et le reste devait être achevé. Nous étions heureux d'être sur notre propre terre et dans notre maison. Je me suis émerveillée de tout ce que Yuri avait fait en quelques mois, car il avait même creusé un jardin et planté des tomates. Dans la pièce, il y avait déjà un lit pour nous, une table et une armoire, qu'il avait fabriqués, et l'enfant avait son propre chariot à cet effet. L'eau n'était pas encore amenée à la maison, mais seulement sur la cour, et il n'y avait pas encore de lumière dans la maison non plus. Nous utilisions une lampe à pétrole, ainsi qu'une lampe à piles. Je faisais bouillir et chauffer l'eau avec de l'alcool. Maintenant, nous finissons la construction avec deux. J'ai rapidement appris à clouer des clous dans le sol avec un marteau et à aider à la construction autant que j'en étais capable. L'homme est devenu un bon artisan. Il a d'abord fabriqué des meubles pour la chambre de l'enfant, dans laquelle nous vivons, car cette pièce sera bientôt pour la petite. Nous achevons déjà la deuxième pièce, sur laquelle nous travaillons après son travail de jour en usine, et pas à pas, tout avance. L'enfant a commencé à se mettre à quatre pattes et j'avais peur de la laisser sur le sol, qui n'était pas encore entièrement terminé. Bientôt, l'eau et la lumière ont également été apportées à la maison, ce qui a accéléré notre construction, car nous pouvions travailler le soir. Yuri construisait, et moi, j'aisais ensuite peindé.

Une fois, je posais l'enfant sur la table après le bain, je me suis retournée pendant un moment, et soudain j'ai entendu l'enfant tomber au sol. Cela m'a beaucoup effrayée et j'ai réalisé que je n'étais pas une mère très pratique.

L'enfant a bientôt commencé à marcher. Je manquais souvent de temps pour être avec elle pendant tout le temps, alors elle tombait souvent et se blessait au genou, mais ici, on pouvait acheter des autocollants pour les plaies et l'enfant avait toujours de petites blessures. Une fois, l'homme installait des portes dans une pièce, et par inadvertance, elles lui tombaient au sol au même moment que la petite tombeait vers son père et, par la grâce de Dieu, elle n'a pas heurté ces portes. Cela nous a tous les deux tellement effrayé que j'ai décidé de ralentir, afin de voir ce que l'enfant faisait. Finalement, la deuxième chambre, la cuisine, la laverie et la vie sont devenues beaucoup plus faciles. Dans le jardin, les tomates de l'homme et nos concombres et oignons, ainsi qu'un chrétan ont été plantés pour la saison, que l'homme a reçu d'un Européen lors d'un travail, car en Australie à cette époque, personne ne connaissait le chrétan et l'ail.

Lorsque nous vivions à Granville, ce secteur était celui des personnes plus pauvres qui vivaient dans des immeubles d'habitation gouvernementaux, mais il y

avait beaucoup de personnes qui avaient leurs propres maisons et de beaux jardins fleuris. Ceux qui vivaient dans les bâtiments gouvernementaux plus pauvres travaillaient dans les usines et d'autres travaux ordinaires et étaient majoritairement de tendance communiste. Puisque le gouvernement australien nous avait emmenés en Australie, nous devions exécuter notre contrat là où ils nous disaient. J'avais déjà une petite fille et je ne travaillais pas, tandis que mon mari travaillait à l'usine en trois équipes.

420

À l'autre bout de la rue, devant notre maison à Granville, vivait une belle famille australienne, composée de deux adultes et d'un adolescent, John. Nous ne nous fréquentions pas souvent avec eux, car cet homme allait en bus travailler au bureau, tandis que mon mari allait à la fabrique à vélo, souvent pour d'autres changements. Derrière notre maison se trouvait un parc où les enfants jouaient souvent. Le fils de nos voisins, John, jouait souvent au ballon et creusait des trous dans notre quai. Ce ballon passait souvent dans notre jardin, derrière la maison, où nous cultivions des légumes et où notre chien était attaché. Quand mon mari dormait après sa nuit de travail, et que les enfants jouaient près du quai, près de la maison, je sortais et leur demandais de s'éloigner de la maison et de ne pas frapper leur ballon contre le quai, car c'était un bruit fort qui réveillait mon mari. Tous les enfants étaient polis et obéissaient, sauf John. Il continuait de frapper son ballon près de la maison, contre le quai, jusqu'à la chambre à coucher de mon mari. Je sortais à nouveau vers le quai et lui demandais de ne pas creuser son ballon là, et il continuait à faire ce qu'il faisait, frappant son ballon directement contre les fenêtres de notre chambre. Alors, je lui menaçais que je le dénoncerais à sa mère. Et il, sans aucune réaction, continuait son travail. Je m'approchais immédiatement pour qu'il me voie et allais voir sa mère. Après l'avoir saluée poliment, je lui racontai tout. Et elle répondit immédiatement : « Ce n'est pas mon John ». Et elle ajouta que mon jardin était sale. Il est vrai que j'avais des fleurs devant ma maison, et dans mon jardin, derrière la maison, poussaient différents légumes, tandis qu'elle cultivait des roses. Quelques instants plus tard, un garçon qui avait joué avec John arriva et dit qu'il était lui-même qui frappait le quai. Et je lui demandai immédiatement : « Et combien Mrs Barthalamur vous a-t-elle donné pour cela, 5 shillings ? ». Ainsi, certaines mamans éduquaient leurs enfants.

La météo était très chaude pendant longtemps, et la nourriture commençait à se détériorer. Personne n'avait de cave sous sa maison, comme nous en avions autrefois en Ukraine, mais il y avait un réfrigérateur, comme une petite étagère au froid. Une fois par semaine, on apportait en charrette, avec un cheval, un gros bloc de glace, on le rapportait à la maison et on le mettait dans ce réfrigérateur. Aussi, on livrait chaque jour du lait et du pain, qui était de blé et de la même forme et de la même qualité. Si quelqu'un ne pouvait pas être à la maison pendant la journée, on exposait à la porte la vaisselle, l'argent et une note indiquant ce qu'il fallait. À cette époque, les gens étaient ici honnêtes, et nous ne fermions pas longtemps les portes de nos maisons, et nous laissions souvent divers objets devant ou derrière la maison.

À Sydney, à la fin de 1950, des offices religieux ukrainiens ont commencé dans l'église catholique australienne, car le père Mykola Kop'yakywskyj, né à Borchewe, est arrivé du Canada en tant que pionnier, premier curé et organisateur de notre vie religieuse ici. Nous avons décidé d'y baptiser notre premier enfant, car la chiesa était trop loin et le transport était difficile. Nous avons baptisé l'enfant

Christina-Orisya. Les parrains étaient Zenon Boris « Jean » de Yaroslav et Olena Popok-Mychkowska de Chernivtsi.

Une vie sociale ukrainienne organisée a commencé à Sydney, car la plupart de ces nouveaux arrivants, comme nous, effectuaient leurs contrats de deux ans signés dans la ville ou à proximité, car beaucoup était reconstruit, était développé et il y avait beaucoup de travail divers.

425

L'uomo terminé son contrat de deux ans et en a commencé un nouveau, cette fois plus proche, sur une usine qui fabriquait diverses choses en amiante, principalement pour les constructions. Son salaire était déjà plus élevé. Après la période contractuelle, les gens avaient le droit de vivre de manière permanente dans ce pays, et après cinq ans de séjour, ils pouvaient obtenir la citoyenneté. Au début, nos gens n'avaient pas pressé de demander la citoyenneté, car ils croyaient que des changements allaient avoir lieu en Ukraine et qu'ils retourneraient un jour en Ukraine, qui avait besoin de bons spécialistes.

L'homme, Yuri, acheta un vélo d'occasion et l'utilisa pour aller travailler. Il y attacha également un siège pour enfant et l'utilisa pour faire des courses à la maison ou pour faire une promenade avec son enfant. Le week-end et les jours fériés, il allait en train à Sydney pour assister aux services religieux célébrés par le père Kop'yakiwskyj, puis il achetait notre journal, « La Pensée Libre », il se rencontrait avec ses amis, il se familiarisait avec de nouveaux Ukrainiens, où des discussions étaient menées sur notre vie, ici, d'ensemble, et publique. Notre première émigration de masse vers l'Australie était politique, car elle était nationalement consciente. Des gens de tous horizons, y compris ceux qui avaient été transportés de force pour travailler en Allemagne, des militants, des soldats de la lutte de libération, des réfugiés persécutés par le pouvoir soviétique communiste, sont venus ici. Il y a donc beaucoup d'intellectuels conscients. Nos colons, dès leurs premiers pas sur cette nouvelle terre, ont commencé à se regrouper, à poser les fondations et à créer une vie publique, nationale et organisée commune. L'homme, Yuri, ne revenait pas seulement physiquement exalté de ces discussions, mais aussi spirituellement et satisfait des actions publiques communes auxquelles il participait également.

Comme toujours, notre énergique féminité nous poussait vers l'avant. Dans la ville de Kovra, dans le camp où se trouvaient des femmes avec leurs enfants, dont les maris étaient exilés loin pour des travaux contractuels, sur l'initiative de la magistrée Irina Pelenskaïa, en septembre 1949, nos femmes ont organisé l'organisation féminine Union des Ukrainiennes. Dans le camp de Kovra, nos femmes ont immédiatement commencé à mener un travail éducatif, de soutien et caritatif. Elles faisaient des rapports, des groupes de discussion, organisaient des divertissements et des expositions d'art populaire ukrainien. Ils ont créé les premiers jardins d'enfants ukrainiens, une école, un chœur et un groupe de danse et ont participé à de nombreux concerts dans le camp et ont joué dans les environs de la ville.

Nous étions une émigration politique et nous avons commencé à diffuser des informations véridiques sur l'Ukraine. Pourquoi nous étions ici et où se trouvait l'Ukraine, car la population australienne locale n'en savait rien, car l'Union Soviétique se présentait dans le monde libre comme « la Grande Russie » par les

Russes.

Lorsque les hommes terminaient leurs contrats de deux ans, les familles ont commencé à quitter les camps ensemble, à chercher un logement, autant que possible dans les banlieues, où il était facile de trouver un nouvel emploi. Souvent, plus de familles ukrainiennes se regroupaient dans une même région, et elles organisaient alors immédiatement une vie publique commune, et le féminin créait des branches de l'Union des Ukrainiennes, menait des jardins d'enfants, des écoles, une activité culturelle et éducative, et regroupait le féminin dans l'organisation féminine Union des Ukrainiennes. Près de la ville de Sydney, Irina Pelenskaïa a organisé la première branche de l'SU, la branche nommée en l'honneur de la princesse Olga. Je suis également devenue membre de ce département. Nos professionnels, qui avaient terminé leurs contrats de deux ans, des travaux physiques difficiles, recherchaient un emploi dans leur domaine. Seuls nos médecins devaient encore étudier pour exercer leur profession.

430

L'homme a pris à fixer sa maison un jeune couple italien, nouvellement arrivé, comme nous. Le jeune Italien travaille là où mon mari travaille, et la femme a abandonné son travail, car elle était fatiguée. Ils sont un bel ensemble, nous nous y engageons en anglais, et la jeune Italienne veillera sur notre Orisia, tandis que moi je retournerai travailler. J'achète un vieux vélo et je vais au travail, à l'usine de fibrociment où travaille mon mari. Je travaillais uniquement le jour, et mon Yuri travaillait en trois équipes. Nous sommes satisfaits, car maintenant, deux personnes travaillaient à l'usine, où il y avait un salaire plus élevé, et nous pourrions rembourser nos dettes plus rapidement.

À l'époque, nous ne savions pas que le fibrocement était nocif pour la santé. Ce n'est que quarante ans plus tard que l'on a reconnu sa dangerosité, lorsque beaucoup d'employés de cette usine étaient morts ou souffraient d'une terrible maladie – le cancer.

Mon mari pensait constamment à la manière de créer sa propre entreprise. Bien que nous ayons encore une dette impayée sur la première maison, mon mari a contracté un nouveau prêt auprès de la banque et a acheté un terrain pour la construction d'une deuxième maison, à trois kilomètres de notre maison, où nous habitons. Il a rapidement élaboré un plan pour une maison un peu plus grande et meilleure, a commandé les matériaux pour la construction, et après le travail et pendant son temps libre, il a commencé à construire, car il se considérait comme un expérimenté bâtisseur. Nos bons colocataires nous ont prévenu qu'ils allaient déménager dans la famille italienne, car leur famille allait bientôt s'agrandir. Je continue à travailler à l'usine et, par nécessité, j'aide Yuri à construire. Nous allons à vélo avec notre enfant et à la construction. Après un certain temps, mon mari a de nouveau amené à notre maison un autre jeune couple italien avec une petite fille. Je retourne à mon travail à l'usine où travaille mon mari, il travaille à d'autres heures et dans d'autres sections.

Cette famille italienne ne comprenait pas très bien l'anglais, et ma modeste latin était déjà oubliée, nous ne nous engageons pas beaucoup. L'Italienne aime cuisiner, nous avons une cuisine commune et elle nous invitait souvent à son délicieux « spaghetti bolognaise », ou à une bonne tasse de café. Nos filles s'amusaient et se produisaient joyeusement ensemble, créant leur propre langue

commune. Mais le temps a passé et la famille italienne a trouvé un nouveau logement et s'est déplacée loin de nous. J'ai commencé à emmener ma fille Orisia au jardin d'enfants australien, qui était non loin de notre maison. L'enfant ne connaissait pas l'anglais, car nous ne l'utilisons pas entre nous, alors je demandais à l'enseignante qu'elle y fasse attention et l'enfant apprendra bientôt.

L'enfant revenait toujours de l'école satisfaite d'avoir appris une nouvelle chanson ou un poème. Elle chantait ou récitait et demandait des explications, car elle ne comprenait pas encore tout. Je pouvais parfois deviner que certains mots ne convenaient pas à la chanson, alors je me dirigeais et demandais à ma bonne voisine australienne. Parfois, elle ne connaissait pas ces chansons ou ces poèmes, alors elle demandait à ses enfants. Et ainsi, ma fille et moi avons étudié les chansons ou les poèmes australiens pour enfants. En deux mois, Orisia avait appris l'anglais et plus tard obtenait toujours d'excellents résultats en anglais à l'école.

435

L'homme, en rentrant du travail à bord d'un rover, heurte un camion, tombe et se casse l'omoplate. Il ne pouvait pas travailler jusqu'à ce que son bras soit bandé, mais nous continuions à construire la deuxième maison. Pour moi, c'était désormais un travail de construction plus important : mélanger le ciment avec du sable, servir des briques, car il ne restait qu'une seule main fonctionnelle, et l'autre ne faisait que la soutenir.

Notre voisine, une Australienne âgée, observait notre travail et devait s'étonner de la difficulté de notre labeur, et nous apportait quotidiennement du thé et des biscuits fraîchement sortis du four. Orise, si elle était avec nous, prenait sa compagnie, montrait ses fleurs, son petit chien, et nous allions ensemble faire nos promenades. L'enfant voulait désormais avoir son propre chien et nous avons été obligés d'amener un chiot de deux mois offert par un compatriote ukrainien. Son mari l'a appelé « Zoulik », car il nous causait beaucoup de problèmes, emmenait des chaussures pour enfants et d'autres objets, et nous avons perdu du temps à les retrouver.

Finalement, le médecin a déclaré que le bras avait guéri, bien qu'il ne soit pas encore complètement guéri, et l'homme est retourné au travail.

Lorsque mon mari, Yuri, a du temps libre, nous construisons la deuxième maison. Je suis de nouveau enceinte. Il se réjouit de pouvoir avoir un fils et continue de rêver de son propre projet entrepreneurial, car il a une nature très entreprenante.

Nous inscrivons également notre petite fille, Orisa de six ans, à l'école ukrainienne, qui est organisée par la famille Deńysenkiv le samedi. C'est un trajet assez long, car il fallait prendre un bus jusqu'à la gare, puis un train pendant une station, puis encore marcher un kilomètre. Orisa aimait l'école ukrainienne, car elle y apprenait également des danses ukrainiennes et se faisait des amis ukrainiens. Les danses avaient lieu après les cours, ainsi que les autres jours.

440

Avant le Noël latin, notre petite-fille origine, participait à une pièce de théâtre scolaire sur le Sauveur enfantin dans les paillassons. Elle était très contente et



nous en parlait avec enthousiasme, ce qui nous a décidé à mettre pour elle sous le sapin des paillassons avec le Sauveur enfantin. Son mari a fabriqué les paillassons et la 66e a acheté une poupée, l'a habillée et l'a posée dans le foin, dans les paillassons. Elle expliqua à Origine que nous célébrions désormais notre Noël ukrainien et, après le repas de fête, nous sommes allés au sapin. Nous n'avions jamais vu chez notre enfant un tel enthousiasme et une telle joie que ce jour-là, à notre premier Noël, dans notre première maison propre en Australie.

Plus tard, j'ai acheté pour elle une plus grande poupée, l'ai cousue et l'ai habillée en costume national ukrainien, qu'Origine emmenait à l'école et que les enfants australiens admiraient.

En Australie, il y avait beaucoup de travail varié, car après la guerre, le gouvernement australien avait commencé à développer son économie dans divers secteurs. Le continent est très vaste et, à cette époque, il y avait 7 millions de personnes. C'est pourquoi l'Australie, après la guerre, a décidé de faire appel à une main-d'œuvre bon marché, principalement des réfugiés des pays européens, car l'Australie était à l'époque un pays européen. Elle appartient maintenant à l'Asie et reçoit de plus en plus d'immigrants des pays d'Asie et d'Afrique. Maintenant, en rédigeant mes souvenirs, à la fin de 2017, l'Australie compte 24 millions d'habitants.

L'afflux croissant d'émigrants en Australie et le manque de logements ont donné à l'homme l'idée de créer une entreprise de matériaux de construction. Avec des fonds minimes, Yuri s'est mis à l'œuvre pour réaliser son propre projet. Son idée était très intelligente et aussi son courage, comme dans les rangs de l'UPA. C'était un travail considérable pour une seule personne, donc l'homme a pris un Ukrainien, Iosif Rogozhinsky, qui travaillait avec lui à l'usine. Puis l'homme a vendu notre deuxième maison et a remboursé sa dette et, avec Iosif, ils ont acheté un terrain à l'usine, à 30 kilomètres de notre maison. Ils ont acheté également un camion porteur d'occasion et, pendant leur temps libre, nous, deux familles, nous sommes allés construire la clôture, faire la porte et préparer notre entreprise.

Souvent, mon mari, Yuri, avec son associé, Iosif Rogozhinsky, se rendaient pendant quelques jours, avec leur camion porteur, dans la partie de l'Australie où il y avait de grandes forêts et des exploitations forestières où les arbres étaient abattus, puis dans les ainsi appelés « Timber Mills », les ébénères, où le bois était transformé en matériaux de construction. Ils y achetaient et transportaient la matière première à notre nouvelle entreprise de construction, enregistrée sous le nom de « BAROTIMBER ». Lors de ces voyages, ils rencontraient souvent des aventures, car ils chargeaient des charges lourdes et le vieux camion leur indiquait ses faiblesses sur le chemin. Mais mon mari, Yuri, savait toujours comment se débrouiller et sortir des situations difficiles, imprévues et les plus pénibles. Le travail était épuisant, mais le rêve d'une entreprise privée florissante, qui serait un soutien et une aide pour les familles ukrainiennes et pour le développement de la vie publique ukrainienne, sur la terre australienne lointaine, prévalait et donnait des forces et de l'inspiration pour que les projets entrepris et les rêves chéris deviennent réalité.

6718 juin 1956, notre deuxième fille, Irina-Oksana, est née. Il est devenu plus difficile pour moi d'aider Yuri dans la construction de l'entreprise, et également de faire voyager notre aînée, Orisa, avec le nouveau-né, les samedis jusqu'à l'école ukrainienne. Parfois, Orisa devait aller seule, car elle connaissait déjà bien le moment et l'endroit où prendre le bus pour passer au train, puis marcher presque un kilomètre à pied. J'avais beaucoup de peine pour cette petite Orisa de sept ans, mais elle aimait tellement l'école ukrainienne, et encore plus après les cours, les danses ukrainiennes organisées par les mêmes professeurs, Denisenko.

Un samedi, il est arrivé quelque chose à Orisa qui a dû nous faire changer de logement. En rentrant de l'école, elle a perdu l'argent destiné à payer le trajet en bus qu'elle devait prendre pour rentrer à la maison après avoir fait le train. Sans argent, elle a décidé de rentrer à pied, en suivant le même chemin que le bus, mais elle s'est perdue, car le bus tournait dans toutes les rues et les ruelles, prenant des passagers jusqu'à la gare. À cette pauvre Orisa, il lui fallait alors retourner et recommencer pour se souvenir précisément du trajet du bus, car elle ne savait pas où aller.

J'étais impatientte quand le bus est arrivé, mais il a roulé sans s'arrêter. J'ai commencé à m'inquiéter, différentes pensées se bouscullaient dans ma tête. Yuri était au travail, il n'y avait personne à proximité pour qu'il puisse utiliser le téléphone. Le soleil brûlait dehors. Le temps passait et Orisa avait disparu... Je paniquais, que faire ? Je lui ai mis dans le petit chariot la petite Oksana et je suis allée à la gare. Après un certain temps, j'ai vu ma Orisa, qui, d'un pas décidé, me rejoignait. L'embrassant, j'ai pleuré, car son joli visage était tellement rouge et chaud, comme une petite tarte, et sur sa tête, une bande rouge flamboyante séparait les deux tresses de ses cheveux bruns. Épuisée, assoiffée, mouillée, car la sueur coulait, mais avec un sourire qui irradiait le plaisir, la joie et la confiance qu'elle suivait le bon chemin, car elle a vu que notre maison était bientôt à portée de main.

Mon mari, Yuri, est rentré du travail tard le soir, ne voyant pas les filles comme d'habitude, car il partait tôt, au lever du soleil, et il rentrait quand les étoiles apparaissaient dans le ciel, car il disait : « On ne rattrape jamais le temps perdu, même avec un cheval ». Les enfants étaient déjà endormis. Je lui ai raconté les aventures d'Orisa. Après avoir réfléchi, nous avons décidé que nous devions déménager plus près de notre entreprise. La même idée avait notre collaborateur, Osip. Mon mari a acheté cinq acres de terre, près de notre entreprise, à environ trois kilomètres, car le prix était presque le même qu'un petit morceau de terre pour construire une maison près de la ville. C'est ce que lui avait fait Osip.

Mon mari était très content de nos cinq acres de terre. Le terrain est un peu vallonné, entouré de champs vastes et de beaux paysages qui s'entremêlent avec d'autres exploitations agricoles et des vignobles, et à trois kilomètres s'écoule la rivière Nepean.

450

683 cette colline vertissent, couverts d'euphrates arbres toujours verts, pas très hauts «Les Bleues Montagnes». Le nom des montagnes «Bleues» vient du fait que les feuilles d'euphrates, au contact du rayonnement solaire, évaporent l'huile, ce qui donne une teinte bleue à l'air. Ces magnifiques vues lui rappelaient son village natal, Loubna, la Lemkivshchyna et les montagnes des Carpates, où il avait passé

près de quatre ans de jeunesse frénétique, passionnée et courageuse.

Tourment, dès notre terrain de colline, il a construit une petite maison à deux pièces et a installé, loin de la route, un vieux four électrique pour faire des confitures et il a prévu la construction d'une cuisine et d'un lavoir. Et nous nous transportons à nouveau, avec deux enfants, dans notre nouveau chez-nous. Nous nous sommes installés comme nous pouvions le mieux, mais nous n'avons pas encore d'eau ici, car il faut faire passer l'eau de la route principale à travers notre long champ, ce qui est assez loin et prend du temps. Je transportais l'eau en fûts auprès des propriétaires dans lesquels nous avions acheté la terre, car leur maison n'est pas très loin de la nôtre.

Bientôt, il a acheté une petite Volkswagen allemande d'occasion pour se déplacer, ces quelques kilomètres jusqu'à son travail, et pour sa fille Orise, il a acheté un vélo qu'elle empruntait pour aller à l'école, en profitant de ce moment. Nous avons très rapidement appris que dans ce secteur rural, vaste et étendu, vivaient aussi des familles ukrainiennes, dont les enfants allaient chaque samedi à l'école ukrainienne, où les professeurs, Ianna Soukhoverska et l'ancien soldat de l'armée des Chevres, Pilipe Kopturak, enseignaient dans un local de l'église catholique australienne.

J'ai commencé à apprendre à conduire, et mon professeur était mon mari passionné, Tourment. Ici, de vastes espaces avec des chemins de terre, qui reliaient les petits chemins à la ville la plus proche de Penrit. Mon mari était un bon et équilibré professeur et j'étais bientôt prête à passer l'examen pour obtenir le permis de conduire et conduire la voiture seule. Le soir, je conduisais sur les chemins de montagne jusqu'au propriétaire pour le lait.

Un soir, en rentrant avec Orise, qui tenait le lait dans un coin de l'étable, sur un chemin de montagne menant à la vallée, ma petite a quelque peu hésité à avancer et a éteint la lumière des phares de la voiture qui nous éclairait. J'ai paniqué, j'ai un peu écarté la voiture et j'ai touché quelque chose, la voiture s'est arrêtée brusquement. Ma petite, assise à côté de moi, s'est lancée à toute vitesse et a renversé une partie du lait, ce qui m'a encore plus effrayée, mais je n'ai pas paniqué, j'ai compris ce qui s'était passé, j'ai allumé la lumière et je suis sortie regarder ce que j'avais heurté. C'était un petit poulailler vert qui poussait au bord de la route. Nous sommes rentrées tremblantes et effrayées à la maison, sommes entrées dans la maison et avons déclaré à mon Tourment que j'avais eu un accident sur la route et que je ne veux plus conduire de voiture, et que je ne passerai pas l'examen, car je n'ai pas besoin de document pour conduire une voiture.

455

69 Mon mari et mon professeur, d'une voix calme mais imperative, m'ordonna de descendre les enfants, déjà endormis, dans la voiture à l'arrière, et de prendre le volant, tandis qu'il s'installait à côté de moi et me donnait les indications, me disant où je devais aller, en soulignant : « Va et pense à la manière dont tu dois faire, parce que la voiture ne fait que ce que tu lui commandes ! » Nous partîmes sur la grande route principale, qui s'étendait d'est en ouest, presque à travers toute l'Australie. J'avais peur, car il était déjà tard, de nombreux conducteurs expérimentés circulaient dans les deux sens de la route. Mais, suivant les ordres de Yuri, je roulai, de plus en plus loin, les Montagnes Bleues ayant déjà disparu

derrière moi, puis, sur la même route, nous retournâmes à la maison, roulant pendant deux heures et demie. J'étais physiquement et moralement épuisée, la sueur coulait en filet de mon front, de mon visage, sur tout mon corps. Cependant, deux jours plus tard, j'ai réussi l'examen, obtenu mon permis de conduire et, avec plaisir, et avec quelques petits incidents, je continue encore à conduire, ce qui fait presque soixante ans.

Le jour suivant, après avoir obtenu mon permis, je conduisais mon mari au travail, ma petite-fille Orisa à l'école, puis je réglai mes propres affaires et celles de mon mari.

Nous, mon mari et mes enfants, roulions dans notre petite "Volkswagen" sur des chemins forestiers, très au nord de l'Australie, à la recherche d'abattages, achetant du bois de charbon bon marché, qui était ensuite transporté par train jusqu'à notre gare la plus proche à Sydney, puis transporté par nos camions benne jusqu'à notre entreprise et transformé en divers matériaux de construction.

L'Australie est un pays très vaste et, plus on s'éloigne des côtes, moins il est peuplé. Les routes étroites, forestières, emmêlées de poussière, s'étendaient sans fin. Nous nous arrêtions souvent et écoutions, d'où venaient les sons de l'abattage de bois et nous y allions. La poussière nous dérangeait, les enfants éternuaient et se plaignaient, mais mon mari savait toujours comment faire rire les enfants, et me convaincait que tous ces inconvénients et ces difficultés étaient pour le développement de notre entreprise et pour notre meilleur avenir. Je lui faisais entièrement crédit, car je n'aimais pas les affaires, ni le commerce, je ne faisais qu'aider autant que je pouvais.

Nous habitions sur une terre de cinq hectares, nous avons créé une ferme, ainsi que nous avons commencé à construire une plus grande maison. Mon mari a acheté une vache, des poules et un cheval pour les enfants. J'étais contente, car nous avions notre propre lait, crème et beurre, heureusement que je savais comment allaiter une vache, car auparavant je devais faire dix kilomètres pour aller chercher du lait chez le fermier qui avait des vaches. Ensuite, mon mari a acheté une autre vache et bientôt le petit veau était une source de joie pour les enfants, bien que cela me demandât plus de travail, car mon mari était constamment occupé à son entreprise, dans laquelle il avait investi son temps, ses connaissances et son expérience, car il était le directeur général et le promoteur de l'entreprise, qui progressait avec succès. J'occupais mon foyer, j'éduquais mes enfants et je consacrais mon temps libre au travail communautaire.

460

70 Chez «BARO TIMBER», l'activité s'était considérablement étendue. On avait acquis divers métiers, des machines et des outils de menuiserie, du matériel technique, utilisés dans le secteur de la construction.

De plus en plus d'immigrants construisaient leurs maisons, parmi lesquels nos Ukrainiens, qui se souvenaient encore de notre appel commercial « chacun pour soi » – et qui apportaient le plus grand nombre de fournitures pour la construction à des prix raisonnables.

Bientôt, dans ce quartier, s'était formée notre communauté ukrainienne. Grâce à

notre entreprise, un petit centre communautaire avait été érigé, où les enfants étudiaient désormais les samedis, leur nombre augmentant constamment. Maintenant, je mène mes filles les samedis à cette école et elle-même a commencé à y enseigner. De plus, mes filles sont régulièrement visitées par une institutrice australienne qui leur donne des cours de piano. La jeunesse se développait et des écoles, des institutions communautaires et des institutions pour jeunes étaient créées, réparties dans les vastes et spacieuses environs de la ville de Sydney. Les jeunes étaient membres des organisations PLAST et SUM (Fédération de la Jeunesse Ukrainienne). Dans notre quartier, le plus éloigné de tous les centres, il y avait un groupe de jeunes, SUM. Je suis devenue éducatrice de jeunes. Une ou deux fois par semaine, je crois plus, après leurs études à l'école australienne, je ramenaient les enfants à notre maison ukrainienne pour qu'ils aient des cours de civisme. Il y avait quinze-cinq d'entre eux.

Nos gens ont commencé à s'organiser de plus en plus dans la vie publique. Ils construisaient ou louaient des maisons à des fins communautaires. Des sociétés et des groupes ont été créés, tels que des chœurs, des groupes de danse, des groupes de théâtre, des groupes sportifs, des organisations : l'Union des Femmes Ukrainiennes, SUM, PLAST. Il était nécessaire d'avoir un centre communautaire plus important, que les premiers organisateurs de la vie publique ont entrepris. À cette époque, le quartier de Sydney, Lidcombe, était approprié, où passaient des trains dans trois directions et où quelques-uns de nos compatriotes s'étaient déjà installés. La première de nos maisons du centre-ville de Sydney a été vendue et une maison populaire générale a été achetée avec l'aide généreuse des Danois de Lidcombe. Une église catholique ukrainienne et trois églises orthodoxes de l'UAOC (Église Orthodoxe Ukrainienne Catholique) ont été construites dans les environs. C'est là que les écoles ukrainiennes ont commencé et que notre vie publique a pris son essor, car les familles, les enfants et la jeune génération ont augmenté.

Bientôt, il manquait à nouveau de place dans la Maison Populaire pour toutes les organisations, sociétés et groupes.

465

Mon mari, Yuri, étant donné son talent de bâtisseur et son esprit d'entreprise, a proposé d'agrandir cette maison ou d'y ajouter un étage. Tous les citoyens n'étaient pas d'accord avec son idée. Comme toujours, nos compatriotes venant de différentes régions de l'Ukraine, chacun avait son propre avis et cela a entraîné des malentendus. Quand je suis maintenant transportée par mes pensées dans le passé, je vois que la cinquième colonne s'est infiltrée également dans notre vie publique ici.

À l'époque, mon mari et nos compagnons ont décidé de construire, non loin de là, un deuxième bâtiment plus grand, celui de la Jeunesse Ukrainienne. Il y a consacré un an de travail quotidien et une partie de ses fonds. Cette maison est devenue très populaire, disposant d'une grande salle où se déroulaient toutes les importantes réunions publiques et nationales. Au bâtiment de la Jeunesse Ukrainienne, en 1970, a été créé un département de l'Union des Ukrainiennes, nommé en l'honneur d'Olga Basarab, co-fondatrice, dont les cofondatrices étaient Elena Шевчик, Sofia Gut et moi. Le département a reçu ici une pièce pour son utilisation, qu'utilisons encore aujourd'hui.

Dans le département, nous avons immédiatement organisé une « Section des

Jeunes » pour nos filles et belles-filles, et le département est devenu grand et populaire. Dans le département, prédominaient nos compatriotes travailleurs et énergiques, originaires du village, venant de différentes régions de l'Ukraine, qui, pour diverses raisons, s'étaient installés à l'ouest, et maintenant, ici, dans ce pays lointain et encore peu connu, outre l'éducation de notre jeunesse, de la nouvelle génération et la préservation de nos traditions et de notre culture, ils racontaient aux habitants les lieux aux conséquences de l'esclavage ukrainien, dont ils ignoraient l'existence, car ils considéraient l'Union Soviétique comme un État russe. Il arrivait souvent qu'il faille se disputer, afin d'éclaircir qui nous étions, quel était notre pays et notre histoire. De nombreuses personnes, même à des postes gouvernementaux, qui avaient obtenu leur éducation dans les universités anglaises, étaient imprégnées d'une idée communiste qui avait atteint également la jeunesse universitaire en Angleterre. Les diplômés de ces universités faisaient des torts à leurs pays et à d'autres, comme l'Anglais Philby l'a fait à nous, les Ukrainiens. La majorité des Australiens et des gouvernements étaient très opposés au communisme et nous avons collaboré avec eux, en particulier avec les organisations féminines.

Notre département de l'Union des Ukrainiennes, Olga Basarab, disposant de nos filles dans la « Section des Jeunes », qui étudiaient dans les universités et connaissaient toutes les règles officielles locales, a commencé à mener une activité extérieure. Nous avons commencé à publier et à distribuer des tracts sur notre histoire, notre culture, les raisons et les circonstances de la présence de leurs parents ici, sur nos femmes en Ukraine, brutalement transportées en Sibérie dans les Gulags et qui s'étaient battues pour elles.  
Mon voyage en Ukraine.

470

1991. Just as the half-century elapsed since I left Ukraine, and all those years I had dreamed of seeing it again, my dream finally came true and we were going to Ukraine... To avoid the flight through Moscow, we ordered a Yugoslavian Sydney-Belgrade-Kyiv aircraft. Our first disappointment occurred at the 72 Belgrade airport, because we still had to fly through Moscow to get to Kyiv, which prolonged our flight by several hours and added to our anxiety.

Finally, we landed at the airfield in Kyiv, on our native soil. Joy and regret, because immediately one notices the communist economic system. The road to the airfield needed repairs, the buildings were dilapidated, and foreign aircraft were not visible. The control carried out by young men in military uniforms passed quickly and without incident.

Six members of the family were waiting for us all day. A joyful, pleasant, and unforgettable meeting and the beginning of our long-awaited journey through Ukraine. We spent five days examining Kyiv from top to bottom, truly a beautiful city! There was a lot of greenery, parks, trees, ancient monuments from the times of the princes, and all this was interwoven by the mighty Dnipro River with several large bridges.

On the peaks, golden domes of our shrines shone, the remains of historical walls were visible, the restored Golden Gates. Here everywhere one could feel the traces of princely glory. The shrines are now being restored and renovated, such as St. Sophia's Cathedral with its magnificent frescoes, the bell tower is almost

completely restored, only without bells. There are many archaeological excavations and exhibits in the museums, of our glorious past, but the inscriptions are in Russian, sometimes bilingual.

In St. Sophia's Cathedral, in a corner, stands the solitary sarcophagus of Yaroslav the Wise, and in the second, unfinished part of the museum, there is the sarcophagus of St. Princess Olga, transferred from the Decent Church. In the museum there is a fragment of Kyiv Polesia of the 11th century, a model of Ancient Kyiv and many plans of Kyiv churches.

475

Les sanctuaires de la Lavra des Pechersk, qui ont été détruits et pillés par le régime communiste, sont également reconstruits et restaurés. Une église des Saints, fortement pillée, construite par le hetman Mazepa. Une partie du bâtiment monastique a été réaffectée aux usages communistes. On y ressent encore un esprit russe. Les moines, principalement jeunes, parlent et célèbrent la messe en russe. Récemment, de nouveaux passages et routes ont été aménagés ici, et de nombreux cryptes contenant les reliques de nos héros illustres ont été détruites, ne laissant que, à l'encontre de tout, la crypte de Kochubei. Elle a été comblée, sur ordre de Raisa, de la fontaine monastique historique, et une colonnade a été érigée à sa place. De tels aménagements irréfléchis pourraient provoquer des glissements de terrain et la destruction de parties de la Lavra, nous l'a dit notre guide.

À Kiev, il existe de nombreux nouveaux bâtiments gouvernementaux communistes, et le plus imposant est celui du Parti Communiste. Certains sont maintenant fermés et renommés à d'autres fins, comme le musée de Lénine. Dans le beau parc au-dessus du Dniepr, se dresse le bâtiment de la Verkhoyna Rada d'Ukraine, où nous avons rencontré les députés Yavorski et Derkach. Yavorski a demandé de transmettre aux Ukrainiens d'Australie que tous les colis destinés aux enfants des Chornobyl ont été reçus, certains avec un certain retard, et qu'ils ont été distribués aux enfants. Il a demandé de faire expédier à l'avenir uniquement à la Verkhoyna Rada, à son nom, car ils sont en mesure de les recevoir rapidement et sans entrave.

À Kiev, nous avons rencontré Mariyka Chygryn, qui a défendu la Tour et d'autres patriotes arrêtés.

Dans le parc, près de la tombe d'Ascalon, nous rendons hommage aux héros-combattants de Krut, enterrés à proximité, mais peu savent de cela ici pour le moment. De nouveaux bâtiments résidentiels, que nous appelons des flèches, ont été construits sous un même titre dans toutes les grandes villes d'Ukraine, ainsi que dans d'autres pays communistes. Ils sont très encombrés, gris et austères, mal construits ou inachevés, mais nos gens y ont aménagé de beaux, propres et confortables logements. De meilleurs immeubles d'habitation ont été construits pour les héros de la guerre et les invalides de la "Guerre intérieure", mais c'est là que vit l'élite communiste et sa famille. Ce qui est particulièrement frappant à Kiev, c'est la stature maladroite et haute de la statue-musée de la "Grande Guerre Intérieure" au-dessus du Dniepr, que les habitants de Kiev appellent « une vieille dame de fer effrayante », avec une grande épée et un bouclier à la main, et cette épée est étrangement tournée vers le nord. De plus, un grand arc-en-ciel sur la colline de Volodymyr, qui unit deux peuples pour

l'éternité et que regarde une statue de Volodymyr le Grand, à distance. Il nous a été très étrange et regrettable de lire à Kaniv sur le monument du communiste Vatutyn, exterminateur du peuple ukrainien, qui a été éliminé par l'UPA, l'inscription en ukrainien de la gratitude du peuple ukrainien. Quelle indifférence !

Nous quittons avec regret notre capitale magnifique et nous dirigeons à travers des villes, des villages, des villages kolkhozes en direction de Ternopil et Berezhany, via Zhytomyr, Berdychiv, Winnitsa, Khmelnytsky, où vit une grande famille.

480

Nous admirons la magnifique nature ukrainienne, le vert, les arbres qui bordent toutes les routes, la terre fertile, où le noir sol est comme de l'huile et, en même temps, douloureusement épuisé cette belle et riche terre de notre pays. Le long des routes, on rencontre souvent l'inscription « Protégez la nature mère ». Nous avons traversé de nombreux champs de kolkhozes, mais, d'une manière ou d'une autre, nous avons vu très peu de travailleurs dans les champs, seulement dans les champs de betteraves sucrières, nous avons vu comment ces longs champs étaient cultivés par des femmes avec des pioches et quelques hommes. Entre Kiev et Kanev, nous nous émerveillons devant de vastes champs de blé d'automne en fleur.

Les routes entre les grandes villes sont assez bonnes, mais dans les villages, il est très rare de trouver une bonne route. À Kiev, de l'aéroport au centre-ville, il y a une nouvelle route bien entretenue, car on y transporte souvent des personnalités et des invités célèbres. Il y a beaucoup de voitures, même dans les villages, certaines personnes en ont. Les conducteurs ne prêtent presque pas attention aux piétons, même dans les grandes villes où il y a des passages piétons. C'est le culte impoli de la communauté moscovite : impolitesse sur les routes et les passages piétons, service clientèle peu aimable dans les magasins, les restaurants, les hôtels, ainsi qu'un excès de superstition.

En traversant les kolkhozes, nous remarquons l'inefficacité. Machines de kolkhozes abandonnées, outils de travail, bâtiments de kolkhozes et le travail apathique des gens. À Winnitsa, nous nous sommes arrêtés pour rendre hommage à nos patriotes, torturés ici par les ennemis. Nous nous arrêtons également sur le pont de la rivière Zbruch, qui divisait notre Ukraine en deux parties. Immédiatement, nous remarquons qu'une partie brille de conscience nationale, et que l'autre vient de voir les portes de la lumière s'ouvrir.

En Galicie, dans chaque village et chaque ville, il y a maintenant des tombes hautes pour les héros d'Ukraine. Sur les tombes, flottent les drapeaux bleu et jaune, les trèfles dorés brillent et on lit : « Aux héros tombés pour la liberté d'Ukraine » ou « Les Sich Riflemen et les combattants de l'OUN-UPA ». Partout, les églises sont reconstruites et restaurées, ainsi que de nouvelles sont construites. Les drapeaux bleu et jaune ne sont pas seulement sur les bâtiments principaux des institutions, mais aussi sur les bâtiments privés. Maintenant, lorsqu'on construit de nouvelles maisons, on peut souvent voir des trèfles intégrés et des inscriptions : « Gloire à l'Ukraine ! » Au-delà des routes, on peut voir des croix, comme autrefois. En Ukraine, il y a de très beaux abris routiers pour les arrêts de bus, faits de mosaïque avec des motifs populaires.



Nous entrons à Ternopil et nous réjouissons. On ne voit plus là les restes du communisme. Lénine a été renversé, à la place des moissonneuses-batteuses et des marteaux, il y a des trèfles, les slogans communistes sont des slogans patriotiques. La ville est petite, belle, propre et regorge de drapeaux bleu et jaune. Il faut souligner que dans toute l'Ukraine, toutes les villes sont propres. À Berezhany, nous avons été frappés par le fait qu'il y avait encore Lénine et que l'on pouvait voir encore des moissonneuses-batteuses et des marteaux. Berezhansky était une partie très consciente de l'Ukraine, d'où sont issus de nombreuses personnes importantes, mais pendant l'invasion communiste en 1944, la population consciente s'est réfugiée à l'ouest, et les jeunes se sont joints aux rangs de l'UPA. Nous avons visité une famille ici et nous avons même envisagé de créer une entreprise coopérative.

À Berezhany, il reste des ruines de châteaux, un gymnase, une belle église Saint-Nicolas, qui avait été fermée en raison de désaccords interconfessionnels et nous avons écouté le culte le dimanche avec notre famille sur la rue devant l'église, sous des parapluies, car il pleuvait.

485

À la périphérie, dans le village de Rai, se dresse un chêne de 600 ans, offert par Bohdan Khmelnytsky, entouré de bagues de fer pour la protection. Il mesure deux mètres et demi de diamètre et sept mètres de volume. C'est témoin de notre histoire. Des Бережан à Galich et Ivano-Frankivsk, car l'homme devait y rencontrer le chef de l'organisation de l'UPA en Ukraine. Ivano-Frankivsk est une grande et belle ville avec des parcs et de nouvelles constructions. Sur le bâtiment du Roulé, un grand drapeau bleu et jaune était accroché, des chansons patriotiques résonnaient à travers un microphone et un grand écriteau portait l'inscription : « Ne pas signer de traité ! ». Du président de la conseil régionale, M. Yakovyna, nous avons reçu des informations selon lesquelles, dans les environs de Kosiv, le conseil local voulait vendre une maison de vacances non terminée, ce qui a intéressé mon mari.

Nous partons en direction des Carpates vers Nadwórnia, Délyatyna, Vorochta, Kosmach, Kosiv, Kolomyia. Les pentes montagneuses sont comme de magnifiques peintures. Il y a beaucoup de stations de vacances, d'hôtels, mais il est impossible pour les touristes de trouver un endroit pour se détendre. L'accès est seulement pour les membres du parti, qui sont nombreux ici pendant l'été, principalement des Russes, ou d'autres qui parlent seulement russe. Il est probable que ces stations de vacances seront un jour seulement pour les touristes.

Nous avons passé la nuit dans une maison de vacances pour les jeunes à Sheshorach. À Kosmach, nous avons vu l'église à propos de laquelle Valentin Moroz l'a autrefois écrite et la plus belle tombe élue pour les Héros d'Ukraine.

À Kosiv, nous cherchions une maison. Suivant les indications, nous nous sommes arrêtés sur un terrain pittoresque sous les arbres, où il y avait de belles constructions, un parc et un petit lac. Nous avons vu quelques hommes corpulents cuisiner de la viande sur un feu et entendu des voix féminines dans le bâtiment. Nous demandons : « Est-ce que c'est ce bâtiment, ou est-ce à vendre ? » Nous recevons la réponse : « Non, pas du tout ! Il a été construit pour le peuple ! » Déjà dans la voiture, nos câbles expliquent avec un sourire : « Nous savons pour quel

peuple, pour ces corpulents et autres agents du KGB et leurs amants. » Nous traversons Yaremche. Nous entendons le bruit de la cascade, il y a un bel hôtel, des cabines pour les pionniers, mais il y a aussi beaucoup de « zaïds » (installations). Nous nous arrêtons près de la falaise de Dovbush et continuons vers Vorochta.

À Kolomyia, nous rencontrons des guides du Roulé et visitons un beau grand musée guégué dans l'ancien Palais du Peuple.

490

Nous allons à Strijia. Ces charmants villages avec leurs habitations des années 1940, mais ici aussi le communisme a une hiérarchie "entrée". Nous passons par Tuchly où Ivan Franko a écrit "Zahar Berut" et ici se trouve un monument à Franchou. On s'arrête à la Désiré où on a retrouvé les canalisations d'eau. Comme nous l'expliquent, il y avait une grande révolution ici, beaucoup de gens allaient vers cette eau pour boire et maintenant il y a un peu de calme. Nous passons par Truskavie, longtemps connu comme le centre touristique et les bains de vapeur médicaux. Il y a beaucoup d'hôtels de repos dans ce village mais aussi ici des gens qui viennent du pays.

Nous passons par Borislav, Drohobycz, près de Lvov, par Zolotki jusqu'à mon village natal Bobrodi. La première halte est une église restaurée, la première école, le quartier et les tombes de mes parents et de ma famille. Le village est difficile à découvrir. De nombreuses nouvelles maisons, d'autres routes, pas de passants, des terrains de jeux, des puits où il y avait des femmes qui se lavent leurs cheveux, travaillent, boivent du lion, coupent les champignons et je me baignais ici pendant l'hiver. En bordure de la ville, j'ai cueilli des fruits et des champignons, une tombe avec un trèfle et des drapeaux, où ont été tués des soldats UPA, peut-être des amis ou des camarades de classe. Mon frère me raconte qu'il a participé à la bataille quand il était jeune et que ce fut le Sibérie, où 76 personnes y sont mortes pendant une révolution paisible dans un bois, les événements étaient terrifiants et beaucoup d'hommes ont péri. Nous allons ensuite jusqu'à Sokal, où vit ma sœur. C'était une très forte cité patriotique, des gens qui remplissaient la Berezu Kartuzky, et par là le front de Sibérie. Ce sont quelques anciennes autorités UPA, mais l'une des plus importantes est Vasily Sidor-Shelstey. De même notre célèbre Vladimir Makarov, qui a traversé les türmes, le front de Sibérie et la bataille UPA et a perdu une jambe. À Sokal, on ne voit plus rien du communisme. Tous sont prêts à l'industrie patriotique et à la reconstruction. Là je suis allée à une école, les couloirs qui expliquent l'histoire de la ville et des compétitions nationales pour l'Ukraine. À Sokal, j'ai rencontré des membres du Syndicat des Ukrainiens. Ils sont très patriotes, ils ont beaucoup d'énergie et d'enthousiasme. Ils font une grande partie de leur travail pour renforcer la nationalité, culture et traditions. Ils préparent et participent à diverses cérémonies nationales et traditionnelles, créant des équipes dans les villages environnants. Certains ont organisé une révolution Sibérie. J'aurais aimé que toute l'Ukraine soit aussi forte. Cela m'a donné un chapeau de la Société Sokal, dont je lui ai transmis à la Musée Syndicat des Ukrainiens d'Australie. À Sokal, nous avons traversé Stoyanov jusqu'à Berezhestchka. Où se sont déroulés les cérémonies pour les tombes de guerriers kazach. Des centaines d'autobus et plus encore de voitures ont sillonné toutes les routes vers Berezhestchka. Toutes les routes étaient bordées, ensuite il fallait aller à la tentation. Quelques milliers de personnes se sont rassemblées avec des pancartes et des slogans. Il y avait environ 700 000 personnes. Ce cimetière d'hommes avec des pancartes était très impressionnant

car c'était une manifestation nationale pour l'autonomie du pays. Le patriarche de la Patriarcat UAPC, Mstyslav, parlait aussi à ce monument. Il a dit qu'il avait été très intelligent et il a eu un discours très délicat. La tête de la République Populaire d'Ukraine, Kryvyi Rih, a dit que le traité de paix ne valait pas l'autonomie du pays. Nous sommes arrivés à Lvov où j'ai rencontré avec la présidente de la Syndicat des Ukrainiens, Mme Karzyna. J'étais invité pour un débat sur les 60 ans du Sport Club "Ukraine" qui a eu lieu en Sibérie et a été très populaire à travers le monde. Je suis également arrivée avec une journaliste et d'autres personnes. Nous avons rencontré aussi un commandant UPA après la Chuprin, Mme Kukov, ainsi que Hmaro, Mme Stecky et d'autres. Nous étions avec les Basi dans l'anniversaire de la rédaction de la "Za Velii Ukraina". Certes, nous avons été surveillés par une 77 communauté communiste qui a observé nos activités pendant deux nuits à la gare, nous sommes passés sur un hôtel privé. Mais ils ont trouvé notre chemin et sont arrivés dans l'hôtel le lendemain soir en me donnant des pas de nuit pour entrer.

495

De Mme Kwartchian, j'ai appris que dans la station balnéaire de Brzuchowce, près de Lviv, des enfants de Rivne et de Koowel, qui avaient subi les effets de la radioactivité de Tchernobyl, se détendaient et que j'y les ai visités. Il s'agissait d'enfants de deux écoles, ils ne semblaient pas très malades, mais pâles, et aucun traitement n'avait été administré à eux. On leur fait manger cinq fois par jour, on leur donne des vitamines et des médecins s'occupent d'eux. Ils n'avaient pas encore fait contrôler leur état de santé. Nous leur avons offert un souvenir. J'ai appris que dans les environs de Lviv, 3500 enfants tchernobyliens se détendaient déjà. C'était la conseillère régionale de Lviv qui les avait envoyés. Je crois que d'autres régions ont fait de même. La Fédération des Ukrainiennes s'est également renseignée sur ces enfants et continuera à les aider. Pour les revenus, les femmes associées vendent des broderies que les touristes achètent. Elles ont besoin de fil, de toile et de petits rubans.

À Lviv, il y a beaucoup de beaux parcs, mais le parc de Stryj est l'un des plus anciens et des plus beaux de Lviv, où se trouve le saule pleureur de Taras Шевченко, une branche de saule importée par une délégation d'écrivains ukrainiens soviétiques le 22 mai 1961, à l'occasion du centenaire de la mort de Шевченко, depuis la terre du Kazakhstan, où il était emprisonné. Taras Шевченко a planté le saule lorsqu'il était incarcéré au Kazakhstan et qu'il y conserve.

Nous avons visité le château de Wysoki Zamok, où flotte le drapeau bleu et jaune, la Forêt de Шевченков, la cathédrale Saint-Ierre, des musées, l'opéra «Maroussia Tchourai», des concerts, le cimetière de Bilhorodka, la maison où est mort Tchouprinka et nous avons parlé avec une personne qui avait été témoin de cet événement.

L'Ukraine est belle, riche, mais négligée. Les Ukrainiens sont bons, sincères, travailleurs, mais le régime communiste les a rendus méfiants, effrayés, paresseux.

Les gens en Ukraine sont bien habillés partout, sauf chez les vieilles femmes dans les foulards dans les villages. Les maisons dans les villages sont la plupart du temps neuves, souvent à un étage. Presque dans chaque maison il y a des tapis

sur les murs, que ce soit dans les villages ou dans les villes. Les maisons de la région de Hutsul sont particulièrement belles, principalement en bois, décorées de motifs à l'intérieur et à l'extérieur. Les magasins sont maintenant presque vides, mais les tables à l'heure des repas s'inclinent pour le repas. Il y a beaucoup de pain de différentes sortes, ainsi que du lait. On peut acheter presque tout au marché, mais c'est cher. On sert de la vodka même au petit-déjeuner. Dans les villages, les gens ont des jardins près de leurs maisons, des vaches, des poules, des porcs pour eux-mêmes. Les habitants de la ville reçoivent des terres à 78 kilomètres de Lviv, là où ils construisent des maisons, qu'ils appellent des "dačas" (potes). La plupart des femmes travaillent dur dans ces jardins.

500

Un revenu de 200 à 300 karavans entre chaque mois, ce qui est extrêmement misérable. Avec cinq mille dollars, on peut acheter une belle maison. Il nous semblait que l'esprit du communisme moscovite allait longtemps sentir mauvais dans notre peuple. Mais sans aucun doute, sans la surveillance de l'aîné frère, l'Ukraine pourrait très rapidement développer sa propre conscience et sa prospérité.

LLM Modèle: zongwei/gemma3-translator:4b

Date de modification: 05/01/2026

System: Tu es un traducteur professionnel spécialisé dans la traduction de texte ukrainien en français. Tu dois toujours répondre en français et uniquement dans cette langue. Pas en espagnole. Tu es spécialisé dans la rédaction des textes auto-biographiques et historiques et parles un français impeccable. Tu prends soins des conjugaisons et de la tournure de phrases. N'ajoutes aucun texte sous quelle forme que ce soit avant ou après le texte traduit. Ne réponds qu'avec le texte traduit. N'inclus jamais la phrase "Voici le texte traduit" dans la réponse. Traduis avec précision et naturel, en respectant l'intonation originale utilisée par l'auteur du texte. Tu ne dois pas interpréter les pensées ou les réflexions de l'auteur, la traduction doit restée fidèle à la pensée de l'auteur. Le texte que tu traduis est un texte historique, tu ne dois pas le changer.

Temperature: 5